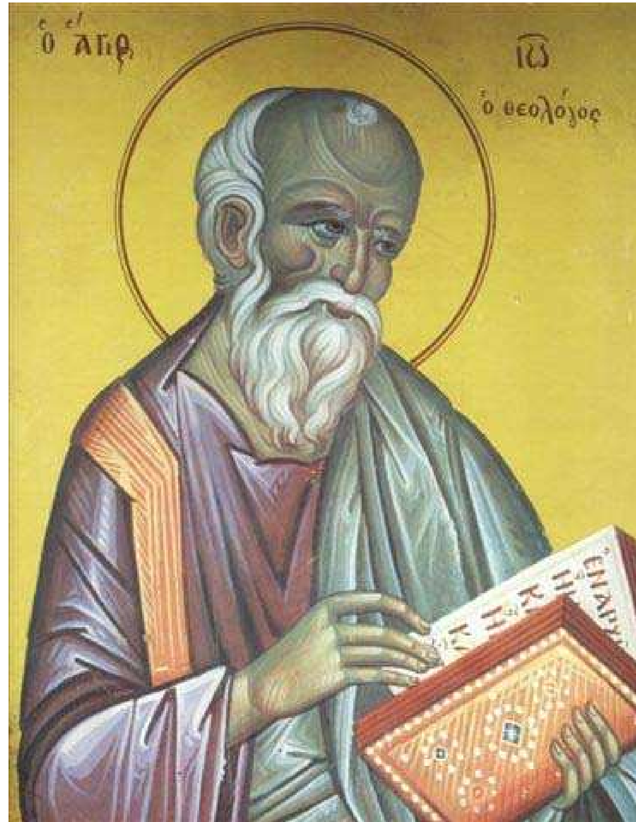
Nonnos de Panopolis

Paraphrase de l'Evangile selon Saint Jean



Texte rétabli, corrigé
et traduit pour la première fois en français

par
le Comte de Marcellus
ancien ministre plénipotentiaire
1861

Numérisation et introduction
par
Albocicade
2012

Introduction

Vouloir mettre le quatrième Evangile en vers et y parvenir, voila une idée qui ne pouvait germer que dans l'esprit d'un poète aguerri.
Que ce poète ait auparavant chanté la gloire de Bacchus est déjà plus incongru.
C'est pourtant le cas de Nonnos.
Il ne lui a pas fallu, à la charnière des IVe et Ve siècles, moins de 21287 vers pour rassembler avec une imagination exubérante tous les mythes sur la jeunesse de Dionysos/Bacchus. Jusque là, rien de trop étonnant, de la part d'un habitant de Panopolis (aujourd'hui "Akhmîn" en Haute Egypte, sur la rive droite du Nil), la "ville de Pan", ce mythologique compagnon de lutte de Bacchus.
Après son tour de force, qu'est-ce qui a décidé cet inlassable poète, *s'enchaînant à un texte inaltérable, à mettre le style d'Homère au service de la Bible, à courber l'épithète mythologique sous le joug de l'Évangile ?*
En fut-il de lui comme de son contemporain latin, Prudence, qui écrivait, en prologue à son Cathemerinon :

Déjà ma vie, si je ne me trompe,
s'est prolongée pendant cinq dizaines d'années,
et après ce demi-siècle j'ai vu sept fois le retour des saisons,
jouissant de ce soleil qui roule sans cesse.
Le terme s'approche, le dernier jour n'est pas loin;
Dieu le montre à ma vieillesse.
Qu'ai-je fait d'utile pendant ce long espace de temps?
…
Il est temps que je me dise à moi-même:
Quelque charge que tu aies occupé,
ton âme a perdu ce monde auquel elle s'était livrée.
Dieu n'a pas été l'objet de ses recherches,
Dieu sous la main de qui tu vas tomber.
Au terme de ta carrière,
que ton âme pécheresse se défasse enfin de sa folie;
qu'elle loue Dieu par des chants
puisqu'elle ne peut louer Dieu par des vertus.
Qu'elle remplisse le jour de ses hymnes;
qu'aucune nuit ne se passe sans qu'elle chante le Seigneur.
Qu'elle combatte contre les hérésies;
qu'elle expose la foi catholique.
Qu'elle renverse les fausses divinités des Païens.
Qu'elle insulte, ô Rome, tes idoles;
qu'elle consacre des hymnes aux martyrs,
des louanges aux apôtres.
Pendant que j'écris,
pendant que je chante de si nobles sujets,
puisse mon âme, affranchie des liens du corps,
s'élancer comme un rayon
là où tendront les accents de ma langue
exprimant un dernier chant !

En l'absence de tout élément biographique, il nous est impossible même de conjecturer quelle suite d'événements a pu amener le chantre du paganisme antique à se faire le propagateur du

christianisme. Une chose pourtant est hors de doute : c'est un chrétien aussi savant que convaincu qui compose cette "métabole" de l'Evangile de Jean.
"Métabolé", c'est le mot que cet Egyptien hellénisé choisit pour désigner son ouvrage. Tandis que la "Paraphrasis" parle selon le sujet et le développe, ou que la "Metaphrasis" est plutôt une interprétation, la "Métabolé" est la répétition d'une même chose sous la variété des termes : c'est donc bien *un même récit répété sous des termes soumis à l'hexamètre, et entrecoupé d'images poétiques ou de pieuses réflexions*.
La langue française n'étant pas la grecque, il a bien fallu au traducteur se résoudre à employer le mot "paraphrase" dans le titre, tout en s'en expliquant dans l'introduction.

Au vrai, lire cette paraphrase, c'est entrer dans un échange à quatre voix : d'abord et avant tout, Jean, le "*disciple bien aimé*", auteur de l'Evangile ; puis Nonnos qui autours du sobre texte de l'Apôtre multiplie les variations en vers héroïques, ensuite le traducteur, qui non content de rendre en français la teneur de cette "Métabolè" dut préalablement en réviser intégralement le texte grec, et enfin le lecteur qui recevra ce texte en fonction de son propre arrière plan, de ses propres attentes.

Disons donc un mot du traducteur, puisque c'est à travers son regard que nous parvient le texte de Nonnos. Le comte de Marcellus fut diplomate durant les quinze années de la Restauration : d'abord secrétaire d'ambassade à Constantinople, il fut ensuite en poste à Londres, Madrid et Lucques, avant de se voir proposer un poste de Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères dans le gouvernement Polignac, poste qu'il refusa. La monarchie de Juillet mit fin à sa vie publique.
C'est pendant qu'il était en poste à Constantinople qu'il empêcha in extremis - avec culot et pugnacité - que la Vénus de Milo nouvellement découverte ne soit embarqué sur un navire turc : au final, c'est à lui que l'on doit de la voir au Louvre…
Ses années "orientales", le marquèrent durablement et, bien longtemps après, dans sa retraite forcée, il publia ses "*Souvenirs de l'Orient*", puis les "*Chant du peuple en Grèce*" avant de se lancer dans l'œuvre immense consistant à traduire les 48 chants des "*Dionysiaques*".

Ce n'est donc pas en béotien qu'il entreprit de traduire le second poème de Nonnos.
De son auteur il connaissait le vocabulaire, la tournure des phrases, et même les petites manies lorsqu'il décida de se pencher sur les 3750 vers de "Métabole de l'Evangile". L'édition grecque de Franz Passow, publiée en 1834 à Leipzig, laissant beaucoup à désirer malgré une présentation fort intéressante (sur la même page, le texte de Nonnos et le passage correspondant de l'Evangile), il fallut tout d'abord "nettoyer" un texte par endroit défiguré par quelque copiste négligent ou par quelque critique trop imaginatif avant de pouvoir donner une traduction en français. Nonnos écrivait en hexamètres dactyliques, le Comte traduisit en prose : tenter de mettre le vers grec en vers français eut été pour le moins hasardeux, le rythme des phrases et la richesse des images suffisent.
Ce travail, il eut tout juste le temps de le mener à bien, et c'est de manière posthume que fut publiée, en 1861 la "*Paraphrase de l'Evangile selon Saint Jean par Nonnos de Panopolis, rétablie, corrigée et traduite pour la première fois en français*", ainsi qu'une édition du texte grec "*rétabli et corrigé*".

Mine de rien, le chantre de Bacchus avait ramené le Comte passionné d'hellénisme vers les paroles de l'Apôtre.

Dans cette traduction, on trouvera donc inextricablement liés les mots de Nonnos, et ceux de son traducteur.

Car c'est bien au traducteur qu'appartient un vocabulaire parfois vieilli – celui de son époque – lorsqu'il emploie à tous propos le voussoiement, qu'il désigne les prêtres juifs servant dans le Temple de Jérusalem sous le vocable de "pontifes", ou que parlant d'un garde, il le nomme "satellite".
C'est par contre bien Nonnos qui, en poète, désigne David, le roi-prophète (et avec lui les autres prophètes de l'Ancien Testament) comme "la lyre divine", qui parle de la vie "mère universelle du monde", nomme "livres de la Sagesse" les écrits de l'Ancien Testament et qui (à la suite d'Homère) nous dépeint les "rayons de rose de l'aurore".
D'autres choix ont une portée indéniablement théologique, et ce n'est pas un hasard s'il désigne – par exemple – Marie comme "la vierge mère du Dieu né de lui-même " (Chap 2. 65-66 du texte grec) : c'est toute la théologie orthodoxe telle qu'elle est exprimée à Nicée (et le sera à Ephèse) qui est condensée en ces mots.

Deux curiosités à signaler en passant :
* D'une part, il est question des "*Galiléens à l'intacte chevelure*". L"expression a quelque chose d'énigmatique. Faut-il y voir une allusion au fait que, si traditionnellement, les Romains d'une part avaient les cheveux coupés courts et le menton rasé, et les Egyptiens d'autre part ne rechignaient pas à se raser le crâne aussi ; les Juifs – eux – avaient interdiction de se tailler les coins de la chevelure et de la barbe (cf Lévitique 19.27), sans parler des "Nazir" (cf. Nombres 6.5) qui ne se coupaient pas les cheveux du tout durant le temps de leur vœux ? Ou n'est-ce qu'une formule imagée empruntée à Homère comme il s'en rencontre plusieurs dans cette paraphrase. N'est-il pas question dans l'Illiade (chant 2, 3…) des "Achéens à la longue chevelure…" ?
* D'autre part, au chapitre 19, il est question, dans la traduction du Comte de Marcellus, au passage correspondant au verset 31, de prêtres Juifs se rendant chez Pilate pour lui demander que Jésus et les deux brigands aient "*après trois jours, les membres rompus par le fer*" afin que les corps ne soient plus sur les croix le jour de la Pâques. Cette idée que les condamnés seraient restés trois jours en croix est étrange. En fait, elle semble bien n'être qu'une inadvertance du traducteur (en tous cas, je ne l'ai retrouvé dans aucune traduction, tant anglaise que latines, que j'ai pu consulter).

Le texte est présenté en 21 chapitres, conformément aux éditions de l'évangile de Jean. Ce type de division étant "récent" (XIIIe siècle) il est évident que Nonnos ne l'a pas connu, et n'en a donc pas tenu compte.
Par contre, et eu égard à la méticulosité avec laquelle Nonnos suit son modèle, il semble que le manuscrit dont il disposait ne contenait pas certains versets (5.1, 5.29, 4.27…) même s'il n'est pas exclu que le textes grec de la "Métabole" puisse, par endroit, être lacunaire. L'absence la plus importante concerne le passage de "la femme adultère" (Jn 7.53 – 8.11). On sait que cette péricope ne s'est fixée définitivement que tardivement à la place que nous lui connaissons : il est admis qu'elle n'était pas dans le manuscrit que Nonnos avait sous les yeux.

Deux choses, encore :
Quoiqu'ayant rédigé cette introduction, je n'ai pas cru indispensable de faire disparaître la préface que le Comte de Marcellus avait donné à son édition. Je l'ai donc placée en annexe.
D'autre part, n'ayant pas la possibilité technique de faire comme Passow, je me résous à mettre le texte (en traduction française, cela va de soi) de l'évangile de Jean en annexe.

Mais trêve de discours, place à la "Métabole".

Albocicade, le 2 janvier 2012

Paraphrase de l'Evangile selon Saint Jean
par Nonnos de Panopolis
Traduction par le Comte de Marcellus
1861

CHAPITRE PREMIER.

A l'origine ineffable des âges était le Verbe, incompréhensible, hors du temps, contemporain de son Père, et d'une nature égale, fils dépourvu de mère, Verbe lumière d'un Dieu né de lui-même, lumière venue de la lumière, indivisible du Père, assis avec lui sur le trône sans fin. Ce Verbe était aussi un Dieu, né dans le ciel ; plus ancien que le monde, il a brillé dès le commencement à côté du Dieu éternel auteur de l'univers. Par lui fut tout ce qui est animé et inanimé ; avant sa parole productrice rien n'était de ce qui est. En lui était la vie innée, la vie chère à tous, la vie qui perpétue et éclaire tous les éphémères humains. Dans un monde obscurci, une lumière se répandit sur la terre, brilla de rayons célestes ; et les ténèbres ne purent la comprendre. Alors vivait dans une forêt fréquentée des abeilles, au sein des montagnes, citoyen de la déserte colline, le héraut du baptême originel. Son nom était Jean, le divin régénérateur du peuple. Il fut un messager véridique, car il porta témoignage à la lumière, afin qu'à la voix d'un seul tous possédassent la foi droite, infinie, mère du monde. Il n'était pas la lumière intelligente ; mais il avait à rendre un double témoignage à ce peuple prêt à recevoir son Dieu, d'abord en ouvrant pour tous une seule bouche prophétique, puis en se montrant le précurseur de cette lumière qui ne s'était pas encore révélée. En effet, conjointement avec son Père, le Verbe fils unique était la lumière véritable et primitive qui purifie l'homme tout entier, en illuminant d'un rayon spirituel la nature humaine venue sur la terre. Il apparaissait tout à coup à un monde incrédule, à ce monde qui fut tout entier contre lui ; et ce monde égaré méconnut la venue du Verbe. Il était près des siens ; et les siens, dans leur aveuglement insensé, ne l'honorèrent pas comme un hôte. Mais à tous ceux qui, dans la sagesse de leur cœur, et sans chanceler dans leur foi, l'accueillirent, il accorda une seule et même céleste récompense : celle de s'entendre appeler les fils du Dieu toujours vivant, fils que n'a point enfantés une nature fécondée, à qui la volonté de l'homme ne donna pas l'existence, que n'a pas fait naître l'union conjugale de la chair et de l'amour, mais fils issus de Dieu le Père, sans en avoir été engendrés. Et le Verbe né de lui-même se fit chair, Dieu et homme à la fois ; celui qui avait devancé les générations se manifesta tardivement ; et, par une sorte de chaîne ineffable, il réunit et enlaça la nature divine à l'humaine nature. Dieu, il voulut habiter parmi les hommes ; et nous vîmes de nos yeux mortels sa gloire, cette gloire telle qu'un fils unique la reçoit d'un père qui le comble de grâce et de vérité.

Or, ce Verbe incarné, Jean, le saint précurseur, le confirma par ce fidèle témoignage : "C'est de lui que j'ai dit cette parole véridique : Il m'a devancé, celui qui vient après moi, car il était bien auparavant ; et tous, nous avons reçu de lui cette autre grâce tardive de la divine plénitude des temps en échange de sa grâce primitive. C'est lui, le Père de tous, qui donna au peuple par l'organe de Moïse le livre de toutes ses lois ; et la grâce émana du Christ ; et la vérité se manifesta au monde. Jamais nul ne vit de ses yeux et en face le Dieu né de lui-même. Il a été révélé par la propre parole du Fils unique, sur naturellement préparé dans le sein accoutumé de ce même Père invisible dont il marche l'égal."

Tel est le témoignage que, d'une voix presque divine, a porté le fidèle Jean, le héraut véridique, quand le peuple des Hébreux envoya ses lévites et ses prêtres vigilants vers les penchants de la forêt isolée. C'est là que, s'échappant loin des hommes, il habitait sous une grotte naturelle aux pieds de la montagne. Les serviteurs du culte, réunis, l'interrogent en peu de mots : "Qui es-tu ? Serais-tu le Christ ?" Celui-ci leur répond, et ne cache ni ne refuse son témoignage : "Je ne suis point le Christ." La troupe des envoyés hébreux recommence à

questionner l'homme inspiré : "Qui donc es-tu ? dis-le ; serais-tu Élie, l'habitant de la terre de Thesbé, qui reparaîtrait ?" Alors il s'écrie : "Je ne suis point Élie. Émigré d'autrefois, je ne descends point de nouveau et si tard sur la terre." Plus hardie alors, la troupe des prêtres qui ne lavent point leurs pieds lui dit : "Ne serais tu pas celui qu'on nomme le prophète divin, celui qui a annoncé l'avenir ?" Et il leur répond encore par deux mots : "Je ne suis ni Élie, ni le prophète divin." La foule des prêtres consacrés à Dieu dit encore : "Qui es-tu ? car il nous faut rapporter ta réponse à tous les chefs du culte, qui nous ont chargés de venir promptement auprès de toi. Que peux-tu dire sur toi-même à ce peuple facile à persuader ?" Alors il fit entendre la parole que Dieu avait dictée dans le livre saint à l'homme des anciens temps : "Je suis la voix de celui qui crie parmi les rochers du désert : Préparez la voie qui est due au Souverain universel, et que le sentier soit prêt, comme, dans son livre, le clairvoyant Isaïe l'a écrit d'une main prophétique" Or une troupe nouvelle et incrédule de Pharisiens abusés arrive, et interroge l'homme qu'anime la science de Dieu : "Pourquoi baptises-tu aussi ? A quoi bon cette eau pour purifier l'homme, si tu n'es ni le Christ venu des cieux, ni Élie, le conducteur du char de feu qui l'enleva, ni un prophète de Dieu, dont l'esprit bouillonne sous l'ardeur des oracles divins ?" A ces questions l'homme de Dieu réplique ainsi : "Je suis venu vers vous pour baptiser avec l'eau de la plus pure ablution. Mais celui qui doit me suivre est au milieu de vous aujourd'hui ; et ma main mortelle, indigne de toucher l'extrémité de ses pieds, ne mérite pas même de dénouer le cordon de la chaussure qui enlace un Dieu !" Tout cela se passait près de la terre sacrée de Bethabara, de l'autre côté du lit du fleuve du Jourdain.
Mais quand une autre aurore, jetant au loin sa lumière, eut recommencé son cours, les regards de saint Jean rencontrèrent Jésus devant lui, et le reconnurent ; or, comme il marchait tout auprès, de son doigt dressé il le désigna à la foule qui était là : "Voilà près de vous l'Agneau intelligent du Dieu qui a créé l'univers. C'est de lui que j'ai dit : Un homme vient après moi, qui était bien avant moi. Mes yeux ne l'avaient point vu auparavant. Mais, afin que, sous sa figure à tous inconnue, il apparût aux enfants d'Israël dispersés et sans chef, je suis venu moi-même, avant-coureur de sa présence ignorée ; et j'ai baptisé une foule vagabonde, incrédule et sans doctrine." Puis, d'une voix qui s'échappait de sa bouche inspirée et charmait toute une foule curieuse, il témoigna qu'il avait vu l'Esprit de Dieu descendre du sein des airs, et, sous la ressemblance d'une colombe emportée par l'essor animé de ses ailes, venir jusqu'à lui et s'y arrêter : "Je ne le connaissais point auparavant ; mais lui-même, comme il m'envoyait en avant pour baptiser les hommes et les régénérer dans une ablution dépourvue d'esprit et de feu, il m'a dit de sa voix souveraine : Celui sur lequel tu verras descendre le souffle rapide du Dieu intelligent et s'y fixer, c'est celui-là qui doit donner la lumière aux hommes plongés dans les ténèbres, et les baptiser par le feu et l'esprit. Je l'ai vu de mes propres yeux, et d'une voix véridique j'ai témoigné que celui-là est le Fils de Dieu, du Père toujours vivant."
Dès qu'une seconde fois l'aurore eut ramené la lumière, l'homme de Dieu s'approcha, et avec lui deux de ses disciples qui ne connaissaient pas encore la divine figure du Christ. Alors, en voyant le sublime directeur du char qui traverse les airs fouler de ses pieds le sol comme un voyageur terrestre, saint Jean dit encore d'une voix enthousiaste : "Voici l'Agneau du Dieu du ciel qui s'avance et qui parle." Éclairés par cette divine parole de l'homme véridique, les deux disciples, sans hésiter, se mettent à accompagner le Christ dans sa marche. Il s'en aperçoit de lui-même, et, tournant son visage en arrière, il interroge le couple qui le suit : "Que venez-vous chercher ici ?" A cette question du Seigneur, tous les deux répondent par une même parole : "Rabbi (ainsi s'appelle le maître), où habitez-vous ?" Et le Seigneur réplique ainsi à l'un et à l'autre : "Venez et voyez." Ils vinrent, en effet, jusques à sa maison, apprirent où il demeurait, et, disciples familiers, ils passèrent ce jour dans l'habitation du Christ et en sa compagnie. La deuxième heure, au cours rapide, finissait alors. L'un de ceux qui avaient paru dans la maison où se cachait un Dieu était André, voué à la pêche des hommes après la chasse des eaux ; frère du pêcheur Simon, il était l'un des deux disciples à qui le Christ avait donné

l'hospitalité ; à la voix de Jean, que tous deux avaient entendue, il était arrivé avec son compagnon, se tenant près de lui, et, d'une volonté commune et unanime, ils s'étaient attachés au Christ. André, qui marchait en avant, rencontra son frère Simon, habitué à scruter avec lui les eaux fécondes, et lui dit rapidement : "Frère, nous avons trouvé ce sage Messie, Dieu-Homme, que les Juifs nomment en grec le Christ." Après ces mots, il amène promptement son frère à l'endroit où habite Jésus. Le Christ regarde Simon d'un visage paisible, et lui adresse ces douces et profondes paroles : "Tu étais le fils de Jona ; tu es Simon, l'ouvrier de la mer ; pour moi, je t'appellerai Céphas. Reçois, après le premier, ce nouveau nom, qui pour d'autres hommes signifie Pierre, et qui cachera l'ancienne appellation de Simon. Le nom de Pierre l'emporte ; car il est l'emblème d'une indestructible foi."
Cependant, lorsque l'aurore vint rougir les bords du ciel sous ses rayons chargés de rosée, Jésus, après la nuit et ses ténèbres, voulut descendre vers la ville féconde des Galiléens à la longue chevelure. Comme il en approchait, il rencontra Philippe, et le Maître lui dit de devenir son fidèle auxiliaire et son compagnon dans la route qu'il avait à parcourir : "Suis-moi aussi, Philippe." Or celui-ci accueille soudain d'une oreille zélée cette parole qu'il vient d'entendre, et même avant sa voix ses pieds ont obéi. Philippe avait la même patrie qu'André, Bethsaïde ; et c'est aussi là que demeurait l'intrépide Simon. Or Philippe, voyant sous un arbre aux beaux rameaux Nathaniel, cherche à l'attirer par ces paroles : "Celui que le sage Moïse, chef de notre race, a désigné dans son livre inspiré, celui dont tous les prophètes, interprètes de l'avenir, ont d'un commun accord porté témoignage, nous l'avons trouvé. C'est Jésus, qu'on" nomme le fils du vénérable Joseph ; il habite Nazareth, et il est le Fils de Dieu." Alors le prudent Nathaniel s'approche de Philippe et lui dit : "Peut-il venir rien de bon de Nazareth ?" A cette question Philippe réplique par quelques mots simples et sans déguisement. "Viens et regarde." Et comme Nathaniel accourt, le Seigneur le montre à la foule : "Voici, dit-il, un véritable enfant d'Israël, qui ne dresse de piège à personne ,et ne manifeste point des sentiments trompeurs." Nathaniel s'étonne à ces mots et répond : "Comment ton âme me discerne-t-elle, quand jamais tu ne vis mon visage ? D'où me connais-tu ?" Alors le Seigneur lui fait entendre ces accents de sa voix divinatrice : "Avant que Philippe t'ait interpellé, je t'ai aperçu sous le figuier, reposant à l'ombre de ses rameaux élevés et touffus ; mes yeux et mon cœur t'avaient vu en ton absence." Nathaniel, aussitôt convaincu, frappe dans sa surprise d'une main pieuse son front fidèle, et s'écrie : "Rabbi, sublime régulateur des sphères célestes, vous êtes le roi d'Israël ; c'est vous qui êtes le Christ et le Verbe Fils du Dieu éternel. Je vous proclame à fois le Dieu roi des enfants d'Israël et le Fils véritable du Dieu vivant." Alors le Seigneur le fortifie et l'attire vers une meilleure foi : "Tu as cru, lui dit-il, pour avoir entendu une parole toute simple, et seulement parce que je t'ai dit que je t'avais vu au pied d'un figuier. Tes yeux, mieux affermis encore, seront témoins de plus grands miracles. En vérité, en vérité, et que cette splendeur soit pour vous un signe infaillible, vous contemplerez le ciel ouvert sous l'effort divin, et les espaces invisibles s'écartant devant la troupe nombreuse des anges, dont les ailes superbes volent tout à l'entour ; alors vous les verrez, empressés à servir le Fils de l'homme, descendre des cieux, et reprendre la même route pour y revenir au travers des airs."

CHAPITRE DEUXIÈME.

Mais comme la troisième aurore, qui annonçait un mariage, teignait les rochers de sa pourpre, il y eut dans la plaine chananéenne de la fertile Galilée une de ces unions qui donnent la vie dont elles sont la source primitive. Union heureuse ; car au repas terrestre préparé pour ce peuple de mortels à la longue chevelure, le Christ était l'un des convives. Tous les disciples y étaient rangés avec lui. La vierge mère de Dieu le Christ était aussi venue à ce festin, elle qui, en enfantant, avait gardé une perpétuelle virginité, et, sans avoir participé à la couche des hommes, portait à la table nuptiale une main immaculée. Déjà, sous les libations redoublées

des buveurs, les aiguières odorantes demeuraient vides de la liqueur savoureuse. Déjà, dans la joyeuse salle, les échansons attristés, qui servaient une table où manquait le vin, tenaient vainement dans leurs mains des coupes sans breuvage, lorsque la mère assise auprès de son fils lui dénonça, bien qu'il le sût d'avance, ces boissons inachevées du repas et cette absence du vin : "Cette noce, lui dit-elle, a besoin de ta parole tutélaire, car on n'y verse plus les flots d'un vin délicieux." Et le Christ lui répondit : "Femme, que m'importe à moi, ou à toi-même ? La dernière heure qui doit s'écouler pour moi n'est pas encore venue." Marie ordonne alors aux serviteurs de faire tout ce que dirait Jésus. Il y avait, rangées contre le mur, au nombre de six, des amphores pareilles pouvant contenir dans leurs larges flancs deux ou trois mesures ; elles étaient destinées à verser de leur bouche de pierre l'eau pure réservée aux ablutions des Juifs. Aussitôt, pressant les serviteurs de ce banquet où la soif demeurait inassouvie, le Christ dit d'une voix qui va créer le vin : "Remplissez-moi ces amphores d'une eau toute fraîche !" Ceux-ci les remplissent l'une après l'autre, jusqu'à ce que l'eau toute limpide en atteigne les bords et les couronne. Soudain s'opère le miracle. Cette eau se colore, altère sa nature, s'empourpre, change ses flots de neige en flots d'un liquide noirci, et, à travers ces vases qui ont reçu des eaux, nage et pénètre le délicieux parfum du vin le plus pur. Le Seigneur, de sa parole souveraine, commande ainsi aux échansons : "Puisez abondamment à ce pressoir domestique, et portez toute cette liqueur au directeur du banquet." On puise aussitôt sans relâche ; les coupes se renouvellent ; et, quand l'intendant du festin goûte de ses lèvres pour le reconnaître ce liquide qui s'épanche sous les rouges nuances du vin, il ne sait d'où il est venu ; mais la troupe des échansons le savait, elle qui avait retiré des vases de pierre destinés à l'eau cette liqueur inaccoutumée. Alors l'ordonnateur du repas appelle hors de la salle le nouvel époux, et lui parle ainsi : "On a pour habitude de choisir le meilleur vin afin de le verser le premier ; puis, quand les têtes s'appesantissent, et qu'on voit l'ivresse gagner les convives, on sert alors plus tard le vin de moindre qualité. Mais vous, au contraire, vous aviez chez vous ce vin supérieur, et vous l'avez gardé pour la dernière heure." Ce premier miracle, d'un vin multiplié pendant ce joyeux repas, fut accompli par Jésus à l'endroit que l'on nomme Chanaan, séjour des Galiléens à l'intacte chevelure. C'est ainsi que, dans un banquet dont il étancha la soif, il manifesta hautement aux Hébreux sa gloire ; et chez ses disciples, raffermis dans une inébranlable croyance, toute hésitation cessa. Après le festin nuptial d'une noce où le vin avait manqué, le Maître ne demeura pas longtemps dans cette plaine dite de Chanaan. Mais, se dirigeant vers la ville de Capharnaum au bord des eaux, il revint sur ses pas et suivit le chemin qui descend, accompagné de ses frères, et de la vierge mère du Dieu né de lui-même, qui ne quittait pas son fils : à eux s'était jointe une troupe de disciples au nombre de douze, qui les suivait sur la même route et formait leur cortège.

Or il ne s'y arrêta pas beaucoup, et il abrégea les jours ; car la pâque était proche, et, voulant honorer la fête du sacrifice, il monta vers la pieuse Jérusalem avec ses prudents compagnons. Dans le temple consacré à Dieu, il trouva des bœufs aux larges cornes, des rangées de brebis couvertes de leurs toisons, des colombes au plumage varié. Il y trouva aussi une foule de changeurs de monnaie assis à leurs riches comptoirs, et un grand nombre de marchands, occupés à vendre au haut de leurs boutiques. Il fit alors, en le tressant de ses mains, une sorte de fouet avec des cordes ; puis il chassa le troupeau des bœufs comme la bande des brebis hors de la maison de l'encens, et, redoublant ses coups, il renversa sur le sol sacré et y laissa bouleversées toutes les boutiques des vendeurs. Ensuite, secouant violemment les comptoirs entourés de la foule, il en répandit la monnaie à terre ; et il dit à un homme qui faisait le commerce des colombes : "Éloignez tout cela de l'enceinte du temple, et, tourmentés que vous êtes des pensées et de l'aiguillon du gain, ne faites pas de la sainte demeure de mon Père une maison de trafic, car c'est la maison de la prière." Or les disciples se souvinrent qu'il est écrit dans le livre inspiré de Dieu : Le zèle de ta divine maison me dévore. La foule alors lui fit entendre cette voix menaçante : "Quels miracles divers montres-tu aux Hébreux pour justifier

de tels actes ?" Et le Seigneur adresse à ce peuple qui lui résiste une parole merveilleuse qu'il ne sait pas comprendre : "Détruisez ce temple, et en trois jours je le rebâtirai." Mais eux s'écrient : "Quoi ! ce temple que Salomon a élevé de tant de pierres, d'ornements si variés, et dont il a disposé sur des lignes recourbées les longues galeries, pendant l'espace de quarante-six ans consacrés à sa construction, toi, dans le cours de trois aurores, après de tels amas de ruines, tu le réédifierais sur de nouveaux fondements ?" Le Christ, par une sorte d'allusion mystérieuse, parlait du temple de son corps qu'il devait ressusciter le troisième jour. Aussi, quand, abandonnant le sein du sépulcre d'où il n'y a pas de retour, il sut, par une sorte de vie régénérée, revenir du trépas pour recouvrer son ancienne gloire céleste, c'est alors seulement que les disciples se souvinrent qu'il avait appelé son corps une maison ; ils confirmèrent le divin langage du livre où Dieu avait parlé, et ils crurent à la parole que Jésus leur avait dite. Cependant il demeurait près du temple construit en l'honneur de Dieu, et séjournait à Jérusalem pour y célébrer encore la solennité de la pâque, puisque la fête où les prêtres consommaient l'agneau faisait toujours retentir ses bruyants mystères. Beaucoup, à la vue des miracles qu'il opérait, jetèrent au vent leur aveugle incrédulité, et crurent au nom du Christ. Mais il ne confia pas sa pensée à ces nouveaux croyants. Car il n'avait pas besoin du témoignage d'une voix étrangère pour connaître l'esprit des hommes : il savait par sa propre science leurs œuvres, et tout ce qui, dans le fond du cœur humain, se cache sous le manteau muet du silence.

CHAPITRE TROISIÈME.

Parmi la race sacrée des Pharisiens égarés était un chef des Juifs, homme opulent et juste. Il se nommait Nicodème. Il vint pendant la nuit auprès du Christ, marchant avec précaution et sans être vu. Oui, c'est la nuit qu'il pénétra dans une maison où était la lumière ; et Jésus, en dévoilant à cet homme fidèle l'éclat divin du baptême, purifia de sa parole ce nocturne visiteur. Celui-ci, que Dieu commençait à persuader, lui dit : "Éloquent Rabbi, qui nous parlez de Dieu, nous voyons de nos propres yeux qu'il vous a envoyé pour enseigner le monde et pour secourir l'existence humaine ; car un mortel ne peut accomplir tous les miracles de tant de sortes qu'achève votre parole salutaire et merveilleuse, à moins qu'il n'ait pour auxiliaire le Dieu bienfaisant." Jésus prononça alors ces mots, qui avaient une sorte d'obscurité : "Si, après les premières angoisses d'un fécond enfantement, l'homme mortel n'est pas engendré une seconde fois, il ne peut voir le royaume éternel de la cour céleste." Nicodème aussitôt manifesta ainsi sa surprise : "Comment, après sa vieillesse, après sa chevelure déjà blanchie, un homme pourrait-il encore subir l'épreuve d'une tardive naissance ? Pourrait-il jamais, dépourvu de père, rentrer dans le sein primitif de la mère qui l'a porté, l'a t'ait croître, et se soumettre ainsi à la loi féconde d'un enfantement renouvelé ?" Jésus, pour enseigner celui qui enseignait les autres, lui répondit : "Si l'homme, en purifiant son corps par des bains régénérateurs, ne reçoit pas à la fois de l'Esprit divin et de l'eau une seconde et nouvelle origine, image spirituelle de la naissance qu'il tient de la femme, cet homme ne peut connaître la céleste récompense préparée de tout temps dans l'avenir sans fin. Car tout ce que portent des entrailles humaines sur la terre, créé par une chair mortelle, est la chair de l'homme ; mais ce qui est divin, purifié par l'eau du bain de l'Esprit né de lui-même, est l'esprit vivifiant, et, par une sorte de loi en dehors de la génération, devient le germe spontané d'une naissance renouvelée. Or ne vous étonnez pas de cette parole inspirée de Dieu, quand je vous ai dit qu'il était nécessaire de recommencer la carrière de la vie par la rénovation de l'eau. L'Esprit, qui s'agite sous un invisible effort, sait souffler où il veut, et vous entendez près de vous le bruit de sa voix, à qui Dieu fait traverser les airs pour arriver à vos oreilles ; mais vos yeux ne peuvent vous apprendre ni d'où elle vient, ni où elle va. Telle est l'image de tout homme que l'Esprit a engendré par une humide flamme et non par un grain de poussière." Il dit, et Nicodème répond : "Comment tout cela peut-il être ?" Et Je Christ réplique de sa parole

d'oracle : "Vous êtes docteur dans Israël, et vous l'ignorez ! Le sens vous échappe, et vous ne savez pas ce que je veux dire. En vérité, en vérité, recevez encore ce ferme témoignage : ce que nous savons être la vérité toute remplie de divins oracles, nous le publions, et le semons de nos lèvres véridiques dans les oreilles rebelles des hommes. Or tout ce que mes yeux ont vu de mon Père, le maître des cieux, nous vous l'apprenons par une parole qui en a la science et en fait foi. Mais l'esprit intraitable des mortels indociles ne reçoit pas mon fidèle témoignage ; et si, quand j'ai dit quelque chose des vaines œuvres de la terre, vos oreilles sont restées tellement incrédules, votre esprit inexpérimenté croira-t-il davantage en entendant parler des éléments célestes et invisibles, si je lui raconte l'armée qui vole et les œuvres du ciel ? Jamais mortel n'a foulé sous ses pieds aériens les inaccessibles contours des cieux, si ce n'est le divin Fils unique de l'homme, qui est descendu d'en haut, sa demeure, pour enchaîner sa forme immortelle à la chair, lui qui fait sa résidence dans le palais étoilé de son Père, et habite de toute éternité le firmament. Et comme, au bord de la route, sur une roche déserte, Moïse dressa le serpent, meurtrier des hommes qu'il avait mordus, et le soumit à une forme fictive et à des anneaux d'airain, ainsi le Fils de l'homme, image de la figure du serpent préservateur, doit surgir aux regards des humains, pour calmer les souffrances des maux qui les consument, afin que celui qui le reçoit dans la condition d'une foi sincère jouisse de la paix de la vie qui sera la gloire de l'homme pendant tout le cours indestructible du temps. Car le Roi des cieux a aimé ce monde inconstant et divers, à ce point qu'il a donné à l'univers entier le Verbe, son Fils unique, bienfaiteur des mortels, afin que celui qui le recevrait, renonçant à la mobilité de sa croyance, et courbant volontairement la tête sous une inébranlable foi, entrât dans le chœur éternel de la vie céleste, et habitât une demeure impérissable sous les ombrages du paradis. Non, Dieu n'a pas offert au monde le Verbe son Fils pour juger ce monde avant le temps, mais pour relever la race humaine tout entière qui succombait. Ainsi donc celui qui l'apaise par la soumission d'un cœur constant, et qui, jetant aux vents des airs son aveugle incrédulité, s'affermit dans la foi, n'est pas jugé ; mais celui qui, tendant vers la chair humaine un regard éperdu, ose ouvrir la bouche pour s'opposer à Dieu, celui-là est jugé, parce qu'il n'a point admis la foi dans son âme rebelle à la persuasion, et qu'il n'a pas changé de pensée, ni cru au nom du Roi bien-aimé, Fils très-haut de Dieu le Père. Telle est la sentence qu'a méritée de tout temps ce monde impie. Car la lumière est venue du ciel sur la terre, et la génération mobile des hommes a préféré l'obscurité à son éclat ; cette race a désiré la lumière moins que les ténèbres, parce, que ses œuvres sont équivoques. Tout homme, en effet, qui commet des iniquités dignes de la nuit, hait volontiers la lumière, et ne marche jamais vers elle ou à côté, de crainte que sa clarté ne révèle les œuvres qu'il accomplit en les dissimulant sous un mystérieux silence. Celui, au contraire, qui se consacre tout entier et sincèrement à la vérité s'avance de lui-même vers la lumière, pour manifester les actes qu'il exécute par la volonté de Dieu."

Après ces mots, Jésus, qui avait quitté les plaines de Galilée, vint dans la contrée sainte de la terre des Juifs, et il y demeura avec les disciples qu'il venait d'instruire, séjournant dans les maisons étrangères : il baptisait les tribus diverses des pays voisins, et lavait dans des ondes salutaires les souillures du cœur de l'homme. Saint Jean donnait aussi lui-même à la foule errante qui croyait en Dieu le baptême de l'eau, auprès de Saleim où les courants sont profonds. Là, en effet, le fleuve plus large roule dans ses flots perpétuels une eau abondante qui suffisait à tous. Une foule pieuse l'entourait ; et, effaçant leurs fautes par une sage et tardive pénitence, ils se purifiaient dans le Jourdain. Car l'homme divin n'avait pas encore été conduit chargé de chaînes, en raison de l'union adultère du Roi, dans la demeure toujours gardée qui mène à la mort. Une sorte de dispute s'élevait alors au sujet de l'expiation entre les disciples de Jean, qui partageaient ses doctrines, et un Hébreu. Ils accoururent à la hâte auprès de l'homme divin, cet homme qui avait pour tout vêtement une légère tunique de poil, et lui adressèrent ces paroles : "Rabbi, tu as été le premier à publier le bienfait des eaux ; mais celui

qui était avec toi de l'autre côté du fleuve, et que ta parole prophétique déclarait issu de Dieu, celui-là, à l'imitation de tes bains expiatoires, baptise beaucoup plus encore : car tous les habitants empressés courent à l'envi et en foule, pour participer à ses ablutions divines." Alors l'homme véridique répond à ceux qui se succèdent autour de lui : "Nul ne peut rien recevoir du sein des cieux, si Dieu ne lui en accorde la faveur. Vous savez et vous êtes témoins que j'ai dit en public et sans nul déguisement : Je ne suis pas le Christ, le Sauveur ; mais le Dieu souverain m'a envoyé devant lui pour préparer ses voies. Celui qui a l'épouse est le marié ; mais auprès de lui se tient son fidèle compagnon, qui l'écoute quand il parle, accueille sa voix accoutumée d'une oreille ravie, et se réjouit de sa joie. Mon plaisir est tout pareil et aussi grand. A lui, il faut pour toujours des honneurs sublimes, grandissant sans cesse et immortels, car il est Dieu : pour moi, homme, il faut me mesurer à moins, parce que je suis d'une race subalterne. Celui qui est venu des hauteurs des espaces célestes marche au-dessus de tous ; tandis que celui qui porte en ses veines le sang de la terre, et raconte les choses de la terre, n'est qu'un homme terrestre. Or celui qui est descendu du sein des airs, demeure de Dieu, publie ce qu'il a entendu dans le ciel, et personne n'admet son divin témoignage ; Et pourtant l'homme qui a reçu ce témoignage issu d'une bouche divine, cet homme qui ne ment pas, confirme par sa parole que celui-là est le seul Dieu véritable, envoyé du ciel sur la terre pour secourir le monde, et pour y répandre de lui-même la rosée de la sagesse héréditaire. Car Dieu ne lui ménage pas son Verbe ; mais il donne à son Fils unique l'Esprit, source de prophéties qui ne tarit jamais. Dieu, le Père souverain, chérit son Fils, et lui a accordé de tout avoir dans ses mains. Or celui qui appuie une ferme croyance sur des convictions qui ne défaillent point, celui-là jouira des honneurs d'en haut, et il possédera une vie, immortelle compagne du temps qui se renouvelle sans cesse : tandis que l'homme dont l'orgueil refuse de croire au Fils du, Dieu vivant, le courroux vengeur du Très-Haut, pour châtier sa démence, marche déjà vers lui."

CHAPITRE QUATRIÈME.

Et quand le Seigneur eut appris que la troupe ennemie et dissimulée des Pharisiens, jalouse de ces purifications inspirées de Dieu, s'offensait de ce qu'il attirait vers la lumière les hommes égarés, les baptisait dans l'eau, et avait plus de disciples que Jean (or le bruit en était faux, car le Seigneur ne baptisait point dans l'eau, mais seulement ses disciples) ; alors il quitta la ville des Juifs aux remparts élevés, et retourna dans la plaine des Galiléens bienveillants, pour éviter l'incrédule frénésie des intraitables Pharisiens.

Il lui fallut traverser Samarie aux belles eaux, en prenant son chemin par la route qui confine des deux côtés aux contrées intérieures. Hâtant ainsi sa marche divine vers le midi, il parvint à l'antique cité de la contrée samaritaine, Sichar, bâtie sur la hauteur où Jacob avait planté un champ de vigne qu'il avait donné à son fils Joseph. Là était une source au sein profond, et jadis, après avoir resserré sous des constructions la base humide d'une fosse creusée dans la plaine, Jacob en amena les eaux au fond de ce puits limoneux. C'est là qu'arrêtant sa longue route, et fatigué du voyage, le Christ s'assit, pour reposer sa lassitude, sur les bords du chemin, où la source rapprochée de la ville versait aux habitants, en dehors de ses souterrains, une onde abondante. La sixième heure avait ramené la soif, et s'écoulait en ce moment. Une femme de Samarie, qui portait sur ses flancs sa cruche accoutumée, s'approcha de la fontaine ; et le Seigneur lui demanda de l'eau de cette cruche : "Femme de Samarie, j'ai soif, et puisque j'arrive dans ton pays, donne-moi à boire une eau hospitalière." Il était resté seul alors, car la troupe qui l'accompagnait, voyant l'heure de midi s'avancer dans le ciel et hâter le moment du repas, s'était rendue à la ville voisine de la route. La Samaritaine, curieuse, l'interroge aussi de son côté : "Comment, puisque vous savez que je suis une femme de Samarie, me demander de l'eau contre la coutume et sans prudence, vous qui appartenez à la race méticuleuse des Hébreux ? Qu'y a-t-il de commun entre une Samaritaine et votre nation, pour que vous buviez

de ma main ? Si votre loi vous en empêche, je dirai respectueusement que vous êtes Juif, car les Juifs ne mêlent pas leur vie à celle des Samaritains, et n'ont pas les mêmes lois." Le Christ lui répondit par quelques paroles équivoques : "Si tu connaissais la grâce du Dieu très-haut, ses dons, et quel est celui qui te dit : Apaise ma soif avec cette eau passagère d'une source terrestre ; c'est toi qui lui demanderais de bon cœur l'eau éternelle, et il aurait à te donner le breuvage de vie." Or la femme, qui ne comprend pas ce breuvage de vie, réplique : "Seigneur, vous m'étonnez. Vous ne portez ni seau arrondi pour puiser, ni corde pour retirer d'une main alternative l'eau recueillis dans les flancs de ce puits ; et il est très-profond. Comment donc ferez-vous sortir des entrailles de la terre cette eau nouvelle qui donne la vie ? Avez-vous donc vous-même quelque autre boisson ? Et seriez-vous plus grand que notre divin Jacob, père de la postérité mâle d'où nous sommes issus ? C'est lui qui a donné à la terre de Samarie ce puits bienfaisant ; et, lui-même, il y a bu une eau naturelle, qui a suffi à lui, à ses enfants, aux habitants des montagnes et, aux nombreux troupeaux." Alors Jésus instruit cette femme, dont l'esprit se réveille, et qu'il fait passer de l'obscurité à la lumière : "Celui qui boit l'eau passagère de la source contenue dans les flancs du sol, ou l'onde adoucie d'un fleuve né de la terre, aura soif encore : mais celui à qui j'aurai donné à boire l'eau éternelle n'aura plus jamais soif, car le flot qui jaillit de la sagesse demeurera dans ses entrailles ; et cette eau, sans cesse renaissante, d'une source intérieure que la puissance de Dieu fait sortir des profondeurs de la pensée, ce n'est pas l'eau d'un fleuve terrestre, mais bien l'eau de la vie éternelle." La Samaritaine supplie alors d'une voix docile : "Seigneur, donnez moi cette eau vivifiante, si différente des sources de la terre, afin qu'après l'avoir bue, je n'aie plus soif, et ne vienne plus ici puiser à grands efforts dans les profondeurs de ce puits." A ces mots, Jésus, voulant éprouver à son tour cette femme avisée, qui avait eu beaucoup de maris, lui dit : "Va, amène ton époux, et reviens rapidement avec lui de la ville." La Samaritaine, qui ne comprend pas encore, et qui cherche à dissimuler ses nombreuses unions, répond cependant par ces véridiques paroles : "Comment ferais-je venir vers vous mon mari, puisque je n'en ai pas, et n'en ai jamais eu ?" Et Dieu la réprimande ainsi : "Je sais, femme, que tu as un sixième époux illégitime après cinq autres ; car tu as eu successivement cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton légitime époux. Tu m'as donc dit vrai." Alors, toute stupéfaite, la pauvre Samaritaine, d'une voix enthousiaste, répond : "Seigneur, je reconnais que vous êtes un prophète divin. Nos ancêtres, en gravissant ces montagnes, y ont incliné leurs têtes auprès d'une pierre où ils invoquaient Dieu par de pieux et nombreux sacrifices. Mais vous, vous avez préparé sur les hauteurs de Jérusalem un autre endroit propice, choisi par la divine volonté ; et c'est là qu'il faut s'agenouiller sur le sol, se prosterner humblement et prier auprès de l'autel élevé à Dieu." Et le Seigneur répondit : "Femme de Samarie, crois en moi d'un cœur véritable ; car l'heure approche, qui annonce une vie nouvelle et amène la piété. Ce n'est plus par un culte artificiel, auprès d'un autel élevé à Dieu sur vos montagnes, ni dans les vallons de Jérusalem aux larges collines, que vous verserez en libation le sang des taureaux, ou que vous appuierez sur la pierre vos genoux suppliants. Celui que, dans l'inconstance de vos cœurs égarés, vous n'avez pas reconnu au fond de vos esprits, vous l'honorez seulement par ouï-dire, en vous créant une sorte d'image de la vraie tradition ; mais nous, pour celui-là même nous instituons les mystères des saints autels, nous l'exaltons dans nos chants religieux, et nous célébrons dans nos concerts intelligents le Dieu né de lui-même tel que nous le connaissons. Or le moment arrive, que Dieu a voué au culte raisonnable ; l'heure vient, où les vrais initiés courberont tous ensemble vers la terre leur tête suppliante, leur tête traînant sur la poussière et prosternée devant la vérité et l'esprit. Car c'est ainsi que le Dieu souverain veut des adorateurs, qui, pliant devant lui les deux genoux, et appuyant humblement leur face sur le sol, confessent de la voix l'Esprit divin et la vérité : Esprit, Dieu véritable, qui amène les hommes de la terre à confondre dans une invocation unique l'esprit et la vérité, et à glorifier le Dieu créateur du monde éternel." Il dit ; et, sans le comprendre, la Samaritaine adresse au Christ sur le Christ

lui-même des paroles prophétiques, et lui annonce que ce même Sauveur de l'univers, qui est déjà auprès d'elle, doit venir un jour : "Seigneur, nous avons appris, en l'entendant dire aux législateurs nos pères, qu'un jour viendra un divin Messie, appelé par les nations le Christ ; et, quand il sera venu, il doit enseigner toute vérité à notre ignorance." Or, ces paroles, le Christ les confirme en étendant aussitôt un doigt muet qui parle de lui-même : "Ce Christ, c'est moi que tu entends, et vois près de toi de tes propres yeux : celui dont on entretient sans cesse tes oreilles. Je suis le Christ, et nul autre ne doit venir après moi."
Cependant Pierre, malgré sa hardiesse, n'osait interroger le Seigneur, ni personne lui demander ce qu'il cherche, et pourquoi il parle à cette femme. Celle-ci tout à coup, pressant ses pas, après avoir laissé sa cruche à la fontaine hospitalière d'un Dieu revient à la ville, et dit à tous les habitants : "Venez, et vous verrez le prophète, l'homme inspiré de Dieu, qui m'a dit tout ce que j'ai fait. N'est-il pas celui qui doit venir, dit-on, le fils de la noble race de David ?" A cette nouvelle, les Samaritains réunis se mettent tous ensemble et rapidement en marche ; ils sortent de la ville, courent au puits de la source voisine, et, d'un cœur enthousiaste et unanime, se précipitent vers Dieu.
Or, dans l'intervalle, avant que la foule grossie eût entouré de ses flots épais le Seigneur, les disciples lui avaient dit : "Maître, prenez ceci, et mangez." Mais, d'un mouvement de sa main intelligente, il repousse en silence l'aliment de courte durée ; puis il dit : "Je porte une autre nourriture vivifiante, que votre esprit ne connaît pas." Et ils se disaient entre eux : "Est-ce que quelque homme du peuple lui aurait donné à manger ?" Or le Seigneur, qui chérit son Père, leur adresse ces mots dans un tout autre sens : "Mon aliment, c'est la parole ; mon breuvage, ce sont les œuvres de mon Père. Mon aliment, c'est d'accomplir uniquement les immuables désirs de mon Père, et d'achever ma tâche divine. Vous qui observez les saisons, ne dites-vous pas dans une seule parole, commune à tous, qu'il manque encore un pas à la marche rapide des quatre saisons pour amener la moisson au noble fruit ? Eh bien ! dirigez tous ensemble votre vue vers la ville qui est en face de vous ; considérez comment les terres se hérissent de liges pressées et blanchies, et sollicitent la récolte de l'éloquence humaine, comment enfin fleurissent les épis de la sagesse. Si quelque homme tient sur ses lèvres et non dans ses mains la faucille de la parole, pour cueillir les gerbes divines du sol voisin, il a son salaire ; il ramasse les fruits de l'intelligence, sur lesquels le temps ne peut rien ; il les conserve pour le Père, le Dieu vivant, afin que celui qui a semé et celui qui tranche la moisson divine se réjouissent à la fois. Puis, offrant ce fidèle tribut au Père, il récompense le laboureur et le moissonneur en même temps. Et de là vient cet adage traditionnel et si vrai : Autre est l'homme qui laboure et qui arrose du grain des semailles le sillon, autre est le moissonneur dont la faucille fait tomber les épis. C'est ainsi que de premiers cultivateurs ont préparé à grands efforts les terres pour le grain des semailles ; et vous, qui n'avez ni ensemencé le champ, ni arrosé le verger, je vous envoie pour succéder sans fatigue à l'œuvre où ils se sont fatigués, et pour cueillir de vos bouches la récolte toute prête." C'est alors qu'un grand nombre d'habitants raffermirent sur les bases inébranlables de la foi cette foule crédule et mobile, quand ils reçurent le témoignage de cette femme qui avait donné l'éveil à leur esprit, et publié que tout ce qu'elle avait fait avait été deviné par le prophète. Puis, lorsque d'un commun accord les Samaritains vinrent vers le Christ, et le supplièrent de s'arrêter chez eux, le Seigneur, après s'être reposé à la fontaine voisine, se rendit aussitôt dans la ville en leur compagnie, et y demeura jusqu'à ce que le cours rapide du temps eût dépassé deux aurores.
Alors, après ces deux jours, laissant sa parole empreinte dans des oreilles croyantes, le Seigneur retourne à la hâte d'où il est parti, malgré les Samaritains qui le retiennent, et il revient dans les campagnes des Galiléens aimés du Christ. Mais il ne revit pas Nazareth ; et il témoigna lui-même de la vérité de cet adage, que nul prophète n'est célèbre et honoré dans son pays. Cependant Jésus, à son arrivée sur la terre de Galilée, dès qu'on le vit revenu de ses voyages, reçut l'accueil empressé des pieux habitants ; car ils avaient vu de leurs yeux tout ce

qu'il avait fait dans l'enceinte de Jérusalem, quand les heures vouées à Dieu et mères de la piété y avaient ramené les réjouissances de la fête sainte, puisqu'ils s'y étaient rendus eux-mêmes pour le jour sacré. Jésus revint habiter cet endroit du pays de Chanaan, où il avait auparavant fait rougir l'eau, et en avait changé la couleur neigeuse contre des flots de vin.
Il y avait alors dans la ville de Capharnaüm, auprès du lac, un homme, serviteur du roi et chef de ses troupes, dont le fils malade était alité par des souffrances qui affaiblissaient et enchaînaient ses genoux. Le tendre père se désolait du mal qui affligeait son fils, plus que ce fils lui-même peut-être. Dès qu'il sut le retour de Jésus, il courut à la demeure de Chanaan, et demanda instamment au Seigneur de prendre la route qui descend vers la ville et en rapproche, pour venir y sauver son jeune fils. Jésus lui adressa d'abord cette réprimande : "Si vous ne voyez les miracles divers de ma parole, vous ne croyez point en moi." Aussitôt, inondé de larmes plus brûlantes, le père s'écrie, dans l'ardeur qui consume son âme : "Seigneur, hâtez-vous. Descendez des champs de Chanaan avant que mon fils ne meure ; car il a besoin de votre parole." Alors de cette voix qui donne la vie, le Seigneur l'encourage : "Va, et tu trouveras vivant et plein de santé ton fils bien-aimé ; assois-toi donc de bon cœur à ta table, où ton fils sera ton convive." Ainsi dit le Seigneur. Soudain l'homme crut à la parole que venait de prononcer Jésus, et chez lui la foi se joignit à l'espérance. Or, comme il descendait la longue route, ses serviteurs joyeux vont au-devant de lui. Il ne leur demande pas le sujet de leur satisfaction ; mais il devine, au silence intelligent de leur visage, que son fils est vivant. Alors tous ensemble lui adressent ces paroles, qui lui sont bien douces : "Tendre père, ton fils vit, marche d'un pas rapide, et ne s'est jamais porté si bien." Il questionne alors, dans sa joie, ses serviteurs sur l'heure bienfaisante où est venue l'heureuse fin de la souffrance et la guérison. Et tous s'accordent à lui répondre : "La maladie a quitté ton fils hier, quand la septième heure, qui lui a rendu la vie, s'écoulait." Il reconnut alors par son propre calcul cette même heure salutaire où, de sa voix vivifiante, le Maître divin lui avait dit : "Ton fils est guéri." Accueillant aussitôt dans une âme pure une inébranlable croyance, lui et tous ceux qu'il nourrissait se soumirent, sur le témoignage de cette parole, au joug invincible de la toi ; et il entraîna, sa maison tout entière dans les voies d'une irréprochable piété.
Ce fut le second miracle opéré par la voix vivifiante de Jésus dans les champs chananéens de la Galilée aux belles tours, comme il revenait de la Judée dans la ville des Galiléens à la noble race et à la longue chevelure ; le premier avait été le miracle des noces, où l'on but à longs traits l'eau rougie et changée en flots de vin.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Or Jésus monta vers la ville, qui brillait de l'éclat varié des marbres, et élevait ses colonnes dans les airs. Là, sous la probatique où les eaux abondent, était un large et élégant bassin, entouré d'une ceinture voûtée en pierres de taille, avec cinq vastes portiques sous le même édifice. C'est là que les malades, quand ils voyaient les eaux jaillir et s'agiter d'elles-mêmes, purifiaient leurs corps dans ces flots bouillonnants ; et, chassant ainsi les cuisantes souffrances de leurs maux endurcis, trouvaient dans cette onde, mieux que chez les médecins, la fin de leurs douleurs.
Il y avait alors auprès de la fontaine un homme toujours infirme qui avait vu, depuis sa cruelle maladie, s'écouler trois fois dix années surmontées de huit autres. Jésus l'aperçut gisant immobile sur sa couche accoutumée, et comprit que ses membres, enchaînés par un mal presque incurable, l'y retenaient. Alors, d'une voix compatissante, le Seigneur l'interroge ainsi : "Voulez-vous être guéri ?" Mais le malheureux, lent à comprendre, et exhalant de sa poitrine débilitée un souffle haletant, lui répond à peine d'une voix affaiblie : "Maître, il me faudrait un infirmier bienveillant ; et je n'ai personne pour me servir, qui m'emporte et me jette dans la sainte piscine au moment où l'on voit s'enfler les eaux de la fontaine sacrée. Pendant que je traîne mon pied paresseux et mal assuré, un autre plus jeune que moi et plus alerte me

devance, et saute rapidement dans le bassin, quand les ondes lancent leur écume dans les airs." Alors le Seigneur l'encourage de sa voix vivifiante : "Levez-vous, prenez votre lit, et marchez sans effort." Aussitôt l'impotent s'élance, s'appuie sur ses pieds et, debout, il prend son lit sur son dos, traverse la demeure ouverte au public, agite ses genoux dont il avait perdu l'usage, et emporte sans fatigue sur ses épaules le lourd fardeau de sa couche. C'était le jour du sabbat ; et ceux qui avaient remarqué sous l'élégant édifice l'homme que le Seigneur, si prompt à opérer, venait de guérir d'une maladie invétérée par sa parole salutaire, demandèrent au malade quelle voix impérative avait pu lui ordonner de s'en aller en emportant son lit. Il répondit à ces envieux ces paroles de foi et de sagesse : "Celui qui m'a relevé de la couche où j'étais gisant, celui-là m'a dit aussi de la prendre et de marcher." Or la foule orgueilleuse des Juifs le questionne encore : "Quel est donc celui qui t'a donné cet ordre téméraire, et t'a dit : Va-t'en et emporte ton lit sur tes épaules ?" Mais il ne savait point qui l'avait guéri. Or Jésus, qui le vit s'avancer dans l'enceinte de pierre du temple, se souvint de l'ancienne faute dont cette maladie avait été le châtiment, et l'arrêta en lui adressant cette exhortation révélatrice : "Tu étais malade, et te voilà guéri ; ne commets pas une seconde faute, car tu t'en trouverais plus mal." Celui-ci retourne aussitôt promptement vers les Hébreux annoncer à la foule jalouse et incrédule que c'est Jésus qui l'a guéri spontanément de sa voix inspirée, et, démarcheur tardif qu'il était, l'a fait porteur inaccoutumé du lit où il soignait ses souffrances. Et c'est pourquoi, dans la fureur insensée de leur cœur, les Hébreux poursuivaient Jésus parce qu'il avait osé, dans un édifice consacré, accomplir ces choses le jour du sabbat, et enfreindre seul la loi qui oblige chacun au repos, et veut que tout travail humain vienne à cesser. Le Seigneur leur adresse alors fièrement ces paroles : "Le Père travaille jusqu'à présent suivant sa manière accoutumée, et moi, son Fils, je fais mon ouvrage de la même façon." Alors les Hébreux cherchaient par une mort détournée à se défaire du Christ, non pas seulement parce qu'il n'avait point respecté la célébration légale du jour où le travail est défendu, mais encore parce qu'après ce saint jour écoulé, il avait appelé le Dieu né de lui-même son Père, égalant ainsi sa gloire à celle du Roi des cieux.
C'est alors que Jésus parla ainsi : "Je vous le dis en vérité, le Fils ne peut rien accomplir par sa volonté propre, s'il n'a pas vu son Père l'opérer aussi ; et toutes les œuvres à la fois que mon Père exécute, le Fils, à l'imitation de Dieu le Père, les accomplit. Car le Père chérit son Fils ; et tout ce qu'il fait, il le montre à son Fils, et lui montrera bien plus encore, afin que vous admiriez toute la perfection de ses actes. Or, comme le Père ressuscite les cadavres après la mort, et rend de nouveau à la vie le corps inanimé des hommes, ainsi le Fils ressuscite pareillement ceux qu'il veut, et rend de nouveau la vie aux corps des humains expirés. Mon Père ne veut juger personne ; et il a remis à son Fils de juger plus tard toute l'humanité, afin que tous honorent le Fils à l'égal de son Père, et autant qu'ils glorifient le Père qui règne dans les cieux. Celui qui, dans l'inconstance de son cœur, n'honore pas le Verbe Fils du Père, méprise le Père aussi. Je vous le redis en témoignage : en vérité, en vérité, celui qui reçoit notre parole dans une âme fermement convaincue et qui croit en mon Père, ne prendra point part au jugement à venir ; mais il passera par la mort pour arriver à cette vie immortelle que le temps ne sait plus détruire. En effet une heure imprévue, et la dernière, une heure viendra plus tard aider les hommes à renaître, et les réveiller du trépas. Alors les cadavres s'échapperont des retraites qui ne connaissent pas le retour, à la seule voix victorieuse de la mort, que le Fils bien-aimé du Père vivifiant leur fera entendre. Or, ainsi que le Père possède la vie, mère universelle du monde, dont il départ à tous un souffle salutaire, de même il a donné à son Fils, l'universel souverain, de porter avec lui la vie ; il lui a concédé des honneurs divins égaux aux siens, et la puissance de juger pareillement à son gré, parce qu'on l'appelle aussi le vivifiant Fils de l'homme. Et ne vous étonnez pas si je vous ai annoncé pour l'avenir, comme une sorte d'oracle divin, qu'à une heure dernière, et cette heure n'est pas éloignée, les morts en foule surgiront de toutes parts du fond de ces tombes dont on ne revient pas, et qui vont enfanter la

vie au divin retentissement de la parole du Christ. A sa voix, ils viendront l'un après l'autre fouler encore sous leurs pieds renaissants le sol d'autrefois. Ceux qui dans la lice ont combattu fidèlement et sans reproche, ressusciteront pour une vie immortelle ; et ceux qui ont accompli les œuvres d'une existence égarée par les passions et leur frénésie, revivront pour le jugement futur. Je ne puis, il est vrai, rien achever de moi-même sans la participation de mon Père céleste : mais je puis juger sur ce que je sais, et mon jugement est véritable ; car je ne suis pas venu pour procurer ma gloire, mais bien celle de mon Père. Je ne parle pas pour m'honorer moi-même, et. si je portais mon propre témoignage, on ne me croirait pas ; en m'entendant, ma parole ne serait pas sincère, puisque ce témoignage sortirait de ma propre bouche. Mais un autre a porté de moi son témoignage, et il me suffit ; car je sais qu'il est fidèle et véridique. Pour interroger la sainteté de Jean, que remplissait l'esprit divin de prophétie, vous avez envoyé à travers les montagnes une troupe d'hommes consacrés au culte ; et cet inspiré de Dieu, ce témoin au cœur inébranlable, a marqué d'un sceau indélébile la parole de vérité. Quant à moi, je ne reçois point le témoignage de la voix terrestre des hommes ; mais je vous explique tout cela pour l'enseignement des Hébreux, afin qu'en vous éclairant mes discours vous sauvent tous ensemble. Ce même Jean, qui a projeté de si intelligentes étincelles, a été le véritable flambeau de la piété manifesté au monde : et vous, dans le cours rapide d'une heure prématurée, vous vous êtes purifiés à l'éclat de ses témoignages accoutumés ; à la lumière de ce flambeau, vous vous êtes réjouis de ces eaux merveilleuses. Pour moi, je possède un témoignage supérieur à la voix de Jean et un oracle qui le surpasse. Les œuvres dont mon Père m'a confié l'accomplissement retentissent éloquemment elles-mêmes : du fond de leur silence, elles me proclament, et celui qui m'envoie jette un son que rien n'étouffe. Vous n'avez jamais vu la forme divine du Père, ni entendu sa voix, ni gardé sa parole dans une oreille convaincue. Or celui que mon Père a envoyé devant lui pour secourir le monde, ce Dieu son Fils, vous ne l'avez pas plus reçu que le Père dont il est venu. Le Père, qui m'a envoyé devant lui du haut des cieux ne m'a laissé ni inconnu ni sans avant-coureurs ; mais lui-même, en m'envoyant, en a produit, par la bouche des hommes qui parlent de Dieu, un témoignage vivant dans le livre irrécusable. Consultez les oracles gravés dans les livres sortis de la bouche divine, et qui vous donnent, après la succession des temps, l'espérance d'une vie que rien ne doit abréger : leurs écritures crient mon témoignage par leur parole révélée, clairon immortel. Et vous cependant, instruits par ces écrits qui parlent d'eux-mêmes, vous ne vous hâtez point de venir volontairement à moi. Non, je n'accepte pas la gloire qui vient des hommes. Mais je vous ai reconnus à votre indifférence : vous ne ressentez pas l'amour du Père céleste, le roi universel. Je suis venu proclamer dans le monde le nom de mon Père, et vous n'avez pas cru à mon Père, et vous ne m'avez pas reçu, moi qui suis Dieu. Si quelque ennemi de Dieu, étranger et sous un nom supposé, se présente, alors vous admirez et flattez l'indigne imposteur ; de sorte que l'on peut dire : Ils ont refusé le bon, et accepté le mauvais. Comment pourriez-vous honorer en moi le Verbe Fils de Dieu, vous qui tirez votre gloire les uns des autres, et qui ne savez pas la rapporter à Dieu, seul créateur universel ? Vainement vous attendez que, déliant ma langue accusatrice, je dénonce à mon Père votre démence. Des saintes Écritures surgit contre vous un bien autre accusateur : c'est le législateur Moïse, qui a parlé le premier, et à qui seul se rapportent vos croyances. Oui, si vous aviez laissé pénétrer dans vos oreilles persuadées sa parole certaine, vous auriez cru fermement en moi, puisque c'est de moi qu'a écrit cet homme divin et véridique. Mais quand vous ne croyez pas à ses Écritures, données au monde par Dieu lui-même, comment, dans vos esprits plus endurcis encore, pourriez-vous accueillir, quand elle n'est point écrite, la parole que vous entendez sortir de ma bouche ?"

CHAPITRE SIXIÈME.

Il dit ; et quelque temps après, dans une barque à nombreuses rames fendant les ondes qui le séparent de la contrée voisine, il traverse la mer de Tibériade. Il était suivi de la foule, témoin

des miracles que sa voix avait coutume d'opérer en guérissant les cruelles maladies qui frappent le corps humain. Et comme il prenait la route solitaire qui mène à la région des collines, il parvint à la montagne aux cimes élevées, et il s'assit au milieu de ses disciples formant un cercle autour de lui. La grande solennité que les Hébreux nomment la Pâque approchait. Il leva les yeux, et, à travers les arbres de la forêt, il vit réunie auprès de lui une foule immense et étrangère qui avait marché jusque là. Alors il s'adressa à Philippe assis à ses côtés : "Où allons-nous acheter, dis-moi, des pains en assez grande quantité pour tant d'hommes ?" Il dissimulait ainsi son intention, mettant à l'épreuve Philippe, qui ne la devinait pas ; car lui seul savait ce qu'il voulait faire. Philippe, inquiet, exprima en ces mots son étonnement : "Des pains pour une valeur de cent deniers ne suffiraient pas à rassasier cette multitude pareille à des grains de sable, de manière que chacun en eût sa petite portion." Alors l'un des compagnons qui étaient auprès de Dieu donna une bonne nouvelle. C'était André, le frère de Simon le marin et le pêcheur. Il annonçait un repas, et il adressa au Seigneur ces mots : "Il y a là un enfant qui a cinq pains d'orge, avec une couple de poissons de la mer voisine, poissons cuits tous les deux. Mais que seront-ils, partagés entre une si compacte et si vorace multitude ?" Cependant Jésus dit à ses compagnons les plus empressés : "Faites asseoir à terre par rangées et tous ensemble les convives." Il y avait là une herbe touffue ; et cet essaim de convives entremêlés s'assit à terre. Le nombre était en tout de cinq mille. Un rang s'appuyait sur l'autre ; car ils s'étaient placés par ordre à cette table allongée sur une belle verdure. Le Christ prit les cinq pains d'orge ; et, rendant grâce à son Père l'Eternel, il les rompit sous le tranchant effort de ses deux mains réunies, et les offrit à tous. Il fit de même pour les deux poissons, et donna aux convives à manger tant qu'ils en voulurent. Puis, quand la foule eut rassasié sa faim à cette table surabondante, Jésus dit à ses disciples zélés : "Ramassez au plus tôt, tous ensemble et d'un seul coup, les parcelles et ce qui est resté de trop après le repas, afin que rien ne se perde." Alors la troupe de ses compagnons, active dans son service, et allant sans cesse de côté et d'autre, rapporte, empilés dans ses mains arrondies, des pains dont elle fait un monceau, rassemble sur le vert gazon les débris des aliments épars avec ce qu'il y avait eu de trop, et cherche tout à l'entour jusqu'à ce que, à la place des cinq pains, elle ait rempli de ce mélange les larges flancs de douze corbeilles.

Beaucoup de ceux qui virent ce miracle redirent aux autres ce que le Christ venait d'accomplir pour nourrir toute cette Foule, et pour faire honneur à ce repas, où le pain renaissait de lui-même : "C'est le vrai prophète qui nous est annoncé, et que l'on dit devoir venir pour régir le monde éternel." Mais le Seigneur, dont la science intime connaît la secrète pensée de leur cœur, et qui sait que la multitude veut se porter à ce même endroit pour l'enlever et l'établir roi, monte à travers la forêt jusqu'au rocher désert du haut de la montagne. Puis, quand le crépuscule annonça l'approche des ténèbres, ses disciples coururent vers la mer voisine, et, se jetant dans une barque, char rapide des eaux, ils naviguèrent vers la rive opposée pour regagner la ville de Capharnaüm. Cependant, déjà de son voile noir l'obscurité avait recouvert la terre entière, et, revêtant la surface variée de sa robe, laissait briller les étoiles. Le Christ n'avait pas encore rejoint ses disciples impatients. Bientôt, sous l'effort de la tempête, le courant de la mer grossit, s'enfle autour d'eux, et les matelots fendent de leurs longues rames les ondes que soulèvent les vents contraires ; enfin, quand ils ont parcouru sur la mer vingt-cinq ou trente stades, ils aperçoivent le Christ qui marche sur les vagues, et s'avance rapidement d'un pied que les flots ne mouillent pas. Ils frémissent, s'écrient ; mais Jésus dit à ses disciples stupéfaits : "Jetez vos frayeurs aux tempêtes ; je suis le Christ, et je sais voyager légèrement sur les eaux." Ils veulent alors le prendre au milieu d'eux ; car la mer était furieuse, et il n'y avait point de port : mais, par un élan venu de Dieu, la barque, aussi prompte que la pensée, sans le secours des rames ni des vents, aborda d'elle-même la rive éloignée.

Quand l'aube, se montrant au bord des ombres, commençait à les effleurer et à rougir la roche de Tibériade, sa voisine, la foule, debout en face de la mer et sur ses belles plages, reconnut

que, sur le lac sacré, il n'y avait point aux bords humides battus des flots ces barques nombreuses qui se rangent ensemble les unes auprès des autres, mais bien une seule qui n'avait point servi à la navigation ; et que, pour traverser la mer, Jésus ne s'étant pas embarqué avec ses disciples, ceux-ci s'étaient dirigés sans lui vers la rive opposée. Alors, prenant d'autres barques aux rivages de Tibériade, ils revinrent par mer auprès de l'endroit où, assise à une table verdoyante, la multitude avait consommé le pain miraculeux, quand la main céleste du Seigneur le distribuait, après avoir rendu grâce à son Père, le Souverain universel. Là, ne trouvant ni le Christ, maître de la vie, ni les disciples à sa suite, ils reprirent les barques ; et, blanchissant de leurs rames l'onde écumante, ils retournèrent dans la cité de Capharnaüm. Puis, retrouvant au delà de la mer bruyante le Christ auprès d'eux, ils l'entourent, et lui disent d'une voix timide : "Maître et Seigneur, comment donc avez-vous navigué jusqu'ici ?" Alors, à cette foule vagabonde, avide d'un repas qu'elle a déjà surpris, celui qui sait attirer les hommes loin d'une nourriture passagère vers un festin vivifiant, Jésus, fit entendre ces réprimandes : "Je connais ce que vous êtes venus chercher ici : ce n'est pas pour les miracles dont vous avez été témoins et que ma parole a coutume d'opérer en faveur des malades ; ce qui vous attire, c'est un certain désir de rencontrer encore ces pains merveilleux dont vous vous êtes rassasiés au repas surabondant de ma table. Laissez s'envo1er au gré des vents vagabonds le souvenir de ces aliments si vite corrompus, et empressez-vous plutôt vers ce repas durable de la table éternelle qu'offre seul le Fils de l'homme, le vivifiant, celui que Dieu le Père a marqué de son sceau." Alors le peuple juif, ami des questions, l'interroge ainsi : "Dites-nous, que faut-il faire pour accomplir les œuvres divines de la manière qu'il plaît à Dieu ?" Et le Seigneur leur répond : "Ayez la foi véritable, et recevez celui qui vous a été envoyé, quand il se manifeste." Or le peuple réplique : "Quel signe accordez-vous à nos souhaits pour que nous croyions à la vue des actes que Dieu vous inspire ? Que ferez-vous qui égale nos ancêtres ? Nos pères, en effet, se sont nourris d'un aliment des airs, incorruptible, dans les rochers de la solitude, la manne tant célébrée ; et c'est ainsi qu'il est écrit : Il a donné le pain du ciel à une multitude innombrable, pour en manger sans relâche." Jésus dit alors à ce peuple, pour réprimer son orgueil : "Ce n'était pas Moïse qui jadis, dans les roches de la solitude, vous donna le doux pain des airs pour aliment ; c'était mon Père, qui envoie pour vous des cieux un pain bien préférable, le véritable pain de la science, car c'est là le pain qui, descendant d'en haut, a donné au monde entier la vie si chère à tous." Le peuple des Juifs lui dit encore : "Seigneur, ce pain des airs, que vous affirmez être le véritable pain de vie, donnez-le-nous à manger." Alors, ouvrant sa bouche divine, le Seigneur fit sortir de ses lèvres pleines de grâce ces mots : "Je suis le pain incorruptible de vie ; jamais mortel qui vient à moi ne souffrira de l'ardeur de la faim ; et celui qui me gardera une foi inébranlable n'aura jamais soif, tant que dans sa marche insensible le temps parcourra la ligne infinie des générations. Mais, je vous l'ai dit déjà, vous voyez de vos yeux les miracles opérés par ma voix, et vous ne croyez pas à mon Père ! Tout homme que mon Père m'a donné tourne ses pas vers moi par l'inspiration de Dieu : et non-seulement je ne rejetterai pas loin de moi les hommes qui m'arrivent avec la foi nouvelle, mais encore je les recevrai avec joie ; car je ne suis pas venu du ciel pour accomplir mon désir, mais bien celui de mon Père. Or le désir de mon Père, le Souverain universel, est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les rappelle de la demeure ténébreuse des morts, quand viendra le dernier jour ; et la volonté de mon Père, le resplendissant, est que tous ceux qui me considèrent d'un œil favorable entrent dans les chœurs éternels de la vie future, et que je les relève et les ressuscite quand paraîtra la douce lumière de cette suprême aurore. Ma chair, c'est le véritable pain de vie, et mon sang en est le vrai breuvage. L'homme qui goûte de ma chair et de mon sang tout ensemble repose en moi, et je ne le quitterai plus : porté par lui et le portant à la fois, je lui serai une fidèle demeure ; et, tout comme le Père de la vie m'a envoyé secourir le monde, où je vis moi-même suivant la volonté de mon Père qui règne dans les cieux, de même, et par une condition égale,

l'homme qui se nourrit de mon corps vivra par moi. C'est ce pain de la vie qui est l'incorruptible et le véritable ; il n'est point semblable au doux aliment dont vos ancêtres se sont nourris autrefois près des roches du désert, quand ils sont morts exilés et errants dans les retraites des montagnes. Tout homme sur la terre qui se repaît de ce pain véritable jouira de la vie, tant qu'une longue chevelure et une barbe abondante et allongée argenteront la tête du Temps." C'est là ce que Jésus enseignait dans le superbe temple de Capharnaüm aux solides remparts. Beaucoup des disciples qui l'entendirent, poussant jusqu'à la colère leur égarement insensé, disaient : "Les paroles qu'il prononce nous sont bien dures ; qui donc pourrait l'entendre parler ainsi ?" Le Christ a compris aussitôt par sa propre science que la troupe qui l'accompagne se détourne, et lui cache les murmures des langues effrénées ; il communique alors aux disciples pervertis ces paroles : "Ce discours excite votre incrédulité. Que ferez-vous donc en apprenant que vous verrez le Fils de l'homme retourner dans les demeures célestes d'où il est venu, et y resplendir à côté de son Père ? C'est l'esprit qui soutient la vie en tout : la nature humaine d'une chair terrestre est d'une autre sorte, et ne sert à rien. Le cours inspiré des paroles que je vous adresse est à la fois l'esprit, la vie et le véritable oracle. Mais il est des hommes que leur démence égare, et qui n'y croient pas." Il savait, en effet, quels étaient ceux dont l'esprit inconstant abandonnait leur foi aux haleines vagabondes des mers, et quel était l'homme atteint de la maladie et de la passion de l'or qui devait le livrer aux Juifs. Puis le Seigneur ajouta : "C'est pour cela que, comme je vous l'ai déjà dit, aucun homme ne peut venir à moi volontairement, s'il n'est chéri de Dieu, et s'il n'en reçoit la grâce de la bonté de mon Père." A ces mots, incertaine, et portant ses pas en arrière, la troupe de ses partisans, qui était venue de loin, s'en retourne ; et, dans l'inconstance de ses affections, elle ne suit plus le Christ comme auparavant. A la vue de cette troupe changeante et mobile qui se détachait de lui et entraînait la multitude errante et étrangère, le Seigneur dit à ses douze disciples restés plus fidèles : "Et vous, ne vous hâterez-vous pas d'al1er rejoindre les étrangers ? et les disciples indigènes sont-ils semblables à ces faux amis ?" Mais Pierre, qu'on appelle Simon, lui répondit : "Auprès de qui irions-nous ? et qui possède mieux que vous les sources délicieuses des paroles de la vie éternelle ? Éclairés par les livres éloquents de nos pères, nous croyons fermement et d'un cœur unanime que, seul, vous êtes le Saint de Dieu." Et le Seigneur répond à la foi de Pierre par ces bienveillantes paroles : "N'est-ce point parce que je connais toutes les pensées des hommes que je vous ai choisis dans le nombre ? Et pourtant parmi vous il y a un ennemi, un perfide, qui est le familier des disciples, et que la postérité nommera un second Satan." Il désignait ainsi leur convive habituel, Judas Iscariote, le fils artificieux de Simon, père mal partagé. C'était lui, en effet, qui devait livrer Jésus à une mort qui mène à la vie ; et parmi les douze il est le seul que dans ses pièges trompeurs l'amour de l'or ait surpris.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Cependant le Seigneur ne cessa point de résider en Galilée, et de parcourir de ses pas bienfaisants le pays qui borde la mer ; il ne voulait pas visiter la terre sacrée des Juifs, parce qu'ils cherchaient à le faire périr dans de perfides embûches et souhaitaient la mort du juste. La fête universelle qui porte le nom de la fixation des Tabernacles, et qu'on célèbre tous les ans, approchait. Ses frères supposés, les quatre fils de Joseph, vinrent presser le Christ de leurs sollicitations unanimes : "Eloignez-vous d'ici, et hâtez-vous de vous rendre sur le territoire limitrophe de la Judée, afin que, ramenant vers vous un peuple inconstant et incrédule, vos disciples retrouvent eux-mêmes leur foi première, quand ils auront vu les œuvres opérées par votre puissante parole ; car l'homme n'opère point en secret ses actes, et ne les dérobe pas sous l'obscurité impénétrable du silence, quand il veut résolument être connu du public. Si vous faites des miracles divers, donnez ces miracles à voir à tout le monde." Tels étaient leurs vains discours. Incrédules comme les autres, bien qu'ils fussent les

frères du Christ, le maître suprême, ils avaient eux-mêmes quitté le sentier de la véritable foi ; et le Seigneur leur adressa cette sorte de réponse : "Mon temps n'est pas encore venu, et le vôtre court toujours libre et dégagé. Ce n'est pas vous que, dans les accès de sa démence habituelle, peut détester un monde envieux ; c'est moi qu'il hait et qu'il chasse effrontément, parce que ma voix, qui ne le ménage jamais, lui reproche ses péchés accoutumés, et ses actes, que je proclame contraires à la loi. Allez prendre part aux joies de cette bruyante fête ; quant à moi, je n'irai point honorer cette solennité des Tabernacles ; je ne me rendrai point à ces saintes cérémonies, car mon temps n'est pas encore arrivé." Ainsi disant, il ne quitta point le pieux séjour des Galiléens à l'intacte chevelure ; et, quand ses frères montèrent au temple et que la fête fut commencée, il y vint plus tard et en secret. Cependant les Juifs s'informaient de lui avec un bienveillant empressement : "Où est-il allé ? Ou est-il ?" Et, dans les murmures de la foule, mille discours sur lui couraient sans relâche. Plusieurs disaient, d'une voix qui portait un témoignage inspiré : "C'est un sage, et il accomplit les plus grands miracles." D'autres se réunissaient pour soutenir au contraire qu'il n'était pas un sage, un sage véritable, mais qu'il égarait par un langage séducteur la multitude rassemblée. Ainsi s'exprimait-on de côté et d'autre, et auprès de lui personne n'osait par1er ouvertement, ni adresser au public une voix hardie et sincère ; car on redoutait les Juifs. Vers le soir, comme on atteignait la moitié des cérémonies de la fête, Jésus monta vers le temple, et se mit à enseigner les hommes réunis sous le superbe édifice. Parmi les Juifs, les gens sensés l'admirèrent, et ils se demandaient l'un à l'autre : "D'où lui viennent donc si spontanément les paroles des Écritures ? Comment connaît-il les lettres qu'on ne lui a jamais montrées ? et comment les sait-il sans avoir appris ?"

A ces questions le Seigneur répond ainsi de sa voix divine : "Cette doctrine si diverse n'est pas mienne ; elle est au Père qui m'a envoyé. Grâce à ma doctrine, tout homme peut reconnaître à son gré si elle est un don céleste de Dieu, ou si, dans mon langage, je fais entendre des paroles qui viennent de moi. Celui qui raconte orgueilleusement son mérite, et qui se fait lui-même le témoin de sa sagesse, ne cherche que sa propre gloire ; mais celui qui accomplit la volonté du Dieu qui l'envoie, celui-là est irrépréhensible ; il marche dans la voie de la vérité, et il n'y a rien d'injuste en lui." Le Seigneur leur fit encore cette réponse : "Moïse ne vous a-t-il pas donné jadis une loi qui punit le meurtre ? Et d'où vient que les vents ont emporté cette parole du Très-Haut ? Aucun de vous n'observe la loi, puisque tous vous cherchez à me faire mourir en secret." Et la foule lui dit : "Quelque démon des airs pousse ton esprit à la folie ; qui donc désire ta mort ?" Jésus alors fait ainsi allusion à la loi prudente qui ordonne à la foule des prêtres de pratiquer, réunis en cercle, la cérémonie au sens caché qu'on nomme la circoncision : "Je n'ai accompli, dit-il, qu'un seul acte, et cet acte pieux, vous tous, qui en avez été surpris, vous me le reprochez. Cependant Moïse vous a légué la loi de la circoncision ! Et ce n'était point un présent de Moïse, mais bien un don de vos pères ; et voilà que, pour vous conformer à cette tradition primitive, quand luit l'aurore accoutumée du septième jour de la semaine, vous soumettez les nouveau-nés à un fer sanglant. Or, si l'homme, sous le couteau habituel, reçoit cette sainte blessure, afin que les lois de Moïse, qui n'ont rien de certain, ne soient pas enfreintes, pourquoi tous soulevez-vous contre moi des cris de colère et de menace, quand je vous rends un paralytique invétéré, parce que c'est le jour du sabbat que j'ai guéri cet homme dans tous ses membres, non pas avec un fer tranchant, mais avec une parole secourable ? Ne jugez pas d'après l'apparence qui se manifeste à vos yeux mortels ; mais jugez selon la justice. Tenez-vous en à la loi véritable, de manière à ne pas préférer l'antique figure à l'équité." Or quelques citoyens de la sainte cité de Jérusalem disaient alors : "N'est-ce donc pas lui que nos habitants en foule cherchent à faire périr sous le glaive meurtrier ? Voilà pourtant qu'en face de tout le peuple, il fait de nouveau entendre publiquement et sans crainte sa parole habituelle. Serait-ce qu'à la voix de tous ceux qui le disent Dieu, les chefs de la ville comme leurs concitoyens auraient reconnu qu'il est en effet le Christ ? Mais quand le Seigneur Christ

arrivera, personne ne doit savoir d'où il vient, et vous connaissez celui-ci." Alors, au milieu des splendeurs du temple, Jésus fit retentir ces mots : "Oui, vous me connaissez dans le fond de vos cœurs et dans la supériorité de vos intelligences ; vous savez d'où je viens, bien que votre silence le dissimule : car je ne suis pas venu ici de moi-même, c'est mon Père qui m'a réellement envoyé ; et je sais bien sûrement que c'est de lui que je viens, et que c'est lui qui m'a fait venir." Or plusieurs s'empressaient et s'excitaient à ne pas ménager Jésus, et à s'emparer de sa personne. Aucun néanmoins n'osa porter sur lui une main inhumaine, parce que son Père n'avait pas encore fixé l'heure de sa mort volontaire. Cependant, parmi la foule rassemblée, beaucoup crurent en lui, et lui rendirent un hommage unanime en ces termes : "Si le Seigneur Christ vient jamais pour sauver le peuple, son salutaire langage opérera-t-il des miracles supérieurs aux œuvres qu'accomplit celui-ci ?" La troupe incrédule des Pharisiens pervers entendit ces murmures de la multitude babillarde et effrénée qui se plaignait d'eux. Or, dans leur jalousie, les prêtres envoyèrent leurs serviteurs pour s'emparer sans ménagement de ce Jésus qu'on ne pouvait atteindre. Et c'est alors que le Seigneur, prédisant l'heure prochaine d'une fin qu'il avait choisie lui-même, leur adressa quelques mots obscurs : "Je n'ai plus que peu de temps à rester près de vous sur la terre, et je vais m'en aller bientôt vers le Père qui m'a envoyé. Vous me chercherez alors dans votre inconstance ; vous me chercherez, et ne me trouverez plus. Car vous n'avez pas la force de porter le pied dans la voie où je marcherai." Et l'on se disait alors, en se mêlant les uns aux autres : "Où veut-il donc aller dans peu de temps, en sortant d'ici ? A-t-il envie de parcourir les villes voisines où sont répandues les populations des gentils, pour y enseigner aux enfants des Grecs eux-mêmes les lois de sa doctrine ? Quel est donc ce langage qu'il tient en présence de tout ce peuple : Vous me chercherez, vous voudrez me revoir ; vous ne me trouverez plus, et il n'est pas permis à vos désirs de cheminer dans la voie inaccessible où je marche." Mais, quand vint le dernier jour des solennités de la fête, le Seigneur se tint auprès des belles colonnes du temple, et de sa voix émouvante il cria aux Juifs : "Celui qui ressent une soif dévorante n'a qu'à venir à moi, et il boira l'eau préservatrice de ma source ; car tout homme qui a la foi sera sauvé. Or, comme l'a dit l'antique parole de Dieu, sans cesse dans les entrailles de cet homme les fleuves de la sagesse rouleront d'eux-mêmes le flot vivant, et des ondes intimes et divines y jailliront toujours renouvelées." C'est ainsi qu'il prophétisait la splendeur de l'esprit universel qui devait plus tard se répandre dans les âmes disposées à l'accueillir parmi la génération dispersée des croyants. Car l'apparition future du Christ, assis à côté du trône de son Père, n'avait pas encore pris racine dans l'humaine compréhension. Beaucoup de ceux qui l'entendaient proclamaient bruyamment, en grand nombre et d'accord cette fois, d'une bouche entièrement convaincue : "C'est là le prophète véritable que l'Écriture a désigné." Les uns, inhabiles à la controverse, répétaient : "C'est vraiment le Seigneur Christ." Les autres, donnant carrière à leurs raisonnements sur la foi, rapportaient les sentences gravées dans le livre de la Sagesse : "Le Seigneur Christ doit-il donc nous venir des bords de la mer de Galilée ? Ce n'est pas ce que nous a annoncé l'oracle divin. Le Christ, qui doit sortir du sang royal de l'antique David, se présentera aux Juifs, en se nommant lui-même, dans la patrie où habitait David et qu'il anima du son de sa lyre, Bethléem, où paissent les brebis." Et ces débats divers continuaient à se partager la foule. Plusieurs insensés cependant, suscités par l'iniquité des chefs du peuple, essayèrent de s'emparer à l'improviste de Jésus ; mais il ne purent y réussir, car il n'avait pas encore consenti à cette dernière heure qui devait lui apporter la mort. Les serviteurs intelligents revinrent stupéfaits vers les prêtres ennemis de Dieu. Ceux-ci leur dirent : "Pourquoi ne l'amenez-vous pas ?" Et ces exécuteurs infaillibles de la cruelle nécessité répondirent sagement : "Aucun homme ne fit jamais entendre de telles paroles." Alors la troupe insolente des irréconciliables Pharisiens s'écria : "N'allez-vous pas aussi vous laisser séduire, et vos esprits égarés vont-ils ajouter foi à ses inventions ? Est-ce qu'aucun des chefs ou des Pharisiens éclairés a cru en lui ? C'est cette populace méchante et maudite, cet essaim

de vagabonds, qui méconnaît la loi et devient fou." Cependant Nicodème s'approche, les réprimande tous, et de sa voix réprobatrice adresse à cette troupe inepte ces mots : "La loi divine des Juifs ne permet pas de condamner dans la vivacité du ressentiment, avant que le juge n'ait entendu la défense de l'accusé de sa propre bouche, et n'ait connu par son propre témoignage les faits qui lui sont attribués." Alors la troupe des Pharisiens jurisconsultes, s'emportant contre l'irréprochable Nicodème, lui crie : "Êtes-vous donc aussi de sang galiléen ? Feuilletez à loisir les Ecritures, et vous y verrez que le prophète dont il est tant question ne doit pas sortir de la Galilée."

CHAPITRE HUITIÈME.

Et, de sa voix qui soulevait la foule, le Christ disait : "Je suis la lumière d'un monde à qui elle manque. Celui qui me suivra d'un cœur fidèle ne portera jamais un pas égaré dans l'obscurité et dans l'ombre ; mais il resplendira, car il aura en lui-même pour compagne la solide lumière de la vie véritable." Et le peuple médisant des Juifs s'écriait, d'une voix furieuse : "Voilà que, dans ton langage présomptueux, tu portes témoignage de toi-même ; ce n'est donc pas une preuve valable pour toi." Il leur répond alors, et verse de sa bouche éternelle des torrents émanés de Dieu : "Si par mon témoignage je travaille moi-même à ma gloire, ma parole est pour moi un véridique témoin ; car, seul, je sais deux choses : d'où je suis venu et où je vais. Et vous, vous ne savez ni d'où je suis venu, ni qui je suis. En voyant ma forme mortelle, vous jugez selon la chair humaine et dans l'ignorance ; et moi, je ne juge et ne soumets personne à mes arrêts. Mais si je jugeais, mon jugement, qui déciderait suivant la droite équité, serait exact et irréprochable : car je ne suis pas seul à peser les actes, et j'ai avec moi pour m'aider mon Père, qui régit tout d'en haut. Dans vos lois, il est écrit au livre de la Sagesse, qui est la parole de Dieu : Le témoignage de deux personnes est véridique. Il devient donc pour moi-même une preuve acceptable, puisque ce témoignage m'est commun avec mon Père." "Quel est donc le père qui t'a fait naître ?" lui demandèrent à leur tour les Juifs ; et il répondit : "Votre esprit défiant ne connaît ni le Fils qui vient, ni le Père qui l'envoie. Si vous vous affermissez dans la volonté de me connaître, vous connaîtrez intimement mon Père aussi."
C'est dans l'endroit nommé le Trésor que le Seigneur donnait à la foule ces divins enseignements ; et c'est là que les citoyens venaient en grand nombre apporter des dons divers. Mais personne ne s'empara de lui ; car l'heure suprême que Dieu avait fixée pour sa mort n'était pas encore venue. Le Seigneur leur dit : "J'avance dans ma voie ; mais vous tous, égarés dans vos habitudes insensées, vous n'aurez, après la vieillesse, qu'une fin effrayante, et vos cheveux auront blanchi dans le péché. Là où je vais à pas redoublés, vos pieds empressés n'ont pas le pouvoir d'atteindre." A ces paroles, le peuple des Hébreux, aussi hardi que stupide, s'agite et se répand en discours injurieux : "Quoi donc ? veut-il mourir par la corde ou par un glaive homicide dont il percerait ses propres entrailles ?" Jésus répond à cette foule outrageuse par ces mots qui la réfutent en s'échappant de sa bouche prophétique : "Vous êtes les habitants de l'abîme souterrain ; vous êtes d'en bas, et moi je suis d'en haut. Vous êtes le fléau natal de ce monde qui vaut si peu, car vous êtes d'un sang terrestre ; et moi, dans une gloire infinie, je suis né étranger à ce monde, où je n'ai pas eu de père mortel. Je suis étranger au monde et citoyen des cieux. Mais je vous ai dit que, par une sorte de destin anticipé, vous descendrez sous la terre avec vos mêmes illusions, et chargés d'un péché vieux comme vous ; et si vous ne reconnaissez pas qui je suis et quel est mon Père, vous mourrez pleins de votre impiété." Le peuple altier des Juifs, à qui plaisent les questions, dit alors : "Qui donc es-tu ?" Et Jésus s'écria : "Celui que je vous ai expliqué en commençant. J'ai beaucoup à dire et à juger ; mais celui qui m'a envoyé vers la génération des hommes est véridique, et tout ce que j'ai réellement entendu de lui, je le répète fidèlement à ce monde insensé." La foule ne comprit pas qu'il parlait de son Père ; et Jésus reprit ainsi, de ses lèvres divines : "Lorsque, dans vos exécrables desseins, vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, alors vous comprendrez de

vous-mêmes que je ne fais rien en dehors de Dieu le Père, et que, comme mon Père m'a commandé, je parle, afin que par moi le Tout-Puissant se manifeste ; et il ne m'a point laissé seul, parce que j'exécute soigneusement tout ce qui lui plaît dans le temps qu'il a prescrit." A ce langage, un grand nombre se courba sous le joug indestructible de la foi. Et Jésus dit à la foule récemment convertie : "Si vous croyez en moi et demeurez fidèles à la direction de ma parole, vous reconnaîtrez bientôt vous-mêmes la véritable voie qui est agréable à Dieu, et votre croyance en la vérité vous affranchira de l'esclavage." Les Hébreux crièrent alors d'une voix unanime : "Nous sommes du sang noble et indépendant d'Abraham, notre père, le chef opulent de notre race, et nous n'avons jamais servi ni plié la tête sous le joug d'aucun homme. D'où vient donc que tu nous dis : Vous serez libres quand vous apprendrez la vérité, et vous jouirez alors du calme de l'indépendance ?" Jésus instruit et réfute ainsi cette orgueilleuse multitude : "Tout homme qui commet le péché et y abandonne son âme devient l'esclave du péché, et l'esclave du péché n'habitera jamais dans le palais éternel. Là, dans sa paternelle demeure, réside le Fils vivifiant et accompli, tant que dans sa lente carrière le temps inébranlable cheminera insensiblement. Et si, chassant loin de vous la triste servitude, le Fils vient à parer votre chevelure des couronnes de l'indépendance, vous détacherez et rejèterez les chaînes qui vous lient au péché, et vous obtiendrez enfin la jouissance d'une liberté véritable. Vous êtes la race d'Abraham le juste ; et pourtant, je le sais, vous cherchez à me faire mourir furtivement, car jamais ma parole n'a pénétré dans vos âmes."Les Hébreux répliquent en répétant : "C'est Abraham qui est notre père et notre origine." Et Jésus les reprend, et leur répond en ces mots : "Si Abraham, le chef de votre race, avait engendré en vous de sages enfants, vous auriez accompli les œuvres de votre divin père, Abraham l'hospitalier. Mais vous êtes une génération impie. Si un meurtre perfide souille vos mains sanglantes, par ces actes tout contraires vous démentez votre origine. Abraham n'a point commis envers Dieu une telle offense ; mais c'est vous qui cherchez à accomplir les desseins d'un père insidieux." Alors la foule audacieuse des Hébreux s'écrie encore : "Nous ne sommes point issus d'une union licencieuse et illégitime. Nous ne reconnaissons qu'un seul père le Dieu vivant." Et Jésus répète aussi à la foule qui l'écoute : "Si vous aviez pour père le Dieu qui habite le ciel, tous, vous resserreriez les indissolubles liens d'une solide amitié avec moi, qui ai le même père ; car je viens ici envoyé par Dieu même, et comment ne reconnaissez-vous pas ma voix, qu'il a inspirée ? Il n'est pas en vous de comprendre jamais mon langage : vous êtes les enfants hostiles d'un père malencontreux, le démon antagoniste, et vous cherchez tous à exécuter les desseins passionnés de cet orgueilleux père. Toujours, depuis le début et la fondation du monde, il fut homicide ; et jamais il n'est resté dans la règle de la loi divine, parce qu'en lui il n'y avait point de vérité. Or, dans ses tortueuses intentions, il flatte, caresse par de séduisantes paroles, et parle son propre langage, puisqu'il est né menteur d'un père mensonger, et qu'il s'obstine dans ses coutumes perverses. Je vous l'ai dit clairement, et vous n'avez pas cru à ma parole. Quel homme parmi vous pourrait m'accuser d'être favorable au péché ? Et, si je dis la vérité, pourquoi ne croyez-vous pas à ma doctrine ? Tout homme raisonnable qui dirige sa pensée vers le Dieu né de lui-même écoute avec plaisir le langage céleste du Dieu vivant. Quant à vous, vous ne vous empressez pas d'entendre la parole divine, parce que vous n'êtes pas les enfants régénérés du Père dispensateur de la vie."

A ces mots, la foule téméraire des Hébreux s'emporte, et laisse échapper d'une bouche insensée ces insultantes paroles : "Nous ne t'accusons pas mal à propos et sans raison, puisque nous savons que tu t'es donné pour Dieu chez les Samaritains, où tu as vécu, en faisant usage du fouet bruyant et frénétique du démon." Et Jésus réplique à ce peuple indocile : "Je ne me suis point servi du fouet bruyant et pernicieux du démon. J'honore pieusement, au contraire, mon Père, le Dieu qui donne la vie. Dans votre démence, vous m'adressez des reproches piquants. Non, je ne recherche point ma gloire : celui qui la cherche pour moi habite au haut des nues, l'accroît chaque jour, et c'est lui qui juge par-dessus tout. En vérité, en vérité, je vous

le dis : celui qui aura accueilli mes paroles, qui sont les paroles de Dieu, et les aura conservées dans l'asile inviolable de son âme, n'éprouvera jamais l'amertume de la mort, tant que durera le cours du temps." Et le peuple de s'écrier : "C'est maintenant que nous reconnaissons, en effet, combien l'aiguillon d'un démon pervers et sa rage vagabonde t'obsèdent. Abraham, tout grand qu'il est, a subi le trépas, et les prophètes n'ont pu échapper à l'inévitable enfantement de la mort : et toi, dans l'orgueilleuse présomption que tu mêles à tes menaces, tu oses affirmer que, si un homme observe tes préceptes, il ne connaîtra pas la mort. Es-tu donc meilleur que notre père Abraham, le croyant fidèle, qui pourtant n'a pu se soustraire à la destinée, pas plus que tous les prophètes ? Dis, auquel de nos ancêtres t'égales-tu ?" Et Jésus leur répondit de sa voix inspirée : "Si je fais mon éloge, et que mon langage présomptueux rehausse mes louanges, mes paroles ne seront bonnes à rien. C'est mon Père qui me glorifie, lui qui m'a envoyé vers le genre humain pour redresser le monde. Et c'est lui que vous appelez mal à propos votre Dieu. Quant à moi, je le connais ; et, si je disais que je ne le connais pas, je paraîtrais aussi moi-même mériter, comme vous, le nom de menteur. Mais je l'ai connu, oui, je l'ai connu ; et, comme il m'a ordonné de faire, ainsi, dans mes fermes et inflexibles pratiques, j'agis. Le chef de votre race, votre père, Abraham l'inspiré, a souhaité voir mon jour de tous les désirs de son âme ; il l'a vu, et il en a été comblé de joie." Le peuple juif, stupéfait, lui répond alors par ces cris bruyants : "Eh quoi ! dans le cours rapide du temps qui s'écoule, tu n'as pas encore atteint la ligne de la cinquantième année, et tu as vu l'antique Abraham !" Et il répliqua : "Avant la naissance d'Abraham j'existais."
Aussitôt la foule insolente et frénétique s'arme de pierres, se précipite sur lui, et cherche, pendant qu'il parle encore, à l'accabler sous le déluge de ces pierres aiguës et meurtrières. Mais Jésus se dérobe invisible dans les détours du temple, et, se glissant d'un pied muet au milieu de la foule, il s'éloigne sans être aperçu de ce peuple lapidateur.

CHAPITRE NEUVIÈME.

C'est ainsi qu'il échappa ; et, comme il passait, il aperçut, assis au bord de la route, un homme que l'heure de sa naissance avait vu, tout palpitant encore, sortir aveugle du sein de sa mère. Celui-ci allait de côté et d'autre portant sur son visage, à qui manquait la lumière, des yeux fermés, compactes, réunis, que n'avait pas achevés la nature. Une obscurité née avec lui recouvrait sa prunelle étrange, tuméfiée, dépourvue de paupière. Le temps, auteur fécond et régulateur de la vie, n'avait jamais amené au monde un enfant d'une telle cécité.
La troupe de compagnons qui suivait Jésus lui fit alors cette question : "Maître, dites à vos disciples qui vous le demandent : à qui la faute ? Est-ce ce malheureux qui a péché, ou ses parents ? La naissance a été pour lui bien inhumaine, puisqu'il en a rapporté un aveuglement qui date des entrailles de sa mère." Alors Jésus, d'une voix qui porte témoignage à la vérité, les instruit en ces termes : "Celui-ci n'a ni agi méchamment ni péché, pas plus que ses pères. Mais il a eu en partage une infortune qui lui vient de Dieu, afin que par lui les œuvres de Dieu, le Père bienfaiteur, se manifestent. Et nous, nous avons le devoir d'exécuter les œuvres du Dieu vivant, tant qu'il fait encore jour : l'obscurité de la nuit n'est pas loin. Quand elle sera venue, l'homme ne pourra plus accomplir son ouvrage. J'agirai donc tant qu'il sera jour ; car je suis la lumière du monde ténébreux, tout le temps que je le parcours encore." Il dit, et de sa bouche divine le Seigneur rejette sur la terre desséchée une blanche écume qui va guérir le mal. Puis, pétrissant cette écume avec la poussière du sol, il en compose un limon illuminateur. Ensuite il oint de cette fange humide le visage privé de la vue ; il y crée un regard que la nature n'avait pas su achever. Sur ce visage sans pupille il trace deux cercles, au milieu desquels il place les prunelles, et, par un art nouveau, il perfectionne deux yeux à l'aide de cette même boue terrestre d'où l'homme est sorti. Enfin il dit de sa voix divine : "Va maintenant près d'ici baigner ta figure, là où Siloé répand pour tous l'eau de sa source, cette eau dont le nom semble présager d'avance que tu dois y être envoyé." A ces paroles du Christ,

l'aveugle se hâte vers la source, où il puise dans le creux de ses mains l'onde qui va lui rendre la vue ; puis il lave dans les flots de la fontaine ce visage qu'abandonnent les ténèbres. Or, comme il essuie les contours de ces yeux, qui viennent d'être créés pour lui, il jouit tout à coup de l'éclat du jour dont n'avait pas su le douer la nature. Il contemple enfin les rayons d'un soleil inaccoutumé ; il s'est baigné, il est revenu, et maintenant il se met à regarder toute chose. Or, quand les étrangers qui passaient remarquèrent qu'il faisait mouvoir et étinceler les pupilles naissantes de son visage, ils s'adressèrent à leurs voisins, et demandèrent à la foule qui le connaissait : "N'est-ce pas cet aveugle qui se promenait par la ville, et y mendiait, habitué à tendre et à allonger la main vers les passants ?" Et tous répondaient diversement : "C'est bien lui." "Non, ce n'est pas lui, mais seulement il lui ressemble." Et lui, disait : "C'est bien moi-même." A ces mots, la foule des Juifs l'interroge d'une voix curieuse : "Et comment tes yeux adhérents se sont-ils ouverts ?" Or l'homme chéri de Dieu leur répond ainsi : "Celui qui s'appelle le Christ, et que la multitude nomme Jésus, a ouvert mes yeux. Il a jeté de ses lèvres une écume efficace, l'a pétrie sur le sol du bout de ses doigts, a fait de sa salive une fange dont il a oint mes yeux ; puis il m'a ordonné d'aller à l'endroit où coule Siloé. Je me suis approché de la source ; j'ai baigné dans son courant salutaire le cercle de mes paupières éteintes : et aussitôt j'ai joui de la lumière, que je n'avais jamais entrevue." Or, dans leur fureur, les insolents Hébreux lui demandent : "Celui-là, où est-il ? où est-il ?" Et prudemment il leur répond : "Je n'en sais rien." Alors la foule s'empresse de conduire l'ex-aveugle vers les prêtres ennemis de Dieu. C'était dans la semaine, le septième jour consacré au repos, quand le Christ forma ce limon et créa la lumière pour ces paupières d'où il avait banni les nuages de la cécité.
La troupe des Pharisiens endurcis demande à l'aveugle comment il a recouvré la vue ; et il leur répond sans se troubler : "Il a posé sur mon visage une fange merveilleuse, et il m'a tracé des yeux ; puis j'ai lavé cette fange dans l'eau de la fontaine voisine, et maintenant j'y vois." Or, parmi les irréconciliables Pharisiens, plusieurs envieux s'écrièrent : "Celui-là ne vient pas de Dieu qui, foulant aux pieds les lois saintes, n'observe pas au septième jour la règle du repos." D'autres, au contraire, disaient tous ensemble : "Comment un mortel et un pécheur pourrait-il opérer tous ces divers miracles ?" Et, dans ce débat, la foule bruyante se partageait en deux sentiments. Le tumulte de la discussion fut grand, et tous dirent à l'aveugle : "Et toi, qu'en penses-tu ? Quel jugement vas-tu nous en porter ?" Alors, inébranlable dans sa foi, le nouveau voyant répond avec courage que c'est un prophète divin. Or la foule ne voulut croire véridique la parole de celui qui, après avoir été aveugle, avait reçu la vue, que si les prêtres incrédules appelaient en témoignage le père et la mère du clairvoyant. Ils les questionnèrent l'un et l'autre avec une sorte de dépit jaloux :"Est-il à vous, cet enfant qu'on dit sorti aveugle du sein de sa mère ? Comment plus tard a-t-il recouvré la vue ?" Les parents, saisis d'effroi, trompeurs par prudence et déguisant leurs pensées, répondirent : "Nous savons que celui qui a recouvré l'usage de ses yeux est bien véritablement notre fils ; nous savons aussi de sa mère que, quand il est venu au monde, tout palpitant encore de l'enfantement, et avant de goûter le lait, il était aveugle. Mais comment ses deux yeux se sont-ils ouverts des deux côtés, et qui a chassé de ses paupières le nuage des ténèbres ? nous ne l'avons pas appris, et il ne faut pas nous en vouloir. Mais il est là, il le sait ; c'est à lui qu'il faut demander ce que ses parents ignorent. Ce n'est pas un enfant, et sa jeunesse n'a pas besoin d'interprète ; il s'expliquera sur lui-même avec véracité, car il a atteint l'âge où la croissance s'est perfectionnée et à qui l'on peut se confier." Ainsi s'expriment les parents subtils, en crainte des Juifs : en effet ces frénétiques, envieux des œuvres inimitables du Seigneur, étaient convenus avec la docile multitude que quiconque reconnaîtrait le Christ, ou lui donnerait ce nom, demeurerait exclu du sanctuaire où Dieu est invoqué. C'est pour cela que les parents de l'aveugle avaient dit aux Hébreux : "Interrogez le jeune homme, qui sait tout ; vous n'avez nul besoin de ses parents. Il est très-capable de répondre à vos questions ; car, pour cet effet, il a un âge convenable et

suffisamment avancé." Cependant le père de l'aveugle, en observant les nouveaux yeux et les récentes prunelles du visage de son fils, en parlait avec admiration, mais en secret, pour ne pas être entendu d'une multitude hostile. Quant à celui qui s'était promené longtemps çà et là en aveugle, les prêtres, dans un accès de jalousie, le mandèrent auprès d'eux, et lui dirent : "Rends grâce, enfant, au Dieu qui règne dans le ciel, qui t'a sauvé, et à qui tu dois la vue. Celui à qui tu en rapportes l'honneur est un homme adonné au péché." Mais il leur répondit courageusement : "Je n'ai point reconnu qu'il soit réellement pécheur. Je ne sais qu'une chose dans le fond de mon âme : c'est que depuis le jour de ma naissance j'étais aveugle, et que j'y vois maintenant." Puis la foule des Hébreux l'interrogeait ainsi : "Dis-nous, que t'a-t-il fait avec cette fange si efficace, et comment a-t-il dissipé les nuages de ta cécité ?" Et lui, d'une voix libre et imperturbable, leur répliqua : "Je l'ai déjà dit ; ne l'avez-vous donc pas entendu ? Pourquoi voulez-vous l'entendre encore ? Serait-ce Dieu qui agit sur vos âmes ? Et allez-vous devenir vous-mêmes de faux disciples du Christ venu du ciel ?" Aussitôt ils l'invectivent et reprennent : "C'est toi qui es le disciple de cet infracteur de la loi. Quant à nous, nous sommes les suivants de notre divin ancêtre, Moïse le législateur, et les ministres de sa parole ; nous ne connaissons pas celui-ci." Il répond alors : "C'est vraiment une bien plus grande merveille qu'il vous soit resté inconnu, et que pourtant il m'ait ouvert les yeux. Nous savons que Dieu le Père dirige toutes choses, et n'écoute pas la voix du pécheur. Mais quiconque se livre aux œuvres de la piété et accomplit d'une âme pure les préceptes divins, celui-là est écouté de Dieu, qui cède promptement à ses prières. Depuis que, dans sa féconde variété, le temps perpétue son cours, on n'a pas entendu dire que personne ait donné la lumière à un homme dont l'œil entièrement fermé n'a jamais éclairé le visage, et que l'heure de sa naissance a vu sortir tout aveugle du sein générateur. Or, si celui-ci ne venait pas du Roi des cieux, il n'eût jamais tout seul opéré un tel miracle." Alors les prêtres le maltraitèrent par ces paroles injurieuses : "Il faut que tu sois né et élevé tout entier dans le sein du péché, toi qui nous insultes et qui veux en savoir plus que les saints docteurs." Et, le poursuivant de cris unanimes, ils le chassèrent du temple.
Jésus apprit, d'une oreille à qui tout parvient, qu'il avait été expulsé par les prêtres orgueilleux, et, le rencontrant, il lui dit : "Crois-tu, et honores-tu le Fils du Roi céleste ?" Et il répondit : "Seigneur, quel est celui que vous m'engagez à honorer ?" Jésus répliqua : "Tu l'as vu de tes yeux ; et c'est celui qui te parle en ce moment." Il dit alors : "Seigneur, je crois." Et, posant sa tête sur le sol, il inclina ses épaules recourbées jusque sur les pieds divins, et en baisa la brillante chaussure.
Alors, en entendant cette sage parole, Jésus reprit : "C'est pour ce discernement que je suis venu dans ce monde mobile et déraisonnable. Oui, je suis venu pour un jugement double et dissemblable à la fois ; afin que ceux qui n'ont pas encore aperçu la lumière de l'aurore invisible jusqu'ici, s'ils sont aveugles, voient de leurs yeux, et, s'ils sont clairvoyants, perdent la vue." Alors la troupe des Pharisiens qui suivait Jésus s'approcha, et dit : "Eh quoi ! nos yeux nous trompent-ils, et serions-nous aveugles nous-mêmes ?" Et Jésus leur répond en leur reprochant leur incrédulité : "Si les ténèbres eussent couvert la lumière de vos regards, j'aurais dit que vous ne connaissiez pas votre péché ; mais, maintenant que vous voyez cette lumière, vous vous égarez vous-mêmes. Vous êtes aveugles bien plutôt de l'esprit que des yeux ; et les hommes en qui demeure le péché usent bien vainement de leur vue."

CHAPITRE DIXIÈME.

"En vérité, en vérité, et que cette parole vous soit un inébranlable témoignage : celui qui saute par-dessus la porte d'une bergerie parfaitement close où les brebis sont renfermées, ou bien qui y pénètre par ailleurs, rampant de loin, invisible, et passant par quelque entrée tortueuse, celui-là est un voleur, qui agit en voleur. Mais celui qui vient dans le bercail la tête haute, et sans détour, celui-là est le pasteur qui nourrit les brebis. C'est devant ses pas que le gardien

des portes les ouvre au grand jour. Ses brebis, qui le connaissent, bondissent autour de lui au son de sa parole ; il les appelle de sa voix habituelle devant l'entrée pour les mener paître ; il dirige les empressées hors de l'étable, les fait sortir toutes, et, quand il a réuni le troupeau tout entier, il s'avance à leur tête pour les mener au pâturage. Ce troupeau à la toison variée le suit d'un pied fidèle et marche derrière lui, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la prairie humide de rosée. Ses brebis n'écoutent pas le passant, et n'ont pas appris à obéir à la voix inaccoutumée du berger étranger qui les appelle, mais elles s'éloignent du pasteur faux et intrus."
Telle fut la parabole du Seigneur. Le peuple hésitait à ce discours, et ne comprenait pas dans ce qu'il venait d'entendre le sens caché du divin langage ; alors Jésus prononça ces paroles explicatives : "Je suis la porte, pour tous hospitalière, de la vaste bergerie qui contient les troupeaux. Tous ceux qui sont venus avant moi d'un pied furtif étaient d'astucieux voleurs ; et les troupeaux n'ont pas écouté le son de leur voix déprédatrice. Oui, je suis la porte universelle qui fait la sûreté des brebis. Quiconque, en passant par ma porte, pénètre dans le bercail, y entre, en revient, y trouve toujours la pâture, et y vivra éternellement ; mais le voleur invisible ne se glisse jamais dans la bergerie que pour y dérober sans être aperçu, et pour y perdre ou égorger les brebis sous un impitoyable couteau. Quant à moi, je suis venu de la part de mon Père pour sauver mes troupeaux, et afin que, par une sorte de récompense continue, ils obtiennent la vie future que le temps ne saurait abréger, et qu'ils aient plus encore ; car je suis le bon pasteur. Le bon pasteur, attentif à ses troupeaux, ne ménage pas sa propre vie ; mais il en fait la rançon de ses brebis. Le mercenaire n'est pas berger. Celui-là, quand il voit s'approcher le loup ennemi, ravisseur des agneaux, s'éloigne, fuit, se cache, et laisse aussitôt les brebis qui paissent errer sans gardien ; oui, il fuit et se cache, car il se soucie peu des brebis qui ne sont pas à lui ; et c'est pourquoi on le nomme un mercenaire. Alors le loup rusé arrive avec sa faim dévorante, et disperse les brebis en l'absence du berger. Je suis le bon pasteur, et je dirige un bon troupeau. Je connais mes brebis, et, en retour, elles reconnaissent réciproquement en moi leur berger accoutumé. Comme mon Père me connaît, je connais aussi mon Père ; et je suis prêt à donner mon âme pour mes brebis. Il est, sans doute, oui, il est d'autres troupeaux étrangers et nombreux qui n'appartiennent pas à ce même bercail que Dieu visite. Ceux-là, j'ai le devoir de les rappeler à l'obéissance de ma voix, et il n'y aura plus des deux côtés qu'une seule bergerie appartenant à un seul berger ; et c'est pour cela même que mon Père me chérit, parce que pour mes brebis j'offrirai mon âme, jusqu'à ce que je la ramène et la rappelle ensuite en moi. Car nulle loi originelle ne saurait me la ravir, ni la marche du temps, invincible vainqueur universel, ni même l'irrésistible nécessité ; mais, volontairement et de moi-même, je la donnerai pour la ressaisir bientôt après. J'en ai en moi la puissance, et j'ai reçu ce commandement de mon Père, le Maître d'en haut, d'avoir à la quitter et à la reprendre tour à tour."
En entendant ces paroles, la foule des Hébreux se divisait encore. Beaucoup criaient à grand bruit : "Tout ce qu'il dit là, il faut le laisser emporter au vent des tempêtes. Il est en puissance du démon et en délire : abandonnez-le à sa folie. Pourquoi cherchez-vous à écouter un insensé ?" D'autres, tous ensemble, répondaient par ces cris : "Ces sages paroles ne sont ni d'un insensé, ni d'un homme en délire. Est-ce que le démon des ténèbres aurait pu jamais ouvrir les yeux de l'aveugle ?"
Cependant l'heure solennelle était revenue ; et le peuple allait célébrer le souvenir annuel du jour où Salomon, après avoir jeté les fondations de son édifice aux belles colonnes, avait institué l'antique loi d'une pieuse fête. C'était la saison de l'hiver et des frimas ; le Seigneur enseignait dans l'intérieur du saint temple, marchant sur les pavés merveilleux du divin portique qui porte le nom de Salomon, chef de race. Réunis dans le même endroit, les frénétiques Hébreux entourèrent en cercle le Christ, et lui dirent follement : "Jusques à quand par tes discours égareras-tu nos esprits ? Si tu es vraiment le Christ, dis-le ouvertement à tous ceux qui sont rassemblés ici. Pourquoi caches-tu ton nom ?" Et Jésus répondit à tous ensemble

: "Bien souvent, oui, bien souvent je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas à mon langage. Les œuvres que j'accomplis en invoquant la puissance de mon Père sont mes témoins. Leur silence éloquent parle, et s'exprime envers les hommes sous une forme visible aux regards ; mais vos yeux ne voient jamais, et vos esprits ne comprennent pas : car vous n'êtes pas de la race promptement docile de mes brebis. Mes troupeaux prêtent au son de ma voix une oreille charmée, et suivent leur conducteur ; je connais mes brebis, et je donnerai à toutes ensemble la vie éternelle qui doit venir ; et de tout le troupeau aucune brebis ne se perdra tant que dans les voûtes des cieux le temps perpétuera son cours circulaire. Personne n'arrachera de mes mains mon prudent troupeau ; car mon Père, qui m'a donné mes brebis à diriger, est au-dessus de toutes choses. Moi-même et mon Père souverain, nous sommes une seule nature, innée, qui porte en elle-même une racine d'où les plantes infinies de ce monde ont jailli."
A ces paroles du Seigneur, la foule se précipite, et, dans sa fureur de lapidation, détache les pierres du sol pour accabler Jésus sous ces traits nés des torrents ; il y répond par ces reproches : "Je vous ai enseigné en grand nombre, de la part de mon Père le Très-Haut, les bonnes œuvres que j'en ai apprises : pour laquelle de ces œuvres divines voulez-vous me châtier, quand vous vous armez de pierres pour m'assaillir ?" Et la foule réplique : "Ce n'est pour aucune bonne œuvre que nos citoyens furieux s'attroupent ici pour t'accabler, et te faire un vêtement de ces pierres ; mais c'est en raison de ta bouche criminelle, lorsque, participant à la génération terrestre dont tu es un germe, mortel toi-même, tu soutiens que tu es Dieu." Le Christ reprend, et adresse à ce peuple ennemi ces paroles irréfutables : "Est-ce que le livre de votre loi ne porte pas expressément ceci : J'ai dit : Vous êtes dieux ? Eh quoi ! si certains hommes de la terre à qui seuls alors parvenait comme un songe la parole divine, sont nommés dieux par le texte de votre loi, et si l'oracle des Écritures n'est jamais vain, ce Verbe lui-même que le Très-Haut a donné au monde, et qu'il a marqué du sceau sacré de sa main si pure, vous le proclamez blasphémateur, parce qu'il se dit le Fils du Dieu vivant ! Si je n'accomplis pas les œuvres du Père, le Maître de la vie, ne croyez jamais en moi ; mais si, par une parole qui donne la vie, je me montre digne de mon Père, l'Éternel, croyez aux œuvres dont vos yeux sont les témoins, afin que vous reconnaissiez du moins à ce langage inspiré de Dieu que mon Père existe en moi, et que, bien que paraissant au milieu de vous, je suis inséparable de mon Père, et indissolublement lié avec lui."
Alors quelques insensés tentèrent de s'emparer de Jésus, qu'ils ne purent saisir ; il échappa à leurs mains impies par une course plus rapide, et se retira dans la plaine qui est de l'autre côté du Jourdain. La foule à rangs pressés accompagnait sa marche ; et, dans leurs sentiments de foi, l'un disait à l'autre : "Jean, dont la parole est véridique, n'a donné à la foule qui le regardait aucun miracle à voir ; mais tout ce qu'il a dit de celui-ci, nous le voyons effectivement, et nos yeux ne nous trompent pas." Or beaucoup, en cet endroit même, crurent au Fils de Dieu en raison de ses œuvres inimitables.

CHAPITRE ONZIÈME.

Il y avait alors un homme nommé Lazare, malade de la fièvre dans l'intérieur de Béthanie, célèbre village de Marthe et de Marie. C'était cette même Marie appelée l'hôtesse de Dieu à la belle chevelure, qui, à la fois, lava les pieds du Seigneur dans une essence liquide et parfumée, et les essuya de ses tresses. Oui, cette hôtesse de Dieu à la belle chevelure, qui paraissait si délicate, fit pénétrer dans les boucles de ses cheveux l'eau qui venait de baigner les pieds immortels. C'était son frère dont les genoux appesantis tremblaient en ce moment sous le frisson brûlant de la maladie. Les deux sœurs, en le voyant languissant, amaigri sous le mal qui dévorait ses os, et près de mourir, mandèrent au Roi qui chasse les douleurs ce commun message : "Lazare, que vous aimez, gémit sous une cruelle souffrance ; venez voir votre ami." A ces mots le Seigneur s'écria : "Les heures de la fièvre n'ont pas encore amené le mal au point de le faire succomber pour toujours. Mais c'est la plus grande gloire de Dieu que

par cet homme son Fils chéri soit encore glorifié par des honneurs immortels." Jésus aimait d'une sorte d'affectueux attachement Marthe et Marie, femmes hospitalières, ainsi que Lazare. Et lorsqu'il reçut, à l'endroit où il était, la nouvelle que Lazare, retenu dans son lit par un mal qui enchaînait ses membres, approchait de la mort, il laissa s'écouler les deux aurores qui devaient amener sa fin, et, après ce couple de jours, il dit à ses disciples : "Retournons sur le fameux territoire des Juifs." Les disciples lui dirent en le retenant : "Maître, les frénétiques citoyens de la Judée ont cherché tout récemment à vous lapider ; et vous voulez aller là où l'habitant vous est hostile ?" Mais Jésus, apaisant les plaintes et les inquiétudes unanimes des compagnons qui vivaient avec lui, leur dit : "N'y a-t-il pas douze heures dans le cercle du jour ? Le jour levé, le voyageur ne blesse point son pied en heurtant ou en glissant dans la route ; mais celui qui aime à cheminer pendant les ténèbres de la nuit, celui-là parcourt une voie trompeuse."
Après ces mots, il dit encore à ses disciples qui ne l'arrêtaient plus : "Le plus cher de nos hôtes, Lazare, dort d'un sommeil contraint et prématuré ; je vais aller le réveiller." Les disciples, qui ne comprirent pas cette parole, dirent alors : "Si Lazare dort, il guérira." Mais Jésus entendait ce sommeil qu'on dort dans une tombe arrosée de larmes, quand on vient de mourir, ce sommeil de la mort où l'on ne parle plus, et d'où l'on ne revient jamais. Et c'est vainement que les disciples s'attendaient à trouver le mort bien-aimé dormant sur son lit, dans sa maison, d'un sommeil doux et temporaire. Alors, d'une voix compatissante, le Seigneur leur dit clairement : "C'est la mort commune qui a endormi Lazare de cet autre sommeil impitoyable. Je me réjouis pour vous de ce que je n'étais pas auprès de lui quand la fin de sa destinée approchait, afin que la foi vous vienne en voyant un mort après sa vie marcher vivant, s'asseoir de nouveau à table, et donner encore au Christ l'hospitalité. Mais allons vers lui." A ces mots Thomas, qui porte un double nom puisqu'on l'appelle Didyme, s'émut et fit entendre aux disciples réunis cette parole, toute remplie de regrets et de larmes : "Allons vers cet ami si cher, pour y mourir dans son amour et partager sa destinée."
Cependant le Seigneur, s'étant dirigé tardivement vers le village qu'il connaissait, trouva Lazare mort, et couché sur la poussière du tombeau, où on le pleurait depuis quatre jours. Béthanie est à quinze stades environ de la ville de Jérusalem. Une foule de Juifs s'y étaient rendus en raison du voisinage, et visitaient la maison hospitalière de Marthe et de Marie pour leur porter en commun des condoléances sur la mort de leur frère, consolations accoutumées qui apaisent souvent les accès d'un chagrin cuisant et dissipent la douleur qui veille. En apprenant le bruit qui s'était répandu de la venue du Seigneur, Marthe courut au-devant de lui, tandis que, retirée dans l'intérieur de la maison, Marie se désolait dans un triste silence. Marthe s'approche du Christ et lui dit en sanglotant : "O bienheureux ! si vous aviez été ici quand le mal consumait Lazare, mon frère ne serait pas mort ; mais je sais dans le fond du cœur que maintenant encore votre Père vous accordera à la fois tout ce que vous lui demanderez." Et le Seigneur lui répondit : "Votre frère ressuscitera." A ces paroles de la voix immortelle, Marthe répliqua : "Je sais et n'ignore point la résurrection dont il ressuscitera définitivement au dernier jour." Alors le Sauveur prononça cette sentence inspirée : "Je suis la vie et la résurrection ; celui qui croit en moi, fût-il un cadavre inanimé, ressuscitera, et l'homme qui nourrit la foi dans son cœur ne mourra plus dans l'éternité du temps. Croyez-vous que ce que je dis là soit vrai ?" Et elle reprit : "Seigneur, je le reconnais ; et je crois aussi que vous, le Christ, vous êtes le Fils du Dieu libérateur et le Verbe venu en ce monde."
Après ces mots, elle courut appeler sa sœur Marie, et elle murmura secrètement à son oreille : "Le Sauveur qui enseigne est arrivé et te demande." A l'instant celle-ci, plus prompte que la parole, s'élance palpitante à la fois de douleur et de joie : telle que le vent, elle dirige dans son délire sa course vers le Christ, qui n'était pas loin. Toutes les personnes qui, dans la maison plaintive, en adoucissaient le chagrin par des paroles sympathiques, consolations de la douleur qui veille, en voyant Marie courir si vite, en silence, et hors d'elle-même, la suivirent tous

ensemble, et l'accompagnèrent, pensant qu'elle allait ainsi baignée de larmes et selon sa coutume vers la tombe de son frère, pour y pleurer encore ce mort si regretté. Le Seigneur n'était pas encore entré dans les larges cours de la maison ; mais, immobile à l'endroit où Marthe l'avait rencontré, il s'y était arrêté ; et quand Marie arriva toute gémissante au même endroit où Jésus avait suspendu sa marche, émue jusqu'au fond du cœur à sa vue, elle se jeta contre terre en se prosternant, et se courba jusque sur les pieds divins, qu'elle mouilla des larmes de son affliction et de ses regrets. Puis elle voulut parler ; mais, dominée par les sanglots, sa voix eut peine à prononcer : "O bienheureux ! si vous aviez été ici, Lazare ne serait pas mort." A l'aspect de Marie gémissante et des enfants des Juifs qui l'accompagnaient accablés de ce deuil récent et les joues inondées de larmes, le Seigneur frémit sous l'Esprit de son Père, et s'écria : "Montrez-moi où vous l'avez mis." Ils répondirent : "Venez et voyez." Alors Jésus gémit lui même, et, de ces yeux qui ne pleurent jamais il versa des larmes inaccoutumées. Plusieurs de ceux qui le virent dirent aussitôt : "Voyez comme il aime Lazare, même quand il n'est plus !" Et d'autres répondaient : "Celui qui à l'aide d'une fange salutaire a ouvert des yeux aveugles, ne pouvait-il pas accomplir une œuvre pareille, et faire que ce mort n'eût point participé au trépas ?" Ainsi disaient-ils, tandis que Jésus, sentant gronder la pitié dans son cœur attristé, pressait sa marche et se hâtait d'arriver auprès de la tombe.
Il y avait, sous le creux d'une voûte, une grotte souterraine : une pierre de la largeur du tombeau y figurait une porte, et s'adaptait de tous côtés au vide du monument. Jésus commanda alors à la foule docile : "Écartez la pierre qui ferme le sépulcre." Mais Marthe, la sœur du mort, cria : "Laissez où elle est la pierre qui sert de porte. Si vous ouvrez, il en viendra des exhalaisons désagréables, car voilà quatre jours que le cadavre est dans le tombeau." Jésus répondit à Marthe qui pleurait : "Ne vous l'ai-je pas dit déjà ? si vous gardez sur vos lèvres le sceau d'un silence prudent, en ayant la foi sincère et sans double pensée, vous verrez la gloire vivifiante du Dieu du ciel." Alors ils ôtèrent la pierre, et le Seigneur, levant les yeux vers les étoiles, dit à son Père : "Je vous rends grâce, ô mon Père, parce que vous m'avez entendu ; je sais bien au fond du cœur que vous écoutez toujours la voix de votre enfant ; mais je parle pour ce peuple qui est debout auprès de moi, afin qu'il croie d'une foi plus ferme que c'est vous qui m'avez envoyé, quand il verra de ses yeux le mort s'échapper impétueusement du sépulcre, serré de ses liens, et se redressant sur la poussière."
Il dit ; puis il cria d'une sorte de voix qui pénètre : "Lazare, sortez et venez." Ce son qui réveille les cadavres anima soudain le corps insensible du mort dans son silence. Il appelait l'homme inanimé ; le mort frémit, se lève, et de ses pieds enveloppés s'avance de lui-même sur le sol. Il appelait l'homme inanimé, et du sein des ombres le mort l'a entendu, s'est échappé des abîmes infernaux, est revenu, et a vu, après la fin de sa destinée, recommencer pour lui plus tard une autre vie miraculeuse. Le roi des abîmes, qui dompte tout, n'a pu dompter ce cadavre, et le cherche vainement sur la rive voisine du Léthé.
Bientôt, traînant sur ses pieds redressés des genoux inflexibles, et n'ayant qu'un élan aveugle encore pour diriger devant lui ses pas, le mort avait recouvré la voix. De la tête aux pieds son corps était étroitement serré sous les bandelettes mortuaires ; une brûlante sueur gagnait son visage recouvert, car sa tête était entourée de ce voile de lin qu'on nomme en langue syrienne le suaire. Le Seigneur commanda à la multitude stupéfaite qui se pressait autour de lui : "Déliez le mort, et laissez-le marcher en liberté." A ces mots, la foule tout ensemble brise sur-le-champ ou détache les liens entrelacés des bandelettes, dégage les membres de l'enveloppe qui les enchaîne ; et le mort, de son pas ordinaire, revint le cinquième jour dans sa maison. Parmi les Juifs qui avaient visité pendant le deuil l'habitation de Marthe et de Marie, un grand nombre crut au Fils de Dieu ; car ils avaient vu de leurs yeux l'œuvre incroyable qu'avait accomplie le Seigneur, en ressuscitant Lazare, arraché aux ténèbres du sépulcre, et revenu si promptement de la région des morts. Plusieurs d'entre eux, retournant dans la cité vers les prêtres ennemis de Dieu, racontèrent à la multitude des Pharisiens incrédules les œuvres du

Christ. Les Pontifes insensés se réunirent en une bruyante assemblée, où le conseil des vieillards assistant en entier occupait le premier rang ; et l'un dit à l'autre : "Qu'allons-nous faire ? Cet homme, notre adversaire, accomplit les miracles les plus grands et les plus divers. Si nous le laissons opérer de pareils prodiges, le peuple ne sera plus avec nous ; les citoyens n'auront foi qu'en lui seul, et l'accompagneront. Oui, tous, ils l'accompagneront. Puis les Romains viendront s'emparer de notre nation tout entière, nation et pays à la fois." Il y avait parmi eux un homme injuste, astucieux, nommé Caïphe, qui, en sa qualité de pontife pour cette année, présidait à la fête ; celui-ci adressa aux Juifs ces paroles perfides : "Vous ne savez trouver aucun expédient dans vos esprits inexpérimentés, et vous ne considérez point ce qu'il y a de préférable : c'est qu'il est bon qu'un citoyen meure pour tout un peuple, et qu'à cause de lui notre nation entière ne coure pas à sa ruine. Par la mort d'un seul homme tout l'État sera sauvé." Or cet homme prophétique ne parlait pas ainsi de lui-même : mais, comme le soin des sacrifices lui était confié, et qu'il était le grand prêtre de l'année, il prédisait aussi, sans le savoir, que le Christ devait mourir pour la nation juive, volontairement et d'une mort expiatoire ; et non pas seulement pour cette nation juive, mais afin que les enfants de Dieu dispersés dans le monde ne fissent plus qu'un. Dès ce moment, qui fut le principe du mal, les pontifes inhumains prirent la résolution, d'accord avec la troupe rusée des Pharisiens endurcis, de faire mourir Jésus.
Le Sauveur cependant ne se montrait plus en public parmi les Hébreux. Il traversa sans bruit la contrée sainte de la terre de Judée, et vint de là près de la région montagneuse du désert dans une ville où il demeura, ayant ses disciples avec lui. Elle s'appelle Ephraïm. La fête si célèbre de la Pâque approchait ; et, des vastes espaces du territoire, bien des Juifs limitrophes du désert montèrent à Jérusalem, où se célébrait la solennité, pour se purifier par les expiations divines avant le jour de la bruyante fête. Beaucoup cherchèrent, dans le temple parfumé d'encens, le prophète Jésus. Ils se parlaient l'un à l'autre de son absence, et la foule disait : "Pensez-y. Que vous en semble ? que cet homme ne puisse point assister à la fête qui vient de commencer ?" En effet, les pontifes incrédules, comme la troupe astucieuse des orgueilleux Pharisiens, avaient donné cet ordre aux habitants : Quiconque le verra par la ville, ou en entendra parler, devra en donner avis à la multitude des rusés Pharisiens, afin que leur secte qui lui est hostile s'en empare et le mette à mort.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Cependant, après avoir quitté la route du désert qui conduit à la région fertile, Jésus gagna sans être atteint le village accoutumé. Il vint à Béthanie, où il avait ressuscité Lazare déjà dans la tombe, et où sa voix lui rendit une âme. Il vint à Béthanie lorsqu'il ne manquait plus que six jours jusqu'à la fête que le cercle des heures avait ramenée. On y prépara le festin, et Marthe, dans son empressement affectueux, servait la vaste table. L'un des convives était aussi Lazare, qui reparaissait aux yeux de tous comme un fantôme. Marie aux beaux cheveux prit trois mesures d'une essence embaumée faite du nard que l'on disait le plus pur ; elle apporta un vase brillant rempli de ce liquide, et en oignit les pieds divins du Seigneur pendant le repas ; puis, allongée sur le sol, elle sécha sous son abondante chevelure l'onctueuse liqueur, dont le merveilleux parfum partout répandu enivra la maison entière. Le perfide Judas, celui qui devait livrer Jésus aux Juifs impurs, dit alors d'une voix envieuse : "Pourquoi ne pas vendre trois cents deniers, ou plus encore peut-être, un tel parfum, puis en donner l'argent aux pauvres, qui en ont besoin, et non pas le jeter aux vents et à la poussière ?" Il parlait ainsi dans sa perfidie, non point qu'il se souciât des indigents, qu'il maltraitait, mais uniquement parce qu'il était voleur et esclave de la richesse ; il avait le coffre où était la monnaie, et, mauvais gardien, il en prenait pour sa bourse autant qu'il en voulait. Mais Jésus, d'une parole qui l'arrêta, dit à son assassin : "Ne reprochez point à cette femme son présent ; elle le gardera pour ensevelir notre corps, quand viendra l'heure sanglante et funèbre de notre sépulture.

Vous avez toujours sous la main de nombreux indigents quand vous en cherchez ; mais moi, hâtez-vous de me regarder, car vous ne me trouverez pas toujours auprès de vous."
La foule croyante des Juifs rapprochés de la ville avait accueilli avec joie le bruit du retour de Jésus et de son arrivée dans le village où était la maison de Marthe, où il avait coutume de porter ses pas divins et de demeurer. Une immense multitude, qui grossissait dans sa marche, y accourut, non pas seulement pour y voir Jésus le conservateur de la vie, mais encore Lazare lui-même, que cette voix vivifiante avait ranimé et ramené du sein des morts. Les pontifes insolents et jaloux, de même que la troupe ardente des Pharisiens, cherchaient à renvoyer Lazare dans son ténébreux sépulcre, et à faire subir au revenant de la tombe un second trépas, quand il sortait à peine du premier ; afin qu'il fût dit sans doute : Lazare a pu échapper à la mort, mais non pas aux pontifes. Ils tentaient de s'emparer de cet homme, parce qu'il était la cause innocente que la foule des Juifs, en visitant l'habitation de Béthanie, avait cru au Fils de Dieu, le Roi qui sauve de la mort. Lorsque l'aurore, paraissant à l'horizon, eut déchiré l'obscurité de la nuit, la multitude qui s'était rendue à la solennité de la fête voisine, sur le bruit que Jésus devait quitter le village sanctifié pour le séjour de Jérusalem, accourut au-devant de lui, dépouilla de leurs branches les palmiers à la haute chevelure dans les vergers touffus, puis, tenant dressés en l'air leurs pâles rejets, fit entendre d'une bouche pieuse ces cris unanimes : "Que le roi d'Israël soit loué et béni, lui qui vient au nom de l'immortel Créateur !" Jésus, entouré du double cortège qui le précédait çà et là et le suivait dans la voie remplie de rameaux, passait à travers la foule, dirigeant sans frein un âne, patient voyageur. Il était assis sur le dos de ce porteur inaccoutumé, pour accomplir ce qu'avait dit Zacharie : "Fille d'une mère à la haute cime, Sion, ne crains rien ; voilà que ton généreux maître vient à toi avec le fils tardif d'une ânesse qui suit sa mère." Et c'est ce que n'avaient pas compris d'abord les disciples ; mais, quand le Seigneur eut recouvré de nouveau sa forme souveraine, ils se souvinrent que toutes ces choses étaient écrites dans le livre de la Sagesse, et qu'elles avaient reçu leur accomplissement. Bientôt les clameurs de tout un peuple confondu témoignèrent que Jésus avait rappelé du tombeau Lazare, et, d'une parole qui lui rendit une âme, l'avait ressuscité le quatrième jour. C'est pour cela que tous couraient au-devant du Christ, célébrant le Fils de David, le sauveur des morts.
Alors les Pharisiens se consultèrent entre eux, et dirent : "Quel avantage en retirons-nous ? Tout ce monde de diverse nature se presse en masse à la suite d'un seul, et notre trame meurtrière ne sert à rien." Il y avait là quelques Grecs parmi le grand nombre des spectateurs qui étaient venus pour voir les merveilles de la fête. Ceux-ci, en apprenant ce qu'on racontait de Jésus, s'approchèrent de Philippe, et lui dirent : "Nous sommes venus pour voir le Christ." Aussitôt Philippe court en informer André, son concitoyen ; et à l'instant André, au bienveillant langage, se hâte de venir avec Philippe le répéter au Christ, qui répond : "L'heure est à peu près venue, et c'est presque le moment où il faut que le sage Fils de l'homme soit glorifié. En vérité, en vérité, et que cette parole vous soit un témoignage certain : lorsque le grain de froment tombe sur la terre fendue pour le recevoir, à moins qu'il ne meure, il y reste vainement sans germe, inutile, sans culture et sans nul besoin de faucille ; mais, dès qu'il y meurt, il multiplie en profusion le pain qui donne la vie. Celui qui aime son âme passagère la perd s'il met son espoir trompeur dans les joies du monde ; mais celui qui hait son âme la conserve ferme et exempte du sort commun pour le temps qui ne finit pas. Quiconque croit en moi et me sert, mon Père du haut de son trône saura le récompenser. Celui qui, en me servant, aura mis sa confiance en mes préceptes, me suivra, et ne me quittera plus, pour venir me servir encore où je demeure. Maintenant j'ai le cœur troublé ; le dirai-je ? mon âme me tourmente. Père, sauvez-moi de cette heure inflexible dont la pensée m'accable. Mais non : puisque c'est volontairement et sans y être contraint que j'arrive à ce moment rigoureux, glorifiez votre Fils." Alors une voix vint du ciel : "Je t'ai glorifié auparavant, et maintenant je te glorifierai encore." La foule qui se tenait çà et là et écoutait, en entendant de ses oreilles

effrayées le fracas de cette voix aérienne, s'écria que du sein des replis du ciel avait grondé le bruit sonore et retentissant de la foudre ; tandis que d'autres soutenaient, au contraire, que, dans cette parfaite imitation de la voix céleste, un ange s'approchant de Jésus lui avait parlé. Or le Seigneur dit à cette foule stupéfaite : "Ce n'est pas pour moi que s'est fait ce bruit, c'est pour vous qu'est venue du ciel cette voix qui reproduit le tonnerre. C'est maintenant le divin jugement de ce monde. Bientôt le Souverain lui-même de ce monde coupable en sera banni ; et, quand je m'élèverai au-dessus des larges voies de la terre, je vous attirerai tous à moi dans les espaces du ciel." Il disait ainsi pour signifier de quelle mort menant à une autre vie le Sauveur des peuples devait mourir. La foule lui répondit unanimement : "Nous avons lu souvent dans Les Écritures que le Christ, pour avoir soin de toutes choses, demeure éternellement. D'où vient donc que tu nous tiens ce langage obscur, qu'une fois échappé des flancs terrestres et arrivant dans le ciel, tu nous attireras tous de la terre à toi, après que l'illustre Fils de l'homme aura été glorifié ? Dis-nous quel est celui que, d'une façon presque inintelligible, ta voix appelle ainsi le sage Fils de l'homme." Et Jésus reprend pour tous ensemble : "C'est pour un très-court espace de temps que la lumière des airs sera encore avec vous ; avancez à son éclat dans la voie droite, en confiance et sans errer, tant qu'elle brille, avant que dans son tourbillon ténébreux l'obscurité vous surprenne. Celui qui marche la nuit d'un pied incertain s'égare, parce qu'il ne connaît pas la voie tortueuse où il s'engage. Tant que vous voyez la lumière, croyez d'un cœur raisonnable à la lumière, afin que vous deveniez les enfants de l'éclatante splendeur."

A la suite de tous ces discours, le Fils de l'homme, celui qui donne la vie, quitta la foule astucieuse des Juifs, et se cacha. Et cependant, après tant de guérisons accomplies, qu'on n'apprit pas seulement par ouï-dire, mais dont les yeux furent les témoins, personne ne crut. Ainsi devait être vérifié ce que dit Isaïe dans un oracle prophétique : "Seigneur, qui donc après de telles œuvres a cru à ta parole, et à qui le bras de Dieu, le Père universel, s'est-il révélé ?" Et c'est pourquoi ils ne pouvaient admettre la foi divine, parce qu'Isaïe avait dit encore dans ses prédictions : "Il a éteint leurs yeux, témoins de mes œuvres ; et, de leur esprit qui marchait droit, il a fait un aveugle vagabond, afin qu'ils ne comprennent pas du cœur, ne voient pas du regard et ne se convertissent pas à moi. Mais je sauverai ces insensés et ces pécheurs, et je les guérirai de ma parole salutaire, tel qu'un médecin qui applique d'utiles remèdes sans employer le fer. C'est ainsi qu'avait écrit de sa parole inspirée Isaïe, puisque des yeux pénétrants de son âme il avait vu par avance la gloire du Seigneur ; et c'est pourquoi il avait prophétisé cet oracle divin, avant-coureur de l'avenir.

Sans doute certains hommes, les chefs des Juifs, les lumières de l'orgueilleuse assemblée, tout en gardant un intelligent silence, crurent fermement au Fils de Dieu en raison de ses œuvres miraculeuses. Mais, pour éviter la jalousie redoutée des Pharisiens, aucun ne manifesta sa pensée publiquement : car alors la foi intime de chacun se cachait dans son âme, inaperçue, tremblante et étouffée sous un silence profond. Et tous préféraient la faveur des hommes de la terre à la gloire resplendissante du Dieu qui était le seul grand.

Cependant Jésus, dans le temple parfumé d'encens, s'écriait : "Celui qui accueille les discours où je parle de Dieu ne croit point en moi, mais au Père qui m'a envoyé. Et celui qui me voit de ses yeux humains voit aussi mon Père. Je suis la lumière venue du ciel dans ce monde ténébreux ; oui, je suis la lumière venue du ciel, afin que celui qui me glorifie et qui me garde une foi inébranlable ne demeure jamais dans l'obscurité. Or quiconque recevra ma parole, que Dieu dicte, et ne la conservera pas sous le sceau d'une âme incorruptible, je ne veux pas le juger, parce que je ne suis pas venu pour juger ce monde dans ses égarements, mais bien pour le sauver. Celui qui me rejette, et qui, dans sa présomption, repousse les maximes inspirées et vivifiantes de ma parole, celui-là a un juge qui le jugera : en effet, cette même parole que je prononce accusera son incrédulité, et le condamnera dans le cours de la dernière et tardive aurore, où tous se réveilleront pour le jugement. Je n'ai pas pour habitude de parler de moi-

même et de mon propre fonds ; mais j'ai reçu de Dieu mon Père l'ordre bienfaisant d'adresser aux hommes tout ce que je leur crie ; je tiens de lui mon langage. Je le sais donc, la commission que j'ai reçue de ce Père, souverain universel, c'est la vie future, compagne inséparable du temps dans ses éternelles révolutions ; et tout ce que je vous enseigne, comme mon Père me l'a dit, je vous le dis"

CHAPITRE TREIZIÈME.

Et, avant que la pâque fût venue, avant que l'autel fût allumé, Jésus, connaissant qu'était arrivée l'heure où il devait quitter ce monde et retourner dans le ciel pour y briller avec le Très-Haut son Père, après avoir aimé en commençant ses compagnons toujours présents à ses côtés, il les aima aussi à la fin ; et, dans le repas qui se faisait le soir, il voulut les servir fraternellement à la table préparée. Le démon ennemi avait tellement aiguillonné par l'appât du gain la rage homicide de Judas, qu'il osa livrer le Christ qui le nourrissait aux Juifs, et en recevoir le prix de sa mort.

Jésus, au fond de son cœur, n'ignorait pas que le Tout-Puissant avait remis en ses mains la direction de tout ce qui le concernait, et que, comme il était venu auparavant de Dieu et du ciel, par une loi réciproque, il devait retourner au ciel et à Dieu. Dès lors il se met en mesure de servir les convives, se lève, quitte la table en diligence, dépouille les tuniques brillantes dont il est revêtu, et, entourant ses flancs d'une ceinture de lin, il y attache cette toile rude et étrangère que la langue du Tibre appelle le linge, destinée à essuyer l'humidité des pieds ; puis, versant dans le creux d'un bassin une eau abondante, le Christ s'occupe à laver les pieds de ses compagnons chéris, passant de l'un à l'autre et du premier au dernier, en commençant par Simon, jusqu'à son propre assassin. Or, comme il était devant Simon, le plus âgé, et s'emparait de ses deux pieds, celui-ci les retire vivement, interrompt Jésus, et, ses yeux exprimant un affectueux respect, il l'arrête en disant d'une voix énergique : "Quoi ! Seigneur, vous qui commandez à tous, vous laveriez de vos mains les pieds de votre serviteur !" Jésus, inspiré de Dieu, adressa à Simon, qui était assis, ces paroles amicales : "Ce que je fais maintenant en te prêtant mon ministère, tu ne peux le comprendre, mais tu le comprendras plus tard." Et Pierre réplique, en redoublant sa flatteuse résistance : "Vous ne me laverez point les pieds dans toute l'éternité du temps qui va suivre." Le Seigneur reprit : "Jamais tu n'auras la part qui t'est réservée auprès de moi, si je ne te lave de l'eau que ma main répand." Simon, d'un cœur plein de foi, dit alors : "Ah ! je vous en supplie, Seigneur, ne lavez pas seulement mes pieds, mais encore mes mains et toute ma tête ; oui, même mon corps tout entier, si vous le voulez." Et Jésus continua : "L'homme qui s'est baigné dans l'eau nouvelle n'a besoin que d'essuyer à ses pieds la poussière du chemin, car tout son corps est pur ; et vous-mêmes, vous avez l'esprit exempt du péché de l'homme, mais non pas tous." Il savait, en effet, d'avance quel était celui qui devait le livrer aux Juifs, le vendre à ses ennemis, et faire commerce de sa mort. Et c'est pour cela que le Seigneur avait dit aux disciples rapprochés de lui : "Vous avez l'esprit exempt de péchés, mais non pas tous." Aussitôt que, s'acquittant du soin de servir, Jésus, si pur lui-même, eut épuisé le cercle de ses douze convives, et lavé pieusement les pieds de ses compagnons à table, il reprit ses vêtements, et, revenu à sa place, appuyant le coude de son bras sur le bout de la table fraternelle et circulaire, il dit aux disciples : "Reconnaissez aussi vous-mêmes ce que je viens de faire en vous prêtant mon ministère. Vous m'appelez à bon droit du double nom de Seigneur et de Maître. Vous dites bien, et vous ne vous trompez pas. Je suis, en effet, comme vous le dites, l'un et l'autre. Si donc, dans une intention charitable, j'ai nettoyé vos pieds par ce bain purificateur, moi, le maître et le guide, il est juste, il faut l'admettre, qu'instruits par mon exemple, vous laviez vous-mêmes les uns les autres vos pieds amis. Cet exemple devient pour vous un enseignement, afin que l'acte intelligent que j'ai accompli, vous l'exécutiez vous-mêmes alternativement et par une sorte de réciprocité, à l'imitation exacte de ce que vous a montré votre chef.

Le serviteur n'est pas au-dessus du maître, et l'homme envoyé ne saurait être supérieur à celui qui l'envoie. Si vous soumettez à la raison toutes ces choses, et que votre esprit rivalise avec vos œuvres, vous en vivrez plus heureux. Je ne vous ai pas dit que vous aviez tous besoin d'un autre bain purificateur. Je ne parlais que pour un seul d'entre vous. Car je sais bien moi-même quels hommes irrépréhensibles et fidèles je me suis attachés. Mais, comme l'a dit le chant de la lyre prophétique, un homme insensible, insatiable d'or, qui a mangé mon pain, lève contre moi un pied cupide, et il insulte à ma table qu'il partage. Je vous dis déjà et d'avance ce qui doit arriver un jour, afin que, lorsque le cours du temps qui approche aura tout accompli, vous vous souveniez que ma parole d'autrefois et ma voix prophétique vous ont annoncé l'avenir. En vérité, en vérité, que cette parole vous soit un ferme témoignage : celui qui reçoit le serviteur que j'envoie, et le voit d'un œil favorable, me reçoit ; et celui qui me reçoit et m'adopte, moi que Dieu a envoyé, reçoit aussi le Père, né de lui-même, qui m'envoie."
Après ces paroles adressées à ses disciples, le Seigneur, emporté par l'essor éloquent de l'Esprit céleste, et déliant sa bouche prophétique, brûlait d'une flamme enthousiaste et incessante ; puis, portant témoignage à sa propre personne, il s'écria : "L'un de vous, ô mes compagnons chéris, me trahira. Un ami perfide, qui vit sous mon toit, doit m'immoler." Il dit, et les disciples tous ensemble se considéraient l'un l'autre d'un regard attristé. Embarrassés également, ils cherchaient en silence de qui il pouvait être question. L'un d'eux, rapproché du maître affectueux, reposait, en quelque sorte, sur sa poitrine. Pierre lui fit un signe, et, par cet éloquent silence, lui demanda quelle était la personne désignée. Alors, enhardi par la tendresse du Seigneur, celui-ci se jeta vivement sur cette poitrine immaculée, et murmura à son oreille : "Quel est-il ?" Le Christ répondit : Celui à qui je donnerai le pain que ma main va tremper dans le vin, celui-là me trahit." Et aussitôt, trempant le bout d'un morceau de pain dans une coupe que le vin remplissait, il donna à l'impudent Judas ce pain qui révélait un avare meurtrier. Mais, à peine cet aliment surnaturel reçu, le démon, ministre de l'iniquité, qui sème sourdement la passion des richesses, s'empara complètement de cet homme, et le Christ, en lui adressant un ordre qu'il comprit, lui dit :" Ce que tu fais, fais-le plus vite." Aucun des convives ne saisit cette parole au sens caché qu'on venait d'entendre. Quelques-uns crurent que par ces mots obscurs Jésus avait donné l'ordre à Judas, qui portait le coffre de l'argent, d'en livrer le nécessaire pour préparer la fête ou pour en faire l'aumône aux pauvres, qui allaient cherchant leur vie. Or, après le repas où il venait de recevoir le pain de la main de Dieu lui-même, cet homme, ivre de la rage du gain, s'éloigna pendant la nuit.
Alors, après cette retraite du douzième convive, Jésus, l'inspiré de Dieu, dit aux onze qui restaient : "Maintenant le Fils de l'homme a obtenu une gloire immortelle ; et le Dieu né de lui-même a reçu sa gloire en lui. Or, si Dieu le Père est glorifié en lui, Dieu le Père glorifiera aussi le Fils. Mes enfants, je n'ai plus que peu de temps à rester avec vous ; et le langage que j'ai tenu aux Hébreux, je vous le tiens encore, en le répétant de ma bouche accoutumée. Vous chercherez longtemps à me voir revenir ; mais il ne vous est pas permis de m'accompagner où je vais, et de marcher dans mon impénétrable sentier. Voici le dernier commandement qu'à tous je vous adresse. Comme je vous ai aimés d'une tendresse égale et irréprochable, scellez entre vous une pieuse amitié ; et resserrez tous ensemble d'un lien indissoluble l'alliance de la concorde, afin que chacun, en vous voyant vous chérir les uns les autres, reconnaisse que par une sorte d'enchaînement divin vous êtes les disciples inspirés du Christ illuminateur." Et comme le Christ venait de dire qu'il allait voyager au loin, Simon, attentif à cette parole, lui dit d'une voix caressante : "Seigneur, pourquoi vous pressez-vous ? et où donc voulez vous aller ?" A cette question de Pierre, Jésus répondit ainsi : "Là où je poserai mon pied le premier, tu ne peux me suivre, ni avancer dans ma route. Mais, quand le temps convenable en sera arrivé, tu viendras plus tard me rejoindre." "Eh quoi !" dit alors Simon, "pourquoi ne puis-je, en marchant rapidement à votre suite, fouler la poussière de votre inaccessible sentier ? Je donnerais volontiers mon âme pour vous." Jésus répondit alors à Pierre cette parole à

laquelle il était loin de s'attendre : "Tu donnerais sur le champ ton âme pour moi ? Et pourtant trois fois, dans les cruelles épreuves d'une seule nuit, tu renieras le Christ, avant que, relevant son cou recourbé, le coq, dont la voix réveille, ait fait retentir son chant aigu."

CHAPITRE QUATORZIÈME.

"Que votre esprit n'hésite ni ne se trouble. Mais croyez en Dieu et en moi, et unissez dans les mêmes honneurs divins le Fils et le Père. Il y a dans l'habitation de mon Père le Très-Haut bien des demeures rangées en ordre. Si ma cour, hospitalière à tous, n'était vaste et à larges voûtes, je ne vous aurais pas dit que j'allais en avant pour y préparer votre séjour, et vous ménager dans ses grands espaces une place neuve et digne de vous. Après ce seuil divin du palais qui m'attend, je reviendrai pour vous amener dans la maison immortelle où je réside, et dont vous serez avec moi les habitants éternels. Vous savez vous-mêmes ma route."

Il dit ; et à ces paroles Thomas au double nom s'écrie (c'est lui que ses parents ont surnommé Didyme, depuis que la huitième aurore de la circoncision est venue éclairer son enfance) : "Seigneur, nous n'avons point encore appris où vous allez porter vos pas ; comment pourrions-nous savoir la distance d'une route inconnue ?" Et Jésus répliqua pour instruire ce disciple qui aimait à comprendre : "Je suis la vie, la vérité et la voie droite. Oui, je suis la vie et le chemin de la vie. Aucun habitant de la terre ne peut venir à mon Père, si ce n'est par moi qu'il dirige ses pas vers Dieu. Car le Fils est la route directe qui mène au Père. Si vous m'aviez reconnu aux paroles explicatives où je vous parle de Dieu, vous auriez aussi en moi reconnu le Père, Souverain suprême, et, ayant compris le Très-Haut, déjà vous l'auriez vu."

Alors Philippe chercha à adoucir Jésus par sa parole : "Maître, manifestez votre Père à vos disciples ; faites voir votre Père, et cela nous suffira." Or Jésus, qui gardait sous une forme mortelle la nature divine inséparable du Père invisible, dit : "Quoi ! Philippe, j'ai demeuré ici-bas si longtemps, j'ai vécu avec vous tous, et tu n'as pas vu ma figure ? Tout homme qui m'a connu connaît aussi le Père immortel. Tu ne crois donc pas que je suis uni à mon Père, et qu'étant un tout avec lui sous une seule forme, il me possède ? Comment donc me demandes-tu, en cherchant à nous diviser en quelque sorte : Montrez-moi le Père ; quand c'est lui que tu vois en me regardant ? Lorsque la parole s'échappe de mon cœur, mon Père, qui réside en moi, parle aussi en commun et agit. Vous n'avez pas encore ajouté foi à cette sentence où je vous ai affirmé que mon Père est en moi, comme je suis moi-même inséparable de mon Père. Je parle, et il agit. Si vous ne m'en croyez pas, croyez-en seulement le langage de mes œuvres : elles vous persuaderont qu'il y a une union indivisible, resserrée par un seul lien, entre le Fils demeurant en son Père, et le Père qui est en son Fils. En vérité, en vérité, et que cette parole vous soit un témoignage certain : tout homme qui garde inébranlable ma foi opérera lui-même, à mon exemple, les œuvres que j'accomplis, et fera de beaucoup plus grands miracles encore, parce que j'ai hâte d'aller vers mon Père, où l'on ne peut me suivre. Tout ce que, en invoquant mon nom, vous demanderez à mon Père le Très-Haut, je l'accomplirai, afin que le Père reçoive en son Fils une gloire sans mélange. Oui, si vous me demandez quelque chose à obtenir de mon Père le Très-Haut, en invoquant mon nom, je l'accomplirai. Si vous vous unissez à moi par l'alliance de l'amitié la plus fidèle, conservez bien dans vos cœurs tous mes préceptes ; et je demanderai à mon Père de faire descendre du ciel le Paraclet, autre congénère du Christ, semblable à lui, immuable, et dispensateur de la vérité, que ce monde inconstant ne saurait comprendre, parce que les yeux humains n'ont jamais vu le principe d'une telle flamme ; c'est l'Esprit de Dieu le Père. Vous seuls contemplerez la forme divine de cette figure inaperçue, puisqu'il restera parmi vous, sera votre compagnon, et fera de vos âmes sa demeure. Non, je ne vous laisserai point orphelins, ni dépourvus du secours céleste dont je dispose ; je reviendrai bien vite auprès de vous. Encore un peu de temps, et le monde incrédule ne verra plus la forme que j'offre en sacrifice ; seuls, vous me verrez, puisque je reste toujours vivant sur la terre, et puisque par moi vous y vivez tous aussi. Ce jour-là, vous

reconnaîtrez vous-mêmes que, comme je suis en mon Père, vous êtes en moi ; et que, vous et moi, nous ne faisons qu'un. Quiconque exécute mes ordres et les a dans le cœur, celui-là m'aime, et dans son pieux amour il sera chéri de Dieu mon Père ; moi-même, je l'envelopperai d'une égale tendresse, et je lui révélerai aussitôt la forme divine de mon corps."
Un autre Judas, le fils de Jacques, et non pas l'impudent Iscariote, répondit alors à Jésus : "Seigneur, pourquoi consentez-vous à manifester votre forme à vos seuls disciples, et non pas aux regards du monde ?" Jésus répliqua pour l'enseignement de cet homme à bonnes intentions : "Tout homme qui m'aime, et qui me glorifie par-dessus tout, conserve mes préceptes dans l'asile inviolable de son cœur. Et cet homme sage, mon Père l'aimera ; or, tous les deux alors, mon Père et moi, arrivant ainsi chez un seul homme, nous y établirons, en le fondant nous-mêmes, notre domicile, et nous ferons notre demeure de ce palais humain doué de la parole ; mais celui qui ne m'aime pas néglige ma voix, et la laisse emporter vainement par les vents de l'oubli. Or ce langage que j'ai tenu n'est pas mien : c'est le langage de mon Père, qui m'a envoyé des cieux pour secourir le monde. Je vous ai dit tout cela pendant que je suis encore au milieu de vous sur la terre ; mais, quand viendra le Paraclet, il vous apprendra toutes choses ; sa parole vous dirigera, et il rappellera à votre mémoire tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, protectrice de la vie ; je vous donne la paix, ma compagne inséparable, non pas comme le monde inconstant a coutume de vous la donner : ce n'est pas ainsi que je veux vous offrir ce présent pour le mettre en commun. Que ni le trouble ni l'effroi n'ébranlent votre âme ! Vous avez entendu tout à l'heure ma voix proclamer que je vais retourner vers le ciel, ce palais aux larges voûtes, séjour étoilé, où m'appelle mon Père. Si donc vous aviez contracté avec moi l'alliance indissoluble de l'amitié, vos pieds bondiraient . de joie, et vous partageriez mon bonheur, quand je quitte la terre pour retrouver enfin le Père qui m'a envoyé. Car le Père, Souverain universel, est plus grand que moi. Et je vous ai dit déjà bien à l'avance cet oracle inspiré, afin que, dès que dans ses mobiles révolutions le temps l'aura accompli, vous vous souveniez de cette parole d'autrefois, et comment d'une bouche qui précédait l'avenir je vous l'ai annoncé. Je ne vous dirai plus beaucoup de choses, car le chef orgueilleux du monde éternel va paraître inattendu. Il vient, n'ayant aucune part en ce que je vais faire, mais seulement afin que le monde qui me verra s'instruise et apprenne que j'aime mon Père, et que j'observe soigneusement tout ce que par sa parole directrice il m'a ordonné. Levez-vous, et sortons d'ici."

CHAPITRE QUINZIÈME.

"Pour ce monde qui renaît je suis la vigne de la vie, et mon Père est le vigneron. Tout rejet au beau feuillage qui ne sait pas produire la grappe, il le retranche ; mais celui dont le fruit varie et noircit déjà, mon Père, l'agriculteur de l'existence, le dégage des rameaux qui viennent de pousser, pour ajouter à la grosseur du raisin. Maintenant, purifiés que vous êtes par la parole que j'ai dite, demeurez vous-mêmes incorporés à ma tige renaissante. Oui, demeurez incorporés en moi, vous, rejetons du monde. Comme la branche de vigne ne pourra jamais produire, si elle n'est inhérente à son arbuste ; de même, pareils à ces mille pampres du cep, si vous ne demeurez vous-mêmes incorporés en moi, vous n'aurez pas la force de mûrir le fruit de Dieu. Je suis la vigne parlante ; et vous tous ensemble ses rejetons, doués de la voix, et chargés du produit de la sagesse. Quiconque s'entrelace fermement et demeure en moi, fait croître et multiplie le fruit toujours plus florissant de la foi, et non une chétive récolte. Or celui qui ne demeure pas dans nos enclos sera abattu, jeté en dehors, et, comme le sarment de la vigne, gisant tout de son long sur le sol, il y séchera tel que le pampre flétri. Les ministres des cieux le ramasseront pour le jeter au feu ; et il sera consumé par une flamme ardente pour avoir quitté les tiges de ma vigne. Si vous restez en moi, et que le flot de ma voix pénètre et arrose incessamment vos cœurs, tout ce que vous voudrez avoir et demanderez à mon Père, vous sera complètement accordé. Et c'est pour mon Père une haute gloire que, par la parole

vivifiante de Dieu, vous produisiez l'heureux fruit de la foi. Vous deviendrez ainsi mes vrais et immuables disciples. Comme mon Père le Très-Haut m'a chéri, ainsi par une sorte de chaîne continue je vous ai aimés. Et vous vous perpétuerez dans mon amour, si ma loi, pénétrant vos oreilles vigilantes, reste toujours sous la garde de vos cœurs, pour y resserrer sans cesse le lien intime de notre affection ; ainsi que de mon côté j'observe fidèlement les volontés de mon Père, et demeure toujours en jouissance de sa paternelle tendresse. Je vous dis toutes ces choses, qui sont certaines, par amitié pour vous, afin qu'elles soient votre joie et qu'en vous tous ma joie soit aussi scellée et accomplie."

"Le but important de mes préceptes, qui n'égarent ni ne trompent, c'est que vous vous aimiez tous les uns les autres, comme je vous ai aimés. Je ne connais pas d'amour plus grand, ou même égal à celui qui offre jusqu'à la vie, si chère à tous, pour la rédemption de ses compagnons, et pour leur délivrance. Vous serez tous mes amis, si vous exécutez les ordres vivifiants que je vous donne. Je ne vous appellerai plus mes serviteurs. L'esclave ne sait pas ce que fait le maître ; non, l'esclave ne le sait pas. Mais je vous ai appelés mes compagnons, parce que tout ce que la voix céleste de mon Père chéri m'a fait entendre, je vous l'ai manifesté à tous. Ce n'est pas vous qui, par des considérations humaines, m'avez choisi : c'est moi qui ai discerné mes disciples. Parmi beaucoup d'hommes intelligents je vous ai élus, vous, les plus fidèles ; et j'ai fait de vous mes associés, afin que vous veniez accroître la récolte, et que votre semence fructifie éternellement. Ce que par vos prières vous demanderez, en invoquant mon nom, à mon Père le Très-Haut, je le ferai. C'est en parlant au nom de Dieu que je vous enjoins, par une bien sage parole, de conserver entre vous les liens d'une indissoluble amitié. Si, dans son esprit chancelant, le monde présomptueux vous hait, vous savez, vous, témoins de ce qui s'est passé sur la terre, qu'il m'a accusé, injurié bien plus encore, et qu'il m'a haï le premier. Or, si, à l'image des hommes du siècle, vous aviez adopté la vie coupable et trompeuse du monde, il vous eût dans son inconstance pris pour amis, et traité comme siens."

"Mais c'est parce que vous ne connaissez pas les erreurs de la génération humaine, les soucis et les détours du siècle, que j'ai moi-même élevé votre intelligence hors de ce monde égaré. Il vous hait parce que vous êtes un produit illégitime et étranger à sa génération. N'oubliez jamais dans vos méditations immuables cette parole sensée que je vous ai fait entendre : l'esclave n'est pas meilleur que son maître, ni l'envoyé supérieur à celui qui l'envoie. Si la race des hommes m'a menacé et persécuté, elle vous persécutera également par la suite. Si elle garde et cache au fond de son cœur ma parole, elle conservera aussi dans l'intérieur de son âme votre langage. Voilà ce que les méchants et les jaloux vous feront éprouver en raison de votre fidélité à mon nom, car ils ne connaissent ni moi ni le Père qui m'a envoyé. Si je n'étais pas venu de mon Père avec la mission vivifiante de montrer à tous la voie de la piété, ils n'auraient pas eu ces pensées coupables de vengeance ; éclairés maintenant, ils n'ont plus de prétexte laissé à leurs fautes et à leur folie."

"Les méchants, tout remplis de leurs criminelles imprécations, qui me détestent, détestent aussi mon Père, le Dieu souverain, créateur du monde. Si je n'avais pas fait en leur présence des œuvres que nul autre n'a su accomplir, quand j'en avais leurs yeux pour témoins, ils n'auraient pas cherché à me faire porter en échange la peine de leur méchanceté. Maintenant ils voient ; et ils nous haïssent à la fois, moi et mon Père, le Très-Haut. Mais c'est pour justifier ce qu'a dit dans la loi écrite la divine prophétie de l'homme à la lyre sublime : Ils m'ont haï gratuitement. Or, quand arrivera de loin l'Esprit de Dieu qui émane du Père intelligent, cet Esprit que de la part de mon Père, je vous enverrai moi-même, il me proclamera hautement auprès des hommes ; et hautement aussi vous ferez entendre en ma faveur le témoignage éclairé de votre parole. Car vous, mes disciples, présents et d'accord avec moi, vous avez été, dès le commencement, témoins de toutes mes actions."

CHAPITRE SEIZIÈME.

"Et je vous dis d'avance toutes ces prédictions infaillibles, de peur que l'aiguillon d'une audacieuse incrédulité n'ait accès dans votre esprit. Ils vous chasseront du temple où Dieu est invoqué. Mais quoi ! le temps est proche où quiconque dans sa pensée vous immolerait d'un fer meurtrier croirait témoigner son obéissance à Dieu et lui être agréable, en égorgeant l'homme comme le vil bétail, et égalant ainsi au sang des taureaux l'abomination du sacrifice humain. C'est là ce que, possédés d'une rage aveugle, les impies vous feront souffrir, car ils ne connaissent ni le Fils, ni le Père, Roi des cieux. Or toutes ces choses, je vous les ai dites, afin que, lorsque le temps déjà très-près de nous les aura accomplies, vous vous souveniez de mes paroles, qui vous ont annoncé les oracles de l'avenir. Et tout cela que je savais dès le principe, je l'ai caché dans le secret de mon âme, sans le révéler par ma voix, tant que je suis demeuré votre compagnon ici-bas. Mais maintenant j'abandonne la terre ; je vais enfin retourner vers mon Père dans le ciel, et aucun de vous, assis à côté de moi, ne me demande : Seigneur, où vous rendez-vous, et dans quel endroit voulez-vous aller ?"

"Mais voilà que, parce que je vous ai expliqué ces choses, une foule de douloureux regrets a rempli votre âme tout entière. Et pourtant je vous ai dit une vérité incontestable et évidente. Il est mieux pour vous que je m'éloigne et remonte au ciel. Car, si je ne retourne d'où je suis venu, jamais l'Esprit du Dieu vivant ne vous arrivera. Et, en m'en allant, je l'enverrai moi-même des cieux sur la terre. Sa venue accusera le monde incrédule du crime d'impiété, selon la justice et le jugement à la fois : d'impiété d'abord, parce que tous ils m'ont méconnu ; selon la sainte justice ensuite, puisque je retourne à mon Père, et que vous ne me verrez plus habiter parmi les hommes. Enfin, selon le jugement vengeur, car le chef orgueilleux et subtil du monde éternel est jugé. J'aurais beaucoup à vous dire encore ; mais je m'y refuse, puisque vous n'êtes pas en état d'en entendre davantage. Quand viendra le Paraclet, il dirigera tout ; il se mettra à votre tête, et vous conduira dans la voie de l'entière vérité, car il ne dira rien de lui-même et qu'il n'ait entendu. Ce qu'il écoute, il le proclame ; il vous prédira à tous ensemble la fin des choses futures. Venant de mon Père, il m'honorera et me glorifiera, puisqu'il recevra de notre héritage les oracles prématurés qu'il vous manifestera sur votre avenir. En effet, par une sorte de loi primitive, tout ce que mon Père possède doit m'appartenir un jour. C'est pour cela que je vous ai dit qu'en empruntant à notre divin héritage, il vous annoncerait la fin des choses. Il ne vous reste que bien peu de temps à me voir auprès de vous dans ce monde ; mais il vous reste bien peu de temps aussi avant de me revoir de nouveau. Puis, à travers les espaces des airs, je m'en irai vers mon Père." Les disciples alors, refoulant dans le fond de leur âme une émotion que leur voix allait manifester, qui s'approchait de leur bouche et luttait avec leur silence, dirent : "Que signifie cette parole qu'il vient de prononcer : Il ne vous reste que peu de temps, bien peu de temps, à me voir auprès de vous dans le monde ; et il vous reste peu de temps aussi pour me revoir de nouveau avant que j'aille à mon Père ?" Or Jésus, qui connaissait leurs inquiétudes, quand s'entretenant ensemble ils voulaient l'interroger, alla au-devant de leur intelligence prudente, et leur parla ainsi : "Comment vous informez-vous entre vous, et l'un auprès de l'autre, pourquoi je vous ai dit qu'avant peu je m'éloignerais de vos yeux, et que peu de temps après vous me verriez reparaître ? En vérité, en vérité, et que ce serment soit un témoignage certain : vous gémirez, vous entonnerez des lamentations ; et le monde, dans sa frénésie, se réjouira de l'attentat. Mais bientôt la douleur poignante de votre chagrin et de vos regrets s'en ira. Car la femme enceinte roule dans son cœur sa tristesse et son effroi des douleurs aiguës de l'enfantement ; elle frémit devant l'œuvre cruelle. Mais, dès qu'elle a enfanté, elle jette au loin le terrible fardeau de cette affliction qui s'accroissait sans cesse, et elle ne se souvient plus de ses souffrances passées ; parce qu'un nouvel homme vient de germer de son sein, et de paraître dans ce monde renouvelé. Vous ressemblez à cette femme près d'accoucher ; vous aussi, vous abreuverez d'abord votre âme de douleurs que rien n'assoupit. Mais, quand je vous reverrai, votre cœur sourira de nouveau ; or, cette joie

inaltérable qui vous viendra plus tard, nul ne vous en privera pendant l'éternité. Et, en ce jour, vous ne m'adresserez plus vos questions premières pour tout savoir ; car tout ce que vous demanderez par la voix de la prière, vous en serez par mon Père infailliblement gratifiés. Jusqu'ici vous n'avez point sollicité de lui le don précieux d'accomplir les œuvres de la vie ; mais bientôt vous en implorerez la faveur, et tout ce qui pourrait vous être agréable, vous le recevrez de mon Père, le Roi des cieux, afin que votre joie soit complètement satisfaite. Maintenant je vous parle en termes détournés et obscurs : mais l'heure divine viendra, et elle est presque arrivée, où, après avoir tout entendu ouvertement de mon Père, je viendrai tout annoncer aussi de diverses manières, d'une parole candide cependant, par une route directe et non par un oracle équivoque. Ce jour-là, vous adresserez à Dieu de fréquentes et saintes supplications, et je ne prononcerai plus alors comme autrefois cette parole accoutumée : Je parlerai en votre faveur à mon Père, le Dieu vivant. Non, car le Très-Haut, dont le saint amour répond au mien, mon Père, vous chérit spontanément, parce que vous-mêmes, fermes dans votre foi, vous avez, d'un égal accord et par une sage alliance, resserré avec le Verbe, Fils de Dieu, les nœuds du divin amour, et parce que votre langage a témoigné que je viens du Père, le Dieu maître de la vie. Oui, je suis venu du Père ; je me suis mêlé au monde ; je quitte ce monde, gros d'iniquité, et je m'en retourne promptement vers le Père qui m'envoya." Instruits par ces mots, les disciples s'écrient : "Maintenant, votre langage est clair, et vous ne nous dites point de ces mystérieuses paroles au sens compliqué qui demandent une seconde interprétation. Aujourd'hui certes nous avons appris que vous n'avez pas besoin d'une voix humaine qui vous prévienne et vous interroge ; et c'est pour cela que nous déclarons sans hésiter que vous venez dans ce monde, propre Fils du Dieu céleste. et que vous êtes le Christ." Jésus alors réplique en prophétisant ce qui doit arriver : "Quoi ! convertis à peine, vous croyez déjà ma parole ! Et pourtant le temps approche où vous vous disperserez, fuyant chacun chez soi, l'un partant après l'autre et me laissant seul. Mais moi, quand vient la foule des ennemis, je ne suis pas seul, même si mes disciples s'enfuient ; car mon Père demeure avec moi et
ne me quitte jamais. Or je vous ai dit tout cela pour que vous vous efforciez de garder éternellement en moi une paix inébranlable. Au milieu du bruit du monde, vous vivrez en proie aux soucis et aux tribulations ; mais souffrez, et ayez confiance. Je suis plus fort que les hommes ; et ce monde, je l'ai vaincu."

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Et, aussitôt après avoir prononcé ces paroles, Jésus, tendant ses regards vers le ciel, parla ainsi à son Père : "O Père, glorifiez encore votre Fils, afin que votre enfant trouve en vous son Père céleste, puisque vous lui avez donné de diriger le timon de l'humanité tout entière. J'ai souhaité réunir ensemble tous ceux à qui déjà vous avez accordé vous-même de prendre soin de la vie divine et éternelle, afin qu'ils reconnaissent en vous le Dieu unique, espoir du monde, et en Jésus votre Christ, que vous avez envoyé sur la terre. Pour moi, je vous ai glorifié ici-bas, en achevant par vos volontés l'œuvre que vous m'avez donnée à accomplir. Glorifiez-moi donc à votre tour, mon Père, de cette gloire accoutumée que j'avais jadis auprès de vous, lorsque votre divine parole n'avait pas encore jeté les fondements de la création. J'ai proclamé votre nom chez les hommes que vous avez retirés du monde pour les confier à votre Fils. Aux yeux de cette terre aveuglée ils sont devenus vôtres, et vous les dirigez ; vous me les avez donnés, et, par une sorte de loi immuable, ils ont gardé fidèlement votre parole. Leur parole aussi a expliqué que tout ce que vous m'avez donné vient de vous, car je leur ai transmis votre langage vivifiant. Eux-mêmes, ils ont reçu avec amour votre parole, directrice de l'esprit. Ils ont appris que je venais de vous ; et leurs irréfutables pensées se sont confirmées dans cette vérité, que c'est vous qui m'avez envoyé sur la terre. C'est pour ces hommes stables, et non pour tout ce monde égaré, ô mon Père, que je vous sollicite, et vous prie pour ceux que vous avez donnés à votre Fils. Ils sont à vous, car tout ce que vous avez est

à moi, comme tout ce que j'ai est à vous. C'est à l'aide de tels alliés que ma gloire se répand et s'accroît dans l'univers. Mais ils sont dans le monde, et moi, je quitte la terre et retourne vers vous. Conservez mes disciples dans un même esprit et loin du mal, quand ils sont les premiers à lutter contre la violence du démon notre adversaire. Oui, Père très-saint, gardez-leur un même esprit loin du mal, de sorte que, tous ensemble, ils ne fassent qu'un comme nous-mêmes. Quand je participais au monde à côté d'eux, je les préservais de toute attaque, et aucun d'eux n'a péri en proie, aux dangereuses frénésies de l'impiété, si ce n'est le diabolique et pernicieux fils de la mort, afin que la parole du livre de la loi fût accomplie. Et maintenant, Père, après mon séjour terrestre, je vais passer à vous. Et je leur ai expliqué toutes ces choses, afin qu'ils portent sans cesse en commun la joie de mes œuvres achevées. Je leur ai donné votre parole divine : mais le monde envieux les a haïs, parce qu'ils viennent d'un Père divin, et qu'ils sont vrais citoyens du ciel, et faux citoyens du monde ; comme moi-même je suis étranger à ce monde, n'étant pas le produit mortel d'une union terrestre. O Père, je ne vous demande aucunement de retirer cette troupe de mes compagnons en dehors du monde infini, mais bien de les protéger par votre incessante vigilance contre les périls des pièges du démon, principe du mal. Sanctifiez mes disciples par vos divins discours. Purifiez-les tous par les rayons intellectuels de la vérité : la vérité, c'est votre parole. Et pour eux tous ensemble, le premier parmi eux, je me dévoue, pour que votre même parole vivifiante les épure, et que, baignés et imprégnés du feu spirituel, ils en sortent sans tache par la sanctification de la vérité. Ce n'est pas pour eux seuls que j'accepte votre faveur, mais pour tous ceux qui, jetant aux vents la folie de l'impiété, recevront la vraie foi de leur bouche, afin que tous, réunis ensemble, ne fassent qu'un comme nous-mêmes. Ainsi que vous existez en moi, ô mon Père, je subsiste aussi en vous ; et nous sommes liés inséparablement l'un à l'autre, afin qu'eux-mêmes, devenus un seul corps, ils existent tous en nous, et que le monde artificieux reconnaisse que vous m'avez envoyé sur la terre pour racheter la génération entière des hommes. Je leur ai communiqué, le tenant de vous, l'honneur d'être tous devenus un en nous-mêmes ; afin que, comme l'un et l'autre, vous et moi, nous ne faisons qu'un, ils deviennent également unis en nous, et que, comme vous existez en moi, mon Père, je sois pareillement transporté moi-même en mes compagnons et commun à eux tous. Alors le monde endurci reconnaîtra, à l'enseignement de leur parole, que vous m'avez envoyé pour secourir ce même monde qui m'a vu, ainsi que pour racheter la vie humaine, et enfin que, comme vous avez aimé votre Fils, vous aimez aussi ses compagnons. O Père, je souhaite que ceux que vous m'avez remis résident eux-mêmes où je demeure, afin que de leurs yeux mortels ils contemplent tous ma sublime puissance, ce don qui me vient de vous, parce que vous m'avez chéri bien avant d'avoir jeté les bases de ce monde ténébreux. O vous, Père, équitable sauveur de l'existence de l'homme ! le monde, mon Père, ne vous a pas connu. Mais moi, né avec vous, je vous ai connu, et cette troupe intelligente de mes pieux auxiliaires vous a appris ; car je leur ai révélé les mystères de votre parole, et je les leur dévoilerai encore, pour qu'ils vous connaissent bien davantage, et que, la loi de mon amour étant en eux-mêmes, j'y sois également transporté."

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Après avoir dit toutes ces choses, Jésus passa avec intention sur la route opposée, où, sous les cèdres aux larges troncs, la pluie vagabonde roule ses eaux furieuses, et grossit le cours rapide du fleuve des ravins. Là est tout auprès un jardin verdoyant. Le Seigneur y arrive, et y entre, comme s'il se promenait dans son paradis accoutumé, toujours paré d'arbres odoriférants. L'impudent Judas connaissait ce bois orné de plantes, parce que Jésus, lorsqu'il en parcourait la route ombragée et solitaire, s'arrêtait souvent à cet endroit, et que là se tenaient aussi les disciples réunis à sa suite. Alors Judas, à qui les pontifes avaient donné une cohorte de soldats, accompagnée d'une nombreuse troupe de gens armés de massues, excités par les

Pharisiens, premiers auteurs du mal, le perfide Judas vint dans ce jardin habituel avec des armes et des torches.
Les hommes qui marchaient avec lui portaient dans leurs mains, l'un après l'autre, le réceptacle destiné à préserver du vent la lumière qu'il renferme, enceinte où le vieux fabricant a réuni en cercle des roseaux fréquemment et alternativement disjoints. Là, tournant avec elle, et placé au centre, le flambeau, qui lance par côté, hors de cet abri, son éclat multiple, fait étinceler d'en haut une lueur sautillante, qui se divise en mille jets : image toute semblable à une sphère étoilée et rapide.
Jésus, qui savait d'une science innée l'approche de l'épreuve, quittant le jardin, accourut spontanément, sans crainte, et demanda avec douceur à cette armée de guerriers : "Quel homme cherchez-vous, et qui venez-vous arrêter ?" La cohorte lui répondit : "C'est Jésus, l'habitant de Nazareth, que nous demandons tous." L'impudent Judas s'était fait le guide des ennemis, lui qui, pour un gain vil et misérable, livra le Fils de Dieu, l'espoir du monde. Il livra le Fils de Dieu ; et comme, sans cuirasse et sans glaive, Jésus adressait à la foule une parole qui brise la force, ces soldats belliqueux tombant d'eux-mêmes l'un près de l'autre, se prosternent sur la poussière, courbés et terrassés par l'ouragan de cette voix désarmée. Jésus demanda une seconde fois tranquillement : "Qui donc cherchez-vous tous ensemble à arrêter ?" Et les ennemis répondirent par ce même cri : "C'est Jésus le Christ, l'habitant de Nazareth, que nous demandons." Jésus dit alors, d'une voix assurée : "Je suis Jésus le Christ, l'habitant de Nazareth ; je suis Jésus de Galilée. Si vous ne venez que pour moi, laissez retourner chez eux sans obstacle la troupe de mes compagnons." Ainsi devait invariablement s'accomplir ce que le Christ avait dit auparavant à son Père, le Dieu vivant : "Je n'ai rien perdu de ce que vous m'avez donné." Simon, qui était près de là, et avait une épée, la tira hardiment, en frappa un homme au service de l'invincible pontife, et de son fer protecteur lui coupa l'oreille droite. Le nom de ce domestique ainsi blessé était Malchos. Jésus arrêta Pierre d'une voix amicale : "Point de colère, dit-il, remets ton épée dans le fourreau. Pourquoi ne boirais-je pas de bonne grâce le précieux calice que me tend mon Père ?" Alors le gardien du saint temple, le chef des mille hommes du bataillon sacré, et la foule elle-même de tous ces gens armés, avec leur inhumain capitaine, serrèrent étroitement de chaînes cruelles l'innocent Jésus ; et se mirent en marche le soir et sans bruit, pour le conduire dans la maison d'Anne le pontife. C'était l'audacieux beau-père de Caïphe, qui était le pontife de l'année, et qui, jaloux du Christ, avait dit au peuple des Hébreux cette parole impie : "Il est bon qu'un individu meure pour tous, et qu'une calomnie répandue n'aille pas perdre pour un seul homme la nation entière des Juifs."
Les soldats qui conduisaient Jésus arrivaient en foule, et, loin derrière eux, suivait Simon, avec un autre jeune disciple, que son métier de pécheur avait fait connaître et rendu familier chez le pontife. Il accompagna le Christ dans cette cour qui recevait un Dieu. Pierre, qui avait ralenti sa marche, était resté en dehors de l'enceinte ; et l'autre disciple du Christ, traversant le palais, en sortit, parla à la servante qui gardait la porte, et, prenant Pierre par la main, l'introduisit dans les espaces de la vaste cour. La gardienne du seuil, à la langue hardie, regarda Pierre de travers, et lui dit, comme il s'approchait : "N'êtes-vous pas aussi disciple du Christ ?" Et Simon répondit d'une voix qui décelait la crainte : "O femme, je ne suis pas l'un des disciples qui accompagnent le Christ." Or les gens du pontife, ouvriers ou domestiques, debout tous ensemble, se chauffaient en cercle, attisant les charbons. La chétive lumière dont la légère étincelle avait allumé le foyer allait s'éteindre. La nuit était obscure et mauvaise. Les vents du couchant soufflaient et refroidissaient la terre. C'est pourquoi les serviteurs cherchaient le feu : debout, au milieu d'eux, se tenait Pierre, silencieux et inconnu. Cependant le pontife Anne, à la longue barbe, en caressait le bout du mouvement accoutumé de sa main ; et, tout en déroulant ses tresses allongées, il questionna brièvement Jésus sur les hommes intelligents dont il avait fait ses disciples, et sur la sainteté de sa doctrine. Jésus répondit sans émotion et d'une voix forte : "J'ai parlé publiquement devant une foule qui aimait à

m'interroger, sous des voûtes amies, dans les carrefours mêmes, comme dans le temple où Dieu est invoqué, et où se rassemblent les nations diverses. Je n'ai rien caché ni dissimulé timidement. Pourquoi donc me demandez-vous cela ? Regardez autour de vous. Voici tous les témoins de ma parole. Tous, ils ont connu les différentes significations de mon langage, tel que je l'ai tenu au peuple croyant des Hébreux." Comme il disait ces mots, un satellite brutal frappa la joue divine de sa main insolente en disant : "Est-ce ainsi que tu réponds au grand prêtre ?" Et Jésus, reprenant ce serviteur, dit une dernière fois : "Si j'ai parlé méchamment, témérairement, ou d'un esprit irréfléchi, que votre voix me le prouve et se venge ; mais, si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous ?"

Cependant Anne envoya Jésus, retenu dans les filets d'une poursuite homicide, et les mains liées par une double chaîne derrière le dos, vers son fanatique gendre ; et, pendant qu'il allait ainsi d'un pontife à l'autre, Simon, toujours incertain, se chauffait debout près du foyer, que les charbons avaient enfin rallumé. Les serviteurs du pontife, qui se chauffaient aussi, interrogeaient Simon, nouveau venu et à la mine étrangère : "N'êtes-vous pas vous-même l'un des compagnons du Christ ?" Simon, à cette question des domestiques, répondit en niant encore, et en prononçant ces mots mensongers : "Je ne le suis point." Alors l'un des suivants du pontife, parent de celui à qui Simon venait dans la même nuit de couper l'oreille droite avec son épée, l'accusa et lui dit : "Comment ! tu n'es pas un ministre du Christ ? Ne t'ai-je donc pas vu avec lui dans le jardin où sont les arbres ?" Et Pierre ayant recommencé une troisième fois à renier Jésus de sa parole accoutumée, aussitôt le coq chanta.

Cependant la foule accusatrice, laissant de côté la maison de Caïphe, se transporta bruyamment au palais du gouverneur suprême, traînant avec elle Jésus, qui se prêtait à cette mort d'où devait jaillir la vie. Ceux-ci craignirent de porter leurs pas dans la bruyante salle, de peur de s'y souiller, car ils voulaient demeurer purs pour consommer la pâque, et ils restèrent dehors. Insensés ! ils ne voyaient pas qu'en procédant à un tel meurtre ils profanaient eux-mêmes le saint et tutélaire asile des lois ! Pilate sortit aussitôt de la salle, et, interrogeant les prêtres, il demanda, suivant le devoir et l'usage, les preuves du délit : "Quelle accusation élevez-vous contre cet homme ? Y a-t-il raison suffisante de mort ? Pour quel fait est-il coupable ? Et quelle accusation capitale portez-vous contre lui ?" Alors les prêtres calomniateurs s'écrièrent : "S'il n'avait pas commis des crimes énormes, nous ne vous l'aurions pas amené violemment ; et nous ne livrerions pas en vos mains, pour le punir, un innocent." Pilate, qui reconnut aussitôt leur haine, refusa de prononcer de sa bouche un jugement contre le Christ : "Prenez-le, dit-il, jugez-le suivant les lois traditionnelles de votre livre législateur, et sous les peines accoutumées." Mais la foule insolente reprit : "Nous n'avons pas le droit de mettre à mort personne." Ainsi devait être vérifiée la parole qu'avait dite le Seigneur, quand il avait prophétisé de quelle mort il devait mourir. Bientôt Pilate, laissant cette foule astucieuse auprès des portes, retourna dans la salle de justice, y appela Jésus, et lui fit alors cette question : "Etes-vous donc le roi des Juifs ?" A cette demande celui qui parle de Dieu, comme s'il ne la comprenait pas (et pourtant son esprit divin avait compris), Jésus demanda à son tour : "Quand vous m'appelez roi des Juifs, prononcez-vous cela de vous-même ou d'autres vous l'ont-ils dit ?" Et le gouverneur répliqua : "Moi ? suis-je donc Juif aussi ? Votre nation et vos prêtres vous amènent à moi sans explication pour que je vous juge. Dites vous-même ce que vous avez fait." Et le Seigneur répondit : "Ma royale puissance ne s'étend pas sur la terre. Passager en ce monde, je n'en suis point. Si ma souveraineté était d'ici-bas, si elle était du monde, mes ministres auraient livré un combat armé pour m'empêcher de tomber entre les mains des Juifs. Mais non ; ma puissance royale n'est point d'ici." Et Pilate reprit : "Ainsi donc vous êtes roi ?" Jésus répondit : "Je ne suis né ni venu que pour une chose : c'est pour témoigner sans cesse auprès des hommes de la vérité, que tous recherchent. Quiconque a formé le dessein de porter le joug de la vérité obéit au langage véridique de ma voix." Pilate surpris demanda encore : "Qu'est-ce que la vérité ?" Et aussitôt, se levant de son siége, il sortit

de la salle ; puis, par ce jugement à bien des faces, où il accusait à leur tour les serviteurs du temple, il dit à la foule furieuse : "Je ne vois rien de coupable en cet homme. Je ne trouve pas un seul prétexte suffisant ; mais il est chez vous de coutume antique que je vous relâche chaque année et que je délivre de ses chaînes un prisonnier. Voulez-vous donc que je vous rende, libre des fers dont vous l'avez chargé, le roi des Juifs ?" Et les Hébreux s'écrièrent unanimement, d'une clameur qui retentissait au loin : "Non, pas celui que vous dites, mais Barabbas." Or c'était un larron condamné à mort.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Aux cris irréfléchis de ces bouches frénétiques, le gouverneur remit au peuple le larron dégagé de ses entraves, dispensé du bâton et du fouet, et il fit subir au Christ une flagellation dont les coups alternatifs ensanglantèrent son corps. Ensuite l'armée des ennemis s'empara de Jésus, et l'insulta. On entrelaça l'une à l'autre des tiges de l'épine piquante, et de cette fausse couronne on ceignit la tête du Roi. On le revêtit du manteau qui reluit artistement sous l'étincelle de la mer Sidonienne, symbole de la royauté même au sein des douleurs. Puis, pliant autour de lui le genou jusqu'à terre, on le saluait en courbant la tête de cette sorte de menteuse appellation de Sire qui précède la prière ; et chacun venait, à son tour, frapper d'une main alternative la surface de sa joue.

Pilate sortit alors résolument de son palais ; et, revenant vers la foule insensée, il dit : "Voilà que je vous amène au dehors cet homme, afin que vous en connaissiez ; quant à moi, le jugeant d'une conscience irréprochable, je n'ai trouvé rien de répréhensible en lui." Et, déclaré innocent, Jésus sortit aussitôt du palais, portant sur sa tête la couronne d'épines piquantes et le manteau pourpré teint du sang d'un coquillage. Puis Pilate dit encore à ce peuple envieux : "Voici debout devant vous dans son innocence l'homme dont vous venez de changer le vêtement." A sa vue, les prêtres iniques et leurs ministres inhumains firent retentir au loin ce cri : "Qu'on le mette en croix, et qu'on le dresse à la vue de tous, les pieds et les mains attachés par des clous aigus." Alors Pilate adressa à la foule ce discours raisonnable : "Infligez-lui vous-mêmes ce supplice ; pour moi, je ne trouve en lui aucune cause de mort." Et les prêtres exaspérés crièrent à Pilate : "Il est une tradition qui nous vient de nos pères, écrite jadis dans notre livre par les législateurs, et elle a force de loi ; c'est que cet homme doit subir la peine de mort en raison de son impiété, parce que lui-même s'est appelé le Fils de Dieu le Père éternel." En entendant cette dénonciation précise, le juge trembla, se hâta de revenir dans la salle publique, et adressa une seconde fois à Jésus sa question accoutumée : "Qui êtes-vous donc, et d'où êtes-vous ?" Mais le Seigneur, la tête baissée, tint les yeux fixés à terre, et, n'ouvrant pas la bouche, il n'échangea contre cette parole de Pilate que le silence. Pilate irrité s'écria alors :" Vous ne me répondez point ?"Ne savez-vous donc pas que j'ai sur vous un double pouvoir : celui de vous crucifier ou de vous relâcher à mon gré ?" Et Jésus, relevant cette orgueilleuse jactance, dit alors : "De vous-même vous n'auriez aucun droit sur moi, s'il n'avait été accordé d'en haut. Et c'est pour cela que l'homme qui m'a arrêté et livré nourrit en son âme un plus grand péché." Pilate cherchait alors dans sa sentence à renvoyer Jésus de l'accusation, et à lui faire remise de la peine de mort. Mais la foule tumultueuse cria de ses mille voix : "Si vous le renvoyez impuni, vous n'êtes pas ami de César, qui est notre unique roi ; car quiconque s'intitule roi faussement devient, par cette appellation menteuse, l'ennemi de César Tibère." Pilate, effrayé de ce qu'il entendait, conduisit aussitôt Jésus hors des voûtes élevées de la salle, et vint s'asseoir dans un endroit pavé en mosaïque, nouvellement construit, qui prenait de ce pavé le nom grec de lithostrote, mais que les indigènes appelaient Gabbata dans leur prononciation syriaque.

C'était alors le sixième jour, qu'on nomme l'avant-sabbat ; et la troisième heure, qui devait amener la mort, s'avançait. Pilate, du haut de son siège de pierre, cria vivement aux Hébreux : "Voici debout, auprès de vous, votre monarque, revêtu de la robe royale." Et le peuple

répondit d'une voix unanime : "Prenez-le, crucifiez-le par un supplice ignominieux. Qu'il périsse tenu en l'air par des clous, étendu sur le bois et tiré par les quatre membres jusqu'à la mort." Pilate dit encore une fois en face de tout ce peuple : "Qui ? moi ? que je cloue sur des bois et que je perce votre roi ? que je le fasse périr par ce supplice ?" Et, de leurs bouches hypocrites, les prêtres s'écrièrent : "Nous ne reconnaissons point de roi nouveau, de roi nommé par lui-même et que Rome n'a pas couronné. Nous n'avons d'autre roi que César, le maître du monde." Alors, à ces clameurs incessantes de la foule, Pilate, bon gré mal gré, abandonne le Christ à l'iniquité de ce trépas.
Aussitôt les prêtres insolents, que cette mort réjouit, se hâtent de s'emparer de Jésus ; et des mortels d'un jour se font tous à la fois les assassins du Christ immortel. Bientôt, portant sa croix lui-même, Jésus marche sans frémir à un destin volontaire, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'endroit appelé le Cranion (le Calvaire) qui garde le nom de la tête d'Adam, le premier homme, et que la langue syriaque appelle Golgotha. Là, sur les quatre branches du bois qui est couché contre terre, les exécuteurs l'allongent tout droit, et fixent violemment de chaque côté par une pointe de fer ses mains étendues ; puis, d'un seul et énorme clou, qui traverse d'un même couples deux extrémités, ils les percent ensemble et retiennent les pieds repliés l'un sur l'autre sous cette chaîne indestructible. Puis ils infligent le même supplice à deux voleurs de nuit, qu'ils attachent sur une croix de la même manière, l'un près de l'autre, et Jésus au milieu. Ensuite Pilate écrivit, pour être vue de tous, cette inscription, qu'on nomme titre en latin, et qui disait en lettres habilement tracées : "Ici est Jésus, Jésus de Galilée, le roi des Juifs." Un grand nombre d'Hébreux étrangers s'approcha pour lire ce titre, car l'endroit où avait eu lieu le crucifiement était un tertre voisin de la ville, et la même main l'avait artistement écrit en langues latine, syrienne et grecque. Les pontifes réunis adressèrent alors cette prière à Pilate : "N'écrivez pas, n'écrivez pas qu'il est roi des Juifs, mais bien que d'une voix menteuse il a dit : C'est moi, le roi Jésus, qui suis le souverain des Juifs." Pilate dit alors, en réprouvant la cruauté de ces hommes : "Ce que j'ai écrit, je l'ai bien écrit." Les exécuteurs de la mort, après avoir fixé immobile et tout de son long sur la croix Jésus, la redressèrent en l'élevant ; puis ils partagèrent sur place le merveilleux vêtement du Roi, Fils de Dieu, et cette éclatante tunique qui tout entière avait été tissée sans couture dessus ni dessous, et qui descendait de la tête jusqu'aux pieds. Ils firent entre eux cet accord mutuel : "Ne déchirons point cette robe rouge, qui n'a point été cousue, et qui porte bien la forme d'une merveille étrangère ; mais jouons-la sur nos doigts. Ils nous indiqueront quel sera le vainqueur, et par le sort nous saurons tous sans contestation à qui elle doit revenir." Ainsi devait se vérifier plus tard ce qu'avait fait répéter à la lyre l'hymne en l'honneur de Dieu : "Nos meurtriers inhumains, réunis pour nous combattre, se sont partagé entre eux nos vêtements ; et, dans leur cupidité pour nos dépouilles, ils ont à l'envi tiré au sort qui les porterait." Tels furent les actes accomplis par l'armée de ces hommes iniques.
Cependant près de la croix étaient venus les disciples et Marie, la mère de Dieu le Christ ; avec elle, une Marie du même nom, sa parente, enfin Marie Magdeleine, l'amie des larmes. Le Christ, en voyant cette mère qui avait un Dieu pour fils, et le disciple qu'il chérissait, dit à sa mère : "O ma mère, femme amie de la virginité, voilà votre fils, vierge aussi." Puis il dit au disciple : "Et toi, ami de la virginité, voilà la vierge qui sera ta mère, sans t'avoir fait naître." Or, depuis cette heure rapide, le disciple prit la vierge au divin rejeton dans sa maison pour y demeurer avec lui. Il eut ainsi une mère qui ne l'avait pas conçu ; comme elle eut un fils sans l'enfanter, sans subir le mariage.
Or Jésus, comprenant que tout ce qui devait arriver venait de s'accomplir, voulut hâter ce qui restait à faire avant la fin, et il dit à la foule : "J'ai soif !" Il y avait là tout prêt dans le voisinage un vase rempli de vinaigre. Aussitôt un homme qui l'avait entendu prit une éponge, née dans les profondeurs des abîmes sous marins, la remplit de cette boisson si acre ; et, imbibée de l'eau de la mer, la fixa à l'extrémité d'un long roseau ; puis, tendant à travers

l'espace au bout de cette tige dressée l'éponge errante, il présenta ce vinaigre mortel, et ce sel de la mer qui altère encore, au Roi qui devait donner en échange la douce et savoureuse abondance d'un pain divin. Enfin, après avoir reçu l'amertume et l'acidité de ce breuvage, Jésus expirant prononça sa parole suprême : "C'est consommé !" puis, baissant la tête, il céda volontairement à la mort.

Comme il était l'heure du soir qui précédait et annonçait la solennité où se mange l'agneau, les prêtres impétueux coururent à la maison de l'orgueilleux gouverneur, et se réunirent pour demander à Pilate que le divin Jésus, ainsi que les deux hommes exécutés avec lui, eussent après trois jours les membres rompus par le fer, afin que les corps ne demeurassent pas cloués à la croix, quand viendrait le septième jour ; car le septième jour était l'aurore ineffable, sacrée pour tous les Hébreux, et dont leur loi enseigne la célébration. La troupe profanatrice s'approcha, et brisa d'un fer destructeur les deux jambes roidies du premier larron, puis, frappant aussi du glaive les deux pieds de l'autre qui était encore sur la croix, ils hâtèrent la destinée de ce second criminel. Mais, quand ils virent Jésus expiré, ils ne rompirent pas ses deux jambes suivant leur coutume, parce qu'il était mort. Mais un soldat accourut, et frappa sans ménagement d'un coup du fer de sa longue lance ce flanc si précieux. De cette blessure du flanc deux liqueurs s'écoulèrent : le sang d'abord, et une eau divine ensuite.

L'homme qui l'a vu a confirmé de sa voix ce témoignage inébranlable, et nous savons que de cet homme au cœur honnête la parole est solide et ne trompe pas. Or tout cela se faisait pour justifier l'oracle qui avait annoncé à l'avance l'inviolabilité de ce corps, en disant qu'aucun des os de ses membres ne serait séparé ni brisé. Et cette autre parole est écrite aussi, qu'a prononcée le prophète : "Ils jetteront les yeux sur celui qu'ils ont blessé ; et, en échange du tranchant de la lance, c'est lui qui infligera plus tard le châtiment."

Joseph vint ensuite solliciter Pilate secrètement car il était en crainte des Juifs ; il était devenu tout à coup lui-même assidu disciple du Christ, et il avait sagement sucé de cette bouche divine le lait de la vraie foi. Il vint donc implorer Pilate, s'agenouiller dans son palais, et réclamer de lui le cadavre divin. Celui-ci livra volontiers le mort toujours vivant à ce pieux porteur, et Joseph, le serviteur des morts, se rendit sans bruit auprès de la croix. Là, frappant les pointes du fer enfoncé, il chassa du bois les doubles clous aigus qui l'avaient percé, et, dégageant ainsi le cadavre, il l'enleva le soir sur ses épaules, qui recevaient un Dieu pour fardeau.

Nicodème se présenta aussi (le même qui était venu secrètement la nuit dans la maison du Christ). Il avait avec lui la myrrhe embaumée, et l'aloës du golfe de l'Erythrée, rejet des roseaux de la terre indienne, mêlés ensemble, dans une quantité de cent litres. C'est le nom consacré à cette espèce de mesure. Ils ceignirent de leurs mains le corps du mort avec des linges légers, et le serrèrent tout autour de bandelettes, où ils entrelaçaient les parfums, suivant les règles qu'observent les Hébreux pour la sépulture.

Il y avait, à côté du tertre où la troupe barbare avait crucifié Jésus, un jardin ; et dans ce jardin rapproché, sous une roche creusée dans le vif, et non bâtie, était un sépulcre taillé avec le ciseau, tout nouvellement achevé. Dans ce sépulcre aux belles pierres, aucun mort n'avait encore trouvé place sur le sable du sol ; et les émanations des arbres du jardin, en rafraîchissant les airs, purifiaient aussi la tombe. C'est là que le diligent Joseph porta Jésus couché sur ses épaules, et il déposa sur ce lit de pierre le cadavre qui ne devait pas y demeurer, mais bien revivre après trois jours passés dans le sein du tombeau. Auprès de ce monument enraciné dans le sol, Joseph s'acquitta de son œuvre sans témoins ; car le jour de la veille du sabbat avait fini, et amenait à sa suite la nuit qui précédait la fête célébrée par les Hébreux. Alors, sans être ni surpris ni vu, Joseph retourna dans sa maison.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Comme l'aurore annonçait le jour qui suit le sabbat, Marie Magdeleine, l'amie des larmes, se rendit auprès du monument de bonne heure, quand l'étoile du matin, qui paraît dans la nuit, jetait sur la terre assombrie une imperceptible lumière. Elle aperçoit la pierre détachée du seuil de la porte, poids immense renversé sur le sol ; et elle voit vide le sépulcre où Joseph avait déposé Jésus sur le sable d'une humble couche. Là s'est arrêtée la nocturne voyageuse, portant dans son sein les parfums du deuil. Elle touche ce lit abandonné, et cherche pour l'oindre le cadavre déserteur de la tombe. Mais elle ne le trouve pas, et se hâte de retourner dans la maison. Elle donne la nouvelle de ce tombeau vide à Pierre, qui n'osait lever les yeux, et à l'autre disciple qu'avait chéri le Seigneur. Ils demeuraient ensemble. A cette annonce, Pierre s'élance au dehors comme un frénétique pour aller s'enquérir lui-même, et l'autre disciple le suit vers le monument. Tous deux se mettent à courir sur la route. Ce disciple, plus léger, courant plus vite que Pierre, le devança, s'approcha, et debout se pencha sur le sépulcre pour y regarder. Il aperçut clairement de ses yeux scrutateurs dans le tombeau les linges blancs reposant sur le sol, et le monument vide. Malgré la rapidité de sa course, il n'eut pas le temps d'y entrer ; car déjà Simon, qui le suivait et venait derrière lui, y pénétra rapidement. Celui-ci vit sur le sol du sépulcre les enveloppes de lin les unes sur les autres, et cette ceinture de la tête, pour presser et serrer les cheveux, que les Syriens en langage commun nomment le suaire. Il n'était point réuni aux autres linges de la sépulture, mais replié sur lui-même dans sa longueur, en un même endroit, quoique séparément.

Le disciple arrivé le premier au monument pénétra enfin dans l'intérieur de la grotte, taillée par le ciseau. Il vit la pierre parfaitement pareille à l'ouverture de la tombe, couvercle adapté au creux de l'entrée ; il vit le bandeau des cheveux, les linges gisant sur le sol, et il crut fermement que du sein de la terre le mort s'était envolé dans les cieux. Car les deux disciples du Christ n'avaient pas encore appris ce qu'avait dit la lyre divine dans son chant harmonieux : Que bientôt après le trépas, se réveillant d'un sommeil qui n'aura duré que trois jours, le Seigneur, quittant le seuil d'où l'on ne revient pas, et foulant aux pieds les chaînes de l'inflexible destinée, devrait remonter si tôt au sein des astres, loin des morts.

Après un tel spectacle, les deux compagnons retournèrent chez eux profondément stupéfaits, et quittèrent en silence le tombeau d'où le deuil avait fui. Magdeleine y demeura seule, inondant son visage de larmes brûlantes et de regrets pour un vivant. Or, comme elle pleurait ce mort qui parlait non loin d'elle, elle aperçut à travers la porte, soudain illuminée, deux anges : l'un à droite, là où avait reposé l'extrémité de la tête du Christ, qui des yeux de sa figure divine lançait des étincelles ; l'autre, vers la ligne où avaient été les pieds du cadavre animé, qui faisait resplendir la blancheur neigeuse de son vêtement. Tous deux dans l'intérieur du sépulcre lui demandèrent : "Femme, pourquoi gémissez-vous ?" Et Marie leur répondit : "Parce que des ravisseurs sont venus en secret la nuit enlever la dépouille de mon Seigneur, et je ne puis deviner où ils l'ont mis." Puis, se retournant, elle aperçut ce Jésus qu'elle pleurait ; elle le vit debout auprès de la tombe divine, ne reconnut pas que c'était le Christ ; et lui, comme un étranger qui eût passé dans le jardin, dit à la plaintive Magdeleine : "Femme, pourquoi pleurez-vous ? Dites, que cherchez-vous ici ?" Marie, croyant voir en lui l'homme qui soignait le jardin, lui parla de cette sorte : "Si c'est vous qui avez enlevé le cadavre hors de ce monument, dites où vous l'avez transporté, et j'irai l'y chercher." Jésus dit alors d'une voix retentissante : "Marie !" Elle se retourne, répond : "Maître !" Et comme elle allait approcher sa main des vêtements immortels, Dieu l'arrêta par ces mots : "Ne touchez pas à mes habits ; car depuis ma mort je ne suis point encore retourné vers mon Père. Mais annoncez aux disciples mes frères que je m'en vais à mon Père, qui est votre Père, et que je retourne à mon Dieu, qui est votre Dieu." Marie vola porter ce témoignage aux douze disciples rassemblés dans la maison ; elle leur répéta à tous qu'elle avait vu le Christ, dépouillé de ses vêtements

terrestres, briller sous une sorte de manteau, ouvrage de Dieu, et que, dans son éblouissante splendeur, il lui avait dit toutes ces choses.
Or, comme les ténèbres étaient venues obscurcir la terre entière, et que, là où les disciples demeuraient et se tenaient cachés, les portes étaient fermées par de solides verrous, le Christ parut au milieu d'eux, aussi prompt que l'aile ou la pensée ; et, entouré de ses compagnons, il dit : "Que la paix soit avec vous !" Puis, après ces paroles si courtes et si inattendues, il montre aux disciples réunis ses pieds et ses mains percés de clous, comme la récente blessure de son flanc. Aussitôt, à la vue de leur maître enfin revenu, les disciples firent éclater leur joie ; et le Seigneur leur dit encore brièvement : "Que la paix soit avec vous ! Comme aux quatre parties du monde mon Père m'a envoyé, de même je vous envoie." Après ces mots il entrouvrit ses lèvres qui donnent la vie, et, exhalant un souffle de sa bouche divine, il dit aux disciples : "Recevez le Saint-Esprit. Les hommes à qui vous aurez remis sur la terre leur impiété, ce fardeau de l'erreur qui égare l'existence, trouveront aussi dans les cieux l'amnistie de leur péché ; et ceux dont vous retiendrez encore les fautes hors de toute expiation, demeureront sous la chaîne des œuvres coupables de leur vie."
Thomas seul n'était point parmi les disciples renfermés, quand Jésus vint à eux à travers les airs, et en franchit la route sans y laisser de traces, tel qu'un souverain porté par les vents. Ses compagnons dirent tous à Thomas qu'ils venaient de voir le Seigneur. Et celui-ci, de ses lèvres hardies, leur fit cette réponse incrédule, car son esprit lent à se convaincre avait besoin de preuves plus fortes pour se rendre à leur témoignage : "Si je ne vois pas ses mains, si je ne mets pas le bout de mon doigt dans le trou que la pointe des clous a creusé, si je ne place pas ma droite dans la fente de son côté, je ne croirai jamais." Or, après la lumière successive de la huitième aurore, les disciples, organes de Dieu, étaient réunis encore dans la même maison, tous ensemble et en secret, par crainte de la terrible colère des Juifs ; Thomas au double nom, que l'on appelle Didyme, était assis avec eux, et faisait partie de l'assemblée, quand tout à coup le Christ arriva dans la maison, de ses pieds rapides comme le vent, et sans ailes. Il parut au milieu de ses disciples qui l'entourèrent, et il leur dit pour la troisième fois ces mots accoutumés : "Que la paix soit avec vous !" Puis, laissant de côté tous les autres, il répond ainsi à Thomas qui était en face de lui, et lui adresse ces paroles directes : "Ami, donne-moi ici ton doigt pour que je mette cet irrécusable témoin dans les trous que les clous ont faits. Voici mes deux mains ; étends ta droite vers mon côté, pour y reconnaître ma blessure, et renonce à ta défiance ; sois donc envers moi plus et doublement fidèle, puisque tu as vu à la fois et touché." Thomas, enfin éclairé, répondit à son tour : "Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu." Alors Jésus, reprochant à Didyme son indécision, ajouta : "Tu crois après m'avoir vu, et tu as demandé à tes regards la persuasion. Bien plus heureux sont ceux qui, sans avoir vu, n'en ont que plus de foi, et n'ont pas besoin de leurs yeux !"
Jésus opéra bien d'autres miracles encore en présence de ses disciples instruits maintenant, et il se manifesta par des œuvres diverses. Mais, dans ce livre qu'il vient d'écrire pour parler de Dieu, le témoin véridique qui a tracé tout ceci les a passés volontairement sous silence. Et tout ce qu'il a consigné en témoignage dans le présent écrit, c'est pour que vous croyiez d'une foi qui sauve que Jésus est le Christ, Fils du Père, Dieu toujours vivant ; alors, fidèles à cette croyance par la grâce du pouvoir céleste, la vie divine deviendra votre récompense dans l'éternité.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

La troisième fois que le Christ manifesta à ses disciples sa forme immortelle, ce fut au-delà de la mer renommée de Tibériade ; et voici comment il se montra. Dans une maison retirée se trouvaient Pierre, qu'on appelait auparavant Simon, le sage André, qui était son frère de mère, les deux fils agiles de Zébédée qui vivait de la mer, et avec eux Thomas au double nom. Il y avait aussi Nathaniel et deux autres disciples fidèles à Dieu. Comme ils étaient ensemble,

Simon, le maître des filets, leur dit : "Je vais aller suivant mon habitude à la chasse des flots." Et les pêcheurs, ses compagnons, lui répondirent : "Nous allons tous aussi avec toi nous livrer, dans le calme de la mer, au métier du pécheur." Ils courent donc hors de la maison, pour aller à la mer ; puis, au bord du lac voisin, ils montent sur une barque et poussent au large. Mais la troupe entière ne vit rien venir pendant toute la nuit sous ses mains laborieuses, et Simon, qui de ses deux bras ne cessait de retirer le filet vide, s'en affligeait.
Lorsque de ses rayons de rose l'aurore eut déchiré les ténèbres, le Christ était debout sur les beaux cailloux de la plage, arrivant de bonne heure à la rive accoutumée, comme s'il avait recours à la mer pour sa nourriture. Les disciples, qui le virent, ne reconnurent pas qu'il était auprès d'eux. Il demanda à ces pécheurs habitués à vivre sur les vagues : "Enfants et serviteurs des eaux, avez-vous de ces produits qui nagent dans la mer, et qu'elle y fait naître et croître ? Les disciples en réponse lui dirent qu'ils n'avaient rien. Le Seigneur réplique : "Lancez dans la mer à la droite de votre rapide barque les filets que vous avez préparés, et déployez-les au loin sur les eaux poissonneuses." Aussitôt ils arrondissent leurs filets, et ils y traînent l'essaim vagabond des eaux qui tombait de lui-même dans les mailles, ces poissons, joyeux danseurs des abîmes. Puis, sous cette copieuse charge qui les suivait dans les profondeurs des flots, ils n'avaient plus la force de retirer les filets alourdis par une telle multitude. Alors le disciple qu'avait aimé le maître, et qui était là, dit à Simon tout mouillé de ses recherches dans les replis des eaux : "C'est le Seigneur." Simon se hâta soudain de rattacher à ses flancs son vêtement habilement cousu, de se couvrir d'un manteau de lin bien éprouvé déjà ; ensuite il passa à ses hanches cet appareil maritime en cuir qui tombe sur les cuisses, et dont les pêcheurs se servent pour cacher sous ses plis ce qu'il n'est pas permis de voir ; car il était nu pour mieux traîner le filet vers la rive. Aussitôt il saute dans les eaux ; et, franchissant une route qui lui est familière, il rame de ses mains, tenant la tête au-dessus des flots qu'il frappe derrière lui de ses pieds alternatifs. Il parvint ainsi au rivage visité de Dieu, où Jésus s'était arrêté pour l'attendre. Ses autres compagnons vinrent tous ensemble dans la même barque, remorquant après eux dans les eaux le filet où était la proie. Ils n'avaient pas à traverser une grande distance pour arriver à la terre, mais un espace d'environ deux cents coudées, sous l'effort des vagues ; car les vents déchaînés lançaient l'écume sur la plage, et imprégnaient la rive voisine de cette rosée.
En montant sur cette plage au bord que n'atteignait pas l'humidité, ils trouvèrent un foyer où la flamme éteinte n'avait laissé que la fumée, puis, couché sur la surface des charbons, un poisson qui y cuisait, et enfin du pain frais. Le Seigneur commanda ainsi à ses disciples : "Apportez maintenant les poissons si variés de couleur que vous venez de prendre dans les profondeurs des eaux où ils se nourrissent." Simon se mit à courir ; et, les pieds mouillés, il remonta bientôt, traînant à terre, des forces réunies de ses deux poignets, le filet tout plein de poissons allongés, qui dans leurs bonds agiles y sautaient encore. Simon, courbant le dos, se fatiguait à retirer des eaux cette bande marine ; elle s'élevait à une centaine, et cinquante-trois autres poissons venaient s'y joindre et s'y mêler. Et pourtant, surchargé d'un tel fardeau, le filet ne s'était pas rompu dans la mer. Le Seigneur plaça devant eux le long poisson qu'il avait apporté, le poisson cuit et le pain frais ; puis il donna cet ordre à ses disciples : "Venez et mangez encore autour de la même table cet aliment inattendu que vous donne notre mer accoutumée." Aucun des hommes qui étaient alors avec les disciples, et qui regardaient en face le Seigneur, n'avait osé lui demander : Qui êtes-vous ? L'intrépide Simon lui-même s'abstint de l'interroger, car il reconnut de près que c'était le roi Jésus.

Ce fut ainsi que Jésus se montra à tous ses disciples pour la troisième fois depuis qu'il avait quitté la souterraine demeure, et qu'après le divin et passager sommeil de la mort, il était revenu du sein des ombres. Il prit part à ce repas sur les bords de la mer poissonneuse de Tibériade qu'il connaissait. A la suite de ce festin dont le poisson fit tous les frais, Jésus, laissant à la fois de côté les autres convives, adressa à Simon, qui était auprès de lui, ces paroles divines : "Simon, légitime rejeton de Iohan, ton père, m'aimes-tu mieux que tes compagnons tous ensemble ?" "Oui, Seigneur," répondit Simon, "vous savez vous-même, au fond de votre cœur, combien je vous aime ; et je n'ai pas besoin de vous le dire." Alors de sa bouche sacrée le Seigneur ordonna à Pierre : "Fais paître pour moi de sages agneaux sous ton immuable houlette." Puis Jésus interrogea encore ainsi Pierre : "Simon, de la race de Iohan aux nobles fils, m'aimes-tu mieux tout seul que tous tes compagnons réunis ?" Et le pêcheur de la troupe humaine fit une seconde fois à son roi cette réponse : "Oui, mon roi ; et vous, témoin de mes pensées, vous savez bien quel tendre et indicible amour je vous porte." Alors le Seigneur livre ces mêmes mots aux méditations de Pierre : "Dirige les troupeaux intelligents de mes brebis." Enfin Jésus lui dit encore la même parole : "Simon, fils d'un père pieux, Iohan, est-il bien vrai que tu m'aimes beaucoup plus que tous les autres ?" Or l'intrépide Pierre, affligé de cette question trois fois renouvelée : "M'aimes-tu mieux que tous tes compagnons ?", répondit à Jésus d'une voix consternée : "Maître du monde, vous connaissez tout ce que je pense ; vous savez donc combien est solide et inébranlable l'amour dont je vous aime." Et Dieu reprit en ces mots : "Fais paître sous la houlette céleste mes brebis et mes agneaux. Pierre, quand tu étais jeune, tu prenais ta ceinture, et tu dirigeais tes pas là où bon te semblait. Maintenant que tu vieillis, tu tendras tes mains à la violence ; des étrangers t'enchaîneront sans ménagement et te mèneront là où tu ne voudrais pas aller." C'est ainsi que sa voix prophétique annonçait de quelle mort Simon devait glorifier le Seigneur. Puis il ajouta : "Suis-moi." Or Simon, qui avait plus d'une pensée, tournait en marchant ses regards en arrière ; il vit alors, car il en était suivi d'un pas égal, le disciple bien-aimé du Seigneur, qui, pendant le repas du Roi, Fils de Dieu, se penchant de côté sur sa poitrine, lui avait demandé de dire, puisqu'il le savait, quel homme devait le livrer à la haine impie des Juifs. A sa vue, Pierre fit cette question : "Et qu'arrivera-t-il à celui-ci, mon camarade ?" Or le Seigneur lui répondit : "Si je veux qu'il demeure ici jusqu'à ce que j'y vienne, que t'importe ? Quant à toi, suis-moi." De là vint le bruit présomptueux qui courait à voix basse parmi ses frères et ses compagnons, que ce disciple, qu'on ne pourrait atteindre, ne verrait pas la fin ordinaire de la vie. Mais Jésus n'avait pas dit : "Il ne mourra pas" ; il avait dit seulement : "Si je veux qu'il demeure ici jusqu'à ce que je vienne, que t'importe, et pourquoi cette question ?"
Voilà ce que ce même disciple et compagnon témoigne et certifie, au sujet de ces œuvres surnaturelles, pour ne les avoir point apprises par des bruits vagues, mais pour les avoir vues de ses propres yeux ; et, les sachant, il les a consignées dans cet écrit consacré au Seigneur. Quant aux autres miracles multipliés que Jésus opéra, ce témoin véridique a jugé à propos de les garder sous silence. Ils sont tels que, si un homme devait les écrire l'un après l'autre, il y aurait un si grand nombre de ces nouveaux livres que, selon moi, ce monde lui-même, si merveilleux dans son infinité, ne pourrait les contenir.

FIN.

Préface de l'édition de 1861

J'ai déjà parlé si longtemps de Nonnos dans mon Introduction aux Dionysiaques, que j'en veux dire peu de chose ici : je tiens à expliquer seulement, en mots très courts, comment j'ai été conduit à soumettre son œuvre dernière aux mêmes procédés dont j'ai usé pour coordonner et traduire son grand poème.

Faut-il l'avouer ? je me suis imaginé que mon assiduité à suivre Nonnos dans un ouvrage de longue haleine, m'avait familiarisé avec les coutumes de son esprit, les tournures de son style, avec ses artifices comme avec ses négligences ; et cette pensée, qui me ramenait à mes études antiques après quelques travaux consacrés à mon siècle, m'a conduit à reprendre avec mon poète égyptien un commerce interrompu depuis quelques années. Or, comme j'avais lu bien des fois la Paraphrase afin d'en tirer quelque clarté métrique au profit des Dionysiaques, je me suis trouvé également préparé par les Dionysiaques à mieux réviser la Paraphrase ; de telle sorte que je pourrais considérer comme un seul et même labeur l'interprétation et la correction de ces deux œuvres. Elles diffèrent sans doute entre elles de matière et de forme ; mais elles sont sœurs, si j'ose ainsi parler, pour être écrites par la même plume et pour être nées du même talent.

On ne peut plus, en effet, hésiter aujourd'hui à reconnaître l'identité de leur origine ; et ce point dans la ténébreuse biographie de Nonnos me paraît tellement acquis que je me dispense d'y apporter mon tribut d'arguments et de preuves. Etait-il païen quand il composa les Dionysiaques ? c'est ce qu'on ne saurait affirmer sans quelque témérité. Mais il était chrétien, et chrétien fervent, quand il écrivait la Paraphrase : c'est ce dont on ne saurait douter en la lisant, puisque le poète s'est attaché surtout à combattre les hérésies de son siècle, à faire ressortir le sens intime de l'Évangile, et à réchauffer la foi.

Et d'abord, si l'on ne devait me trouver trop subtil, je dirais que le mot "Métabolé", dont Nonnos a fait le titre de son ouvrage, ne signifie point précisément Paraphrase, ainsi qu'on l'a traduit en premier lieu, faute d'une autre expression. La Mélabole, en style de rhétorique, est la répétition d'une même chose sous la variété des termes, tandis que la Paraphrase parle selon le sujet et le développe. Le mot grec Metaphrasis, dont les traducteurs latins se sont servis pour reproduire la Métabole de Nonnos, signifie d'autre part interprétation et reste aussi à côté de la chose : car il ne faut pas chercher dans les vers dont je m'occupe une amplification soutenue, telle que dans nos classes on l'imposait à nos jeunes imaginations, mais bien un même récit répété sous des termes soumis à l'hexamètre, et entrecoupé d'images poétiques ou de pieuses réflexions.

La transformation du texte de saint Jean avait sans doute de quoi tenter un grammairien d'Alexandrie. Cet Évangile, dû à une plume illettrée, pouvait paraître à l'esprit raffiné d'un rhéteur s'éloigner de la délicatesse et de la pureté de la langue grecque ; pour l'y ramener, l'art avait beaucoup à lutter contre la nature, et l'élégance poétique avait à chercher sa place auprès de la naïveté des narrations. Mais, je me hâte de le dire, la sublimité des mystères, la tendre douceur des préceptes, feront toujours dominer le texte sacré bien au-dessus de la perfection du style, et ne sauraient trouver leur équivalent dans le rythme mélodieux de Nonnos ni dans le prestige de son érudition, même aux yeux de son traducteur.

A chaque pas, je me suis senti arrêté et comme refroidi par l'emphase habituelle de mon poète, et par ce défaut de son siècle, commun à toutes les littératures en décadence, qui étouffe l'idée ou l'image sous l'abondance et la recherche de l'expression. Ces tentatives me semblaient presque sacrilèges, quand elles délayaient ce que saint Jean a resserré, allongeaient ce qu'il a raccourci, et surchargeaient d'ornements profanes une pieuse simplicité.

Singulière entreprise, me disais-je, qui revêt du rythme le plus parfait et de la forme la plus élégante, le style abandonné et sans apprêt d'un pauvre pêcheur pressé de dire tout ingénument ce qu'il vient d'entendre et de voir comme il l'a vu et entendu ! Effort étrange qui,

pour le seul usage de la classe restreinte des hommes de haut rang dans le savoir ou dans l'autorité, enchâsse ce récit sous un cadre poétique et le dérobe en quelque sorte à la multitude, dont l'intelligence doit surtout en profiter ! Ne vois-je donc pas tous les jours dans nos églises ce même peuple en saisir, sans commentaire, la naïve parole, l'écouter attentivement chaque dimanche, et en retenir dans sa mémoire inculte les enseignements divins ?

Mais quoi ! tel était le goût et le penchant du quatrième siècle : la foi nouvelle cherchait elle-même et rencontrait le prestige de la diction. Il appartenait d'ailleurs à la politique du christianisme naissant d'élever les vérités de l'Évangile, par la magnificence du langage qui les interprétait, jusqu'à l'oreille des maîtres de la terre, pour les faire redescendre avec plus de force du monarque aux sujets. Grégoire de Nazianze, le plus grand poète parmi les saints, venait d'inaugurer le règne de la poésie religieuse ; il avait, dans ses méditations intimes, sous le charme du style le plus relevé, montré la fermeté de sa croyance et fait resplendir les flammes de son cœur ; il avait même emprunté l'iambe énergique de Sophocle, pour mieux dévoiler les mystères de sa propre vie et de ses combats en faveur des dogmes sacrés : premier essai de ces confessions où devait le suivre saint Augustin, mais dont les nombreuses imitations modernes n'ont pas su réfléchir l'humilité et la foi.

Héritiers de l'idiome de Grégoire plus que de son génie, les poètes grecs du quatrième siècle demandèrent plus assidûment encore aux livres des Hébreux leurs inspirations. L'impératrice Eudocie contraignit l'hexamètre d'Homère à raconter l'Histoire sainte ; et, avant elle, Apollinaire avait su amplifier en hymnes enthousiastes les Psaumes du roi pénitent. Enfin Nonnos, plus téméraire encore, armé du vers héroïque, pénètre dans le domaine du Nouveau Testament, et donne, du plus sublime des Evangiles, une reproduction si poétique et si fidèle qu'elle perpétue sa renommée de chef d'école et de maître de la versification.

C'est ainsi que moi-même, dans mes études sur le quatrième siècle, je revenais sans cesse à mon œuvre, attiré par sa bizarrerie. J'aimais à suivre dans son labeur l'esprit singulier de ce savant poète, qui, après avoir consacré à Bacchus les élans d'une imagination exubérante, s'enchaîne à un texte inaltérable, met le style d'Homère au service de la Bible, courbe l'épithète mythologique sous le joug de l'Évangile ; et qui enfin, placé sur la limite de deux cultes ennemis, laisse apercevoir encore la vieille superstition sous la nouvelle doctrine, tout en déployait un zèle et une foi dont les plus saints docteurs de l'Église n'ont pas dépassé l'ardeur.

Il peut paraître curieux de voir en passant ce que cette piété convaincue de Nonnos et la parfaite régularité de son langage ont inspiré à un célèbre helléniste français du temps de Charles IX ; on y reconnaîtra le principe de la querelle renouvelée il y a peu de jours, au sujet de l'enseignement public, entre les partisans des auteurs profanes et des auteurs religieux : "*Voici ce Nonnos, dit un savant interprète latin de la Paraphrase, qui, par la puissance de ses vers, vous conduira, comme par la main, vers le but promis à notre existence. Ainsi donc qu'il chasse Lucien, Anacréon, Térence et Ovide du rang où on les a mis à tort, eux et leurs pareils, détestables fléaux de la jeunesse : car c'est à eux qu'en cherchant une méthode plus facile et plus courte d'arriver à la connaissance des lettres, nous laissons la faculté de multiplier les ténèbres et d'égarer l'esprit. Prenez Nonnos, prenez-le, comme on dit, des deux mains, et craignez plus que des serpents venimeux ces écrivains qui souillent la pureté de l'adolescence. Or, si chaque ce chrétien agissait ainsi, notre pays s'en trouverait mieux, et ne flotterait pas misérablement au gré des tourbillons de doctrines qui ce l'agitent aujourd'hui de toutes parts.*" [1]

Je ne réclame pas si fougueusement tant d'honneur pour Nonnos ; et, loin de me servir de sa personne pour exclure du Parnasse ses prédécesseurs, je me contente de lui ménager une petite place à côté d'eux : mais je crois que, à l'ombre d'Homère dont il a tant imité le génie, il peut, en effet, donner de fructueuses leçons de langue et de poésie grecques à la jeunesse de

nos écoles, qu'il édifiera en même temps par ses sentiments chrétiens. Je crois encore qu'élève et, pour ainsi dire, catéchumène des grands orateurs qui ont fait retentir les chaires sacrées de Constantinople et d'Alexandrie, quand leurs œuvres se multiplient avec tant de profit pour nos études, il peut, dans la Paraphrase, familiariser ses lecteurs avec le style de ces éloquents interprètes de l'Évangile, et qu'il y a une véritable utilité littéraire à rapprocher de leur harmonieux idiome le langage de Nonnos, rendu plus harmonieux encore par la majesté de l'hexamètre héroïque.
D'un autre côté, j'ai conduit mon travail jusqu'à sa fin, sans m'embarrasser des controverses théologiques que la Paraphrase a soulevées autrefois. Nonnos, violemment attaqué en Hollande au dix-septième siècle pour de prétendus crimes commis contre l'orthodoxie, est sorti de la lutte entièrement réhabilité ; et je demande pour son innocent traducteur une part dans le bénéfice de la sentence, si quelque terme, que je m'empresse de désavouer d'avance, hasardé en matière si délicate, venait à me faire encourir le même reproche ou le même soupçon.
Au reste, quand je me suis persuadé que, même sous le point de vue théologique, la Paraphrase de l'Évangile selon saint Jean n'était pas sans importance, d'illustres critiques, parmi lesquels il faut compter Mélanchthon, en ont jugé comme moi au fond de cette Allemagne où la passion des lettres grecques semble s'être réfugiée. Ils ont prétendu jadis, et tout récemment encore, que l'on peut tirer parti de l'œuvre de Nonnos pour l'interprétation de ce qui est demeuré obscur ou équivoque dans le texte du saint apôtre : car la phrase de notre poète est toujours claire et correcte, même quand elle reproduit des pensées dont le sens est caché, et sous ce rapport elle peut parfois tenir lieu de commentaire.
Pour mon compte, j'ai retrouvé avec quelque surprise et avec un certain attrait, dans une œuvre du quatrième siècle, le ton des homélies qui se font entendre au dix-neuvième du haut de la chaire, ainsi que ces images relevées et ces expressions d'un style fleuri que ne dédaignent pas toujours les interprètes sacrés, chargés dans nos églises de notre instruction spirituelle. Il y a entre eux et Nonnos une véritable affinité : même pénétration du sens intime, même développement de la morale divine. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les nombreux prédicateurs de nos cités, pour leurs paraphrases quotidiennes de l'Évangile, et les pasteurs de nos campagnes qui en expliquent chaque semaine la parole, trouveront quelque intérêt à voir comment, il y a quatorze cents ans, un Égyptien, d'une imagination fleurie et d'une érudition cultivée, qui exerça, dit-on, le saint ministère, sur les bords du Nil et dans la Thébaïde, s'est lui-même acquitté de ce pieux devoir.

Le Comte De MARCELLUS.

1. Bordat de Bourges, Épître grecque à Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et Avis au lecteur chrétien dans son édition de la Paraphrase, Paris, 1561.

Evangile selon St Jean
Traduction Louis Segond 1880
révisée en 1910

Chapitre 1
1 Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole
était Dieu.
2 Elle était au commencement avec Dieu.
3 Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait
sans elle.
4 En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes.
5 La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.
6 Il y eut un homme envoyé de Dieu : son nom était Jean.
7 Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que
tous crussent par lui.
8 Il n'était pas la lumière, mais il parut pour rendre témoignage à la lumière.
9 Cette lumière était la véritable lumière, qui, en venant dans le monde, éclaire
tout homme.
10 Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a
point connue.
11 Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue.
12 Mais à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné
le pouvoir de devenir enfants de Dieu, lesquels sont nés,
13 non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de
Dieu.
14 Et la parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de
vérité ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils
unique venu du Père.
15 Jean lui a rendu témoignage, et s'est écrié : C'est celui dont j'ai dit : Celui qui
vient après moi m'a précédé, car il était avant moi.
16 Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce ;
17 car la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus
Christ.
18 Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est
celui qui l'a fait connaître.
19 Voici le témoignage de Jean, lorsque les Juifs envoyèrent de Jérusalem des
sacrificateurs et des Lévites, pour lui demander : Toi, qui es-tu ?
20 Il déclara, et ne le nia point, il déclara qu'il n'était pas le Christ.
21 Et ils lui demandèrent : Quoi donc ? es-tu Élie ? Et il dit : Je ne le suis point.
Es-tu le prophète ? Et il répondit : Non.
22 Ils lui dirent alors : Qui es-tu ? afin que nous donnions une réponse à ceux
qui nous ont envoyés. Que dis-tu de toi-même ?
23 Moi, dit-il, je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin
du Seigneur, comme a dit Ésaïe, le prophète.
24 Ceux qui avaient été envoyés étaient des pharisiens.
25 Ils lui firent encore cette question : Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es pas le
Christ, ni Élie, ni le prophète ?
26 Jean leur répondit : Moi, je baptise d'eau, mais au milieu de vous il y a
quelqu'un que vous ne connaissez pas, qui vient après moi ;
27 je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers.

28 Ces choses se passèrent à Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait.
29 Le lendemain, il vit Jésus venant à lui, et il dit : Voici l'Agneau de Dieu, qui
ôte le péché du monde.
30 C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui m'a précédé, car il
était avant moi.
31 Je ne le connaissais pas, mais c'est afin qu'il fût manifesté à Israël que je suis
venu baptiser d'eau.
32 Jean rendit ce témoignage : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une
colombe et s'arrêter sur lui.
33 Je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser d'eau, celui-là m'a
dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui qui
baptise du Saint Esprit.
34 Et j'ai vu, et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu.
35 Le lendemain, Jean était encore là, avec deux de ses disciples ;
36 et, ayant regardé Jésus qui passait, il dit : Voilà l'Agneau de Dieu.
37 Les deux disciples l'entendirent prononcer ces paroles, et ils suivirent Jésus.
38 Jésus se retourna, et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : Que cherchez-vous
? Ils lui répondirent : Rabbi (ce qui signifie Maître), où demeures-tu ?
39 Venez, leur dit-il, et voyez. Ils allèrent, et ils virent où il demeurait ; et ils
restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure.
40 André, frère de Simon Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu les
paroles de Jean, et qui avaient suivi Jésus.
41 Ce fut lui qui rencontra le premier son frère Simon, et il lui dit : Nous avons
trouvé le Messie (ce qui signifie Christ).
42 Et il le conduisit vers Jésus. Jésus, l'ayant regardé, dit : Tu es Simon, fils de
Jonas ; tu seras appelé Céphas (ce qui signifie Pierre).
43 Le lendemain, Jésus voulut se rendre en Galilée, et il rencontra Philippe. Il lui
dit : Suis-moi.
44 Philippe était de Bethsaïda, de la ville d'André et de Pierre.
45 Philippe rencontra Nathanaël, et lui dit : Nous avons trouvé celui de qui Moïse
a écrit dans la loi et dont les prophètes ont parlé, Jésus de Nazareth, fils de
Joseph.
46 Nathanaël lui dit : Peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ? Philippe
lui répondit : Viens, et vois.
47 Jésus, voyant venir à lui Nathanaël, dit de lui : Voici vraiment un Israélite,
dans lequel il n'y a point de fraude.
48 D'où me connais-tu ? lui dit Nathanaël. Jésus lui répondit : Avant que Philippe
t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu.
49 Nathanaël répondit et lui dit : Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël.
50 Jésus lui répondit : Parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois ;
tu verras de plus grandes choses que celles-ci.
51 Et il lui dit : En vérité, en vérité, vous verrez désormais le ciel ouvert et les
anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme.
Chapitre 2
1 Trois jours après, il y eut des noces à Cana en Galilée. La mère de Jésus était
là,
2 et Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples.
3 Le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin.
4 Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? Mon heure n'est pas
encore venue.

5 Sa mère dit aux serviteurs : Faites ce qu'il vous dira.
6 Or, il y avait là six vases de pierre, destinés aux purifications des Juifs, et
contenant chacun deux ou trois mesures.
7 Jésus leur dit : Remplissez d'eau ces vases. Et ils les remplirent jusqu'au bord.
8 Puisez maintenant, leur dit-il, et portez-en à l'ordonnateur du repas. Et ils en
portèrent.
9 Quand l'ordonnateur du repas eut goûté l'eau changée en vin, -ne sachant
d'où venait ce vin, tandis que les serviteurs, qui avaient puisé l'eau, le
savaient bien, -il appela l'époux,
10 et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, puis le moins bon après qu'on
s'est enivré ; toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent.
11 Tel fut, à Cana en Galilée, le premier des miracles que fit Jésus. Il manifesta
sa gloire, et ses disciples crurent en lui.
12 Après cela, il descendit à Capernaüm, avec sa mère, ses frères et ses
disciples, et ils n'y demeurèrent que peu de jours.
13 La Pâque des Juifs était proche, et Jésus monta à Jérusalem.
14 Il trouva dans le temple les vendeurs de boeufs, de brebis et de pigeons, et
les changeurs assis.
15 Ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple, ainsi que les
brebis et les boeufs ; il dispersa la monnaie des changeurs, et renversa les
tables ;
16 et il dit aux vendeurs de pigeons : Otez cela d'ici, ne faites pas de la maison
de mon Père une maison de trafic.
17 Ses disciples se souvinrent qu'il est écrit : Le zèle de ta maison me dévore.
18 Les Juifs, prenant la parole, lui dirent : Quel miracle nous montres-tu, pour
agir de la sorte ?
19 Jésus leur répondit : Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai.
20 Les Juifs dirent : Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce temple, et toi, en
trois jours tu le relèveras !
21 Mais il parlait du temple de son corps.
22 C'est pourquoi, lorsqu'il fut ressuscité des morts, ses disciples se souvinrent
qu'il avait dit cela, et ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite.
23 Pendant que Jésus était à Jérusalem, à la fête de Pâque, plusieurs crurent en
son nom, voyant les miracles qu'il faisait.
24 Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous,
25 et parce qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme ;
car il savait lui-même ce qui était dans l'homme.
Chapitre 3
1 Mais il y eut un homme d'entre les pharisiens, nommé Nicodème, un chef des
Juifs,
2 qui vint, lui, auprès de Jésus, de nuit, et lui dit : Rabbi, nous savons que tu es
un docteur venu de Dieu ; car personne ne peut faire ces miracles que tu fais,
si Dieu n'est avec lui.
3 Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît de
nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.
4 Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ?
Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître ?
5 Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît d'eau et
d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.
6 Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est Esprit.

7 Ne t'étonne pas que je t'aie dit : Il faut que vous naissiez de nouveau.
8 Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il
vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit.
9 Nicodème lui dit : Comment cela peut-il se faire ?
10 Jésus lui répondit : Tu es le docteur d'Israël, et tu ne sais pas ces choses !
11 En vérité, en vérité, je te le dis, nous disons ce que nous savons, et nous
rendons témoignage de ce que nous avons vu ; et vous ne recevez pas notre
témoignage.
12 Si vous ne croyez pas quand je vous ai parlé des choses terrestres, comment
croirez-vous quand je vous parlerai des choses célestes ?
13 Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils
de l'homme qui est dans le ciel.
14 Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de
l'homme soit élevé,
15 afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle.
16 Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que
quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.
17 Dieu, en effet, n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour qu'il juge le
monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.
18 Celui qui croit en lui n'est point jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé,
parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu.
19 Et ce jugement c'est que, la lumière étant venue dans le monde, les hommes
ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs oeuvres étaient
mauvaises.
20 Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de
peur que ses oeuvres ne soient dévoilées ;
21 mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses oeuvres
soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu.
22 Après cela, Jésus, accompagné de ses disciples, se rendit dans la terre de
Judée ; et là il demeurait avec eux, et il baptisait.
23 Jean aussi baptisait à Énon, près de Salim, parce qu'il y avait là beaucoup
d'eau ; et on y venait pour être baptisé.
24 Car Jean n'avait pas encore été mis en prison.
25 Or, il s'éleva de la part des disciples de Jean une dispute avec un Juif touchant
la purification.
26 Ils vinrent trouver Jean, et lui dirent : Rabbi, celui qui était avec toi au delà
du Jourdain, et à qui tu as rendu témoignage, voici, il baptise, et tous vont à
lui.
27 Jean répondit : Un homme ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du ciel.
28 Vous-mêmes m'êtes témoins que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais j'ai
été envoyé devant lui.
29 Celui à qui appartient l'épouse, c'est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui se
tient là et qui l'entend, éprouve une grande joie à cause de la voix de l'époux :
aussi cette joie, qui est la mienne, est parfaite.
30 Il faut qu'il croisse, et que je diminue.
31 Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous ; celui qui est de la terre est
de la terre, et il parle comme étant de la terre. Celui qui vient du ciel est audessus
de tous,
32 il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu, et personne ne reçoit son
témoignage.

33 Celui qui a reçu son témoignage a certifié que Dieu est vrai ;
34 car celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui
donne pas l'Esprit avec mesure.
35 Le Père aime le Fils, et il a remis toutes choses entre ses mains.
36 Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui ne croit pas au Fils ne verra
point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.
Chapitre 4
1 Le Seigneur sut que les pharisiens avaient appris qu'il faisait et baptisait plus
de disciples que Jean.
2 Toutefois Jésus ne baptisait pas lui-même, mais c'étaient ses disciples.
3 Alors il quitta la Judée, et retourna en Galilée.
4 Comme il fallait qu'il passât par la Samarie,
5 il arriva dans une ville de Samarie, nommée Sychar, près du champ que Jacob
avait donné à Joseph, son fils.
6 Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus, fatigué du voyage, était assis au bord
du puits. C'était environ la sixième heure.
7 Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donne-moi à boire.
8 Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres.
9 La femme samaritaine lui dit : Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à
boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? -Les Juifs, en effet, n'ont pas
de relations avec les Samaritains. -
10 Jésus lui répondit : Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit :
Donne-moi à boire ! tu lui aurais toi-même demandé à boire, et il t'aurait
donné de l'eau vive.
11 Seigneur, lui dit la femme, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond ;
d'où aurais-tu donc cette eau vive ?
12 Es-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui en a
bu lui-même, ainsi que ses fils et ses troupeaux ?
13 Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif ;
14 mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que
je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie
éternelle.
15 La femme lui dit : Seigneur, donne-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif,
et que je ne vienne plus puiser ici.
16 Va, lui dit Jésus, appelle ton mari, et viens ici.
17 La femme répondit : Je n'ai point de mari. Jésus lui dit : Tu as eu raison de
dire : Je n'ai point de mari.
18 Car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. En
cela tu as dit vrai.
19 Seigneur, lui dit la femme, je vois que tu es prophète.
20 Nos pères ont adoré sur cette montagne ; et vous dites, vous, que le lieu où il
faut adorer est à Jérusalem.
21 Femme, lui dit Jésus, crois-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette
montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père.
22 Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous
connaissons, car le salut vient des Juifs.
23 Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le
Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père
demande.
24 Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en

vérité.
25 La femme lui dit : Je sais que le Messie doit venir (celui qu'on appelle Christ) ;
quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses.
26 Jésus lui dit : Je le suis, moi qui te parle.
27 Là-dessus arrivèrent ses disciples, qui furent étonnés de ce qu'il parlait avec
une femme. Toutefois aucun ne dit : Que demandes-tu ? ou : De quoi parlestu
avec elle ?
28 Alors la femme, ayant laissé sa cruche, s'en alla dans la ville, et dit aux gens :
29 Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; ne serait-ce point le
Christ ?
30 Ils sortirent de la ville, et ils vinrent vers lui.
31 Pendant ce temps, les disciples le pressaient de manger, disant : Rabbi,
mange.
32 Mais il leur dit : J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas.
33 Les disciples se disaient donc les uns aux autres : Quelqu'un lui aurait-il
apporté à manger ?
34 Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé,
et d'accomplir son oeuvre.
35 Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson ? Voici, je
vous le dis, levez les yeux, et regardez les champs qui déjà blanchissent pour
la moisson.
36 Celui qui moissonne reçoit un salaire, et amasse des fruits pour la vie
éternelle, afin que celui qui sème et celui qui moissonne se réjouissent
ensemble.
37 Car en ceci ce qu'on dit est vrai : Autre est celui qui sème, et autre celui qui
moissonne.
38 Je vous ai envoyés moissonner ce que vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont
travaillé, et vous êtes entrés dans leur travail.
39 Plusieurs Samaritains de cette ville crurent en Jésus à cause de cette
déclaration formelle de la femme : Il m'a dit tout ce que j'ai fait.
40 Aussi, quand les Samaritains vinrent le trouver, ils le prièrent de rester auprès
d'eux. Et il resta là deux jours.
41 Un beaucoup plus grand nombre crurent à cause de sa parole ;
42 et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de ce que tu as dit que nous
croyons ; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est
vraiment le Sauveur du monde.
43 Après ces deux jours, Jésus partit de là, pour se rendre en Galilée ;
44 car il avait déclaré lui-même qu'un prophète n'est pas honoré dans sa propre
patrie.
45 Lorsqu'il arriva en Galilée, il fut bien reçu des Galiléens, qui avaient vu tout ce
qu'il avait fait à Jérusalem pendant la fête ; car eux aussi étaient allés à la
fête.
46 Il retourna donc à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Il y avait à
Capernaüm un officier du roi, dont le fils était malade.
47 Ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, il alla vers lui, et le pria
de descendre et de guérir son fils, qui était près de mourir.
48 Jésus lui dit : Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez
point.
49 L'officier du roi lui dit : Seigneur, descends avant que mon enfant meure.
50 Va, lui dit Jésus, ton fils vit. Et cet homme crut à la parole que Jésus lui avait

dite, et il s'en alla.
51 Comme déjà il descendait, ses serviteurs venant à sa rencontre, lui apportèrent cette nouvelle : Ton enfant vit.
52 Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux ; et ils lui dirent : Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté.
53 Le père reconnut que c'était à cette heure-là que Jésus lui avait dit : Ton fils vit. Et il crut, lui et toute sa maison.
54 Jésus fit encore ce second miracle lorsqu'il fut venu de Judée en Galilée.
Chapitre 5
1 Après cela, il y eut une fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem.
2 Or, à Jérusalem, près de la porte des brebis, il y a une piscine qui s'appelle en hébreu Béthesda, et qui a cinq portiques.
3 Sous ces portiques étaient couchés en grand nombre des malades, des aveugles, des boiteux, des paralytiques, qui attendaient le mouvement de l'eau ;
4 car un ange descendait de temps en temps dans la piscine, et agitait l'eau ; et celui qui y descendait le premier après que l'eau avait été agitée était guéri, quelle que fût sa maladie.
5 Là se trouvait un homme malade depuis trente-huit ans.
6 Jésus, l'ayant vu couché, et sachant qu'il était malade depuis longtemps, lui dit : Veux-tu être guéri ?
7 Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau est agitée, et, pendant que j'y vais, un autre descend avant moi.
8 Lève-toi, lui dit Jésus, prends ton lit, et marche.
9 Aussitôt cet homme fut guéri ; il prit son lit, et marcha.
10 C'était un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : C'est le sabbat ; il ne t'est pas permis d'emporter ton lit.
11 Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ton lit, et marche.
12 Ils lui demandèrent : Qui est l'homme qui t'a dit : Prends ton lit, et marche ?
13 Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était ; car Jésus avait disparu de la foule qui était en ce lieu.
14 Depuis, Jésus le trouva dans le temple, et lui dit : Voici, tu as été guéri ; ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire.
15 Cet homme s'en alla, et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.
16 C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat.
17 Mais Jésus leur répondit : Mon Père agit jusqu'à présent ; moi aussi, j'agis.
18 A cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il appelait Dieu son propre Père, se faisant lui-même égal à Dieu.
19 Jésus reprit donc la parole, et leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement.
20 Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des oeuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'étonnement.
21 Car, comme le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut.
22 Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils,
23 afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore

pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé.
24 En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à
celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il
est passé de la mort à la vie.
25 En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les
morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'auront entendue
vivront.
26 Car, comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie
en lui-même.
27 Et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est Fils de l'homme.
28 Ne vous étonnez pas de cela ; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les
sépulcres entendront sa voix, et en sortiront.
29 Ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, mais ceux qui auront
fait le mal ressusciteront pour le jugement.
30 Je ne puis rien faire de moi-même : selon que j'entends, je juge ; et mon
jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté
de celui qui m'a envoyé.
31 Si c'est moi qui rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas
vrai.
32 Il y en a un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage
qu'il rend de moi est vrai.
33 Vous avez envoyé vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité.
34 Pour moi ce n'est pas d'un homme que je reçois le témoignage ; mais je dis
ceci, afin que vous soyez sauvés.
35 Jean était la lampe qui brûle et qui luit, et vous avez voulu vous réjouir une
heure à sa lumière.
36 Moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les oeuvres que le
Père m'a donné d'accomplir, ces oeuvres mêmes que je fais, témoignent de
moi que c'est le Père qui m'a envoyé.
37 Et le Père qui m'a envoyé a rendu lui-même témoignage de moi. Vous n'avez
jamais entendu sa voix, vous n'avez point vu sa face,
38 et sa parole ne demeure point en vous, parce que vous ne croyez pas à celui
qu'il a envoyé.
39 Vous sondez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle
: ce sont elles qui rendent témoignage de moi.
40 Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie !
41 Je ne tire pas ma gloire des hommes.
42 Mais je sais que vous n'avez point en vous l'amour de Dieu.
43 Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre
vient en son propre nom, vous le recevrez.
44 Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez votre gloire les uns des autres, et
qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ?
45 Ne pensez pas que moi je vous accuserai devant le Père ; celui qui vous
accuse, c'est Moïse, en qui vous avez mis votre espérance.
46 Car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, parce qu'il a écrit de moi.
47 Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ?
Chapitre 6
1 Après cela, Jésus s'en alla de l'autre côté de la mer de Galilée, de Tibériade.
2 Une grande foule le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'il opérait sur
les malades.

3 Jésus monta sur la montagne, et là il s'assit avec ses disciples.
4 Or, la Pâque était proche, la fête des Juifs.
5 Ayant levé les yeux, et voyant qu'une grande foule venait à lui, Jésus dit à
Philippe : Où achèterons-nous des pains, pour que ces gens aient à manger ?
6 Il disait cela pour l'éprouver, car il savait ce qu'il allait faire.
7 Philippe lui répondit : Les pains qu'on aurait pour deux cents deniers ne
suffiraient pas pour que chacun en reçût un peu.
8 Un de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit :
9 Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais
qu'est-ce que cela pour tant de gens ?
10 Jésus dit : Faites-les asseoir. Il y avait dans ce lieu beaucoup d'herbe. Ils
s'assirent donc, au nombre d'environ cinq mille hommes.
11 Jésus prit les pains, rendit grâces, et les distribua à ceux qui étaient assis ; il
leur donna de même des poissons, autant qu'ils en voulurent.
12 Lorsqu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui
restent, afin que rien ne se perde.
13 Ils les ramassèrent donc, et ils remplirent douze paniers avec les morceaux qui
restèrent des cinq pains d'orge, après que tous eurent mangé.
14 Ces gens, ayant vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : Celui-ci est
vraiment le prophète qui doit venir dans le monde.
15 Et Jésus, sachant qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi, se retira de
nouveau sur la montagne, lui seul.
16 Quand le soir fut venu, ses disciples descendirent au bord de la mer.
17 Étant montés dans une barque, ils traversaient la mer pour se rendre à
Capernaüm. Il faisait déjà nuit, et Jésus ne les avait pas encore rejoints.
18 Il soufflait un grand vent, et la mer était agitée.
19 Après avoir ramé environ vingt-cinq ou trente stades, ils virent Jésus marchant
sur la mer et s'approchant de la barque. Et ils eurent peur.
20 Mais Jésus leur dit : C'est moi ; n'ayez pas peur !
21 Ils voulaient donc le prendre dans la barque, et aussitôt la barque aborda au
lieu où ils allaient.
22 La foule qui était restée de l'autre côté de la mer avait remarqué qu'il ne se
trouvait là qu'une seule barque, et que Jésus n'était pas monté dans cette
barque avec ses disciples, mais qu'ils étaient partis seuls.
23 Le lendemain, comme d'autres barques étaient arrivées de Tibériade près du
lieu où ils avaient mangé le pain après que le Seigneur eut rendu grâces,
24 les gens de la foule, ayant vu que ni Jésus ni ses disciples n'étaient là,
montèrent eux-mêmes dans ces barques et allèrent à Capernaüm à la
recherche de Jésus.
25 Et l'ayant trouvé au delà de la mer, ils lui dirent : Rabbi, quand es-tu venu ici
?
26 Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez,
non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé
des pains et que vous avez été rassasiés.
27 Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste pour la
vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que le
Père, que Dieu a marqué de son sceau.
28 Ils lui dirent : Que devons-nous faire, pour faire les oeuvres de Dieu ?
29 Jésus leur répondit : L'oeuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a
envoyé.

30 Quel miracle fais-tu donc, lui dirent-ils, afin que nous le voyions, et que nous
croyions en toi ? Que fais-tu ?
31 Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon ce qui est écrit : Il leur
donna le pain du ciel à manger.
32 Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné
le pain du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain du ciel ;
33 car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au
monde.
34 Ils lui dirent : Seigneur, donne-nous toujours ce pain.
35 Jésus leur dit : Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim,
et celui qui croit en moi n'aura jamais soif.
36 Mais, je vous l'ai dit, vous m'avez vu, et vous ne croyez point.
37 Tous ceux que le Père me donne viendront à moi, et je ne mettrai pas dehors
celui qui vient à moi ;
38 car je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de
celui qui m'a envoyé.
39 Or, la volonté de celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de tout ce
qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour.
40 La volonté de mon Père, c'est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la
vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.
41 Les Juifs murmuraient à son sujet, parce qu'il avait dit : Je suis le pain qui est
descendu du ciel.
42 Et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, celui dont nous
connaissons le père et la mère ? Comment donc dit-il : Je suis descendu du
ciel ?
43 Jésus leur répondit : Ne murmurez pas entre vous.
44 Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et je le
ressusciterai au dernier jour.
45 Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Ainsi
quiconque a entendu le Père et a reçu son enseignement vient à moi.
46 C'est que nul n'a vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le
Père.
47 En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle.
48 Je suis le pain de vie.
49 Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts.
50 C'est ici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure
point.
51 Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain,
il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je
donnerai pour la vie du monde.
52 Là-dessus, les Juifs disputaient entre eux, disant : Comment peut-il nous
donner sa chair à manger ?
53 Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair
du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en
vous-mêmes.
54 Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle ; et je le
ressusciterai au dernier jour.
55 Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un
breuvage.
56 Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure

en lui.
57 Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui
qui me mange vivra par moi.
58 C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Il n'en est pas comme de vos pères
qui ont mangé la manne et qui sont morts : celui qui mange ce pain vivra
éternellement.
59 Jésus dit ces choses dans la synagogue, enseignant à Capernaüm.
60 Plusieurs de ses disciples, après l'avoir entendu, dirent : Cette parole est dure
; qui peut l'écouter ?
61 Jésus, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet, leur dit
: Cela vous scandalise-t-il ?
62 Et si vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ?...
63 C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai
dites sont esprit et vie.
64 Mais il en est parmi vous quelques-uns qui ne croient point. Car Jésus savait
dès le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient point, et qui était celui
qui le livrerait.
65 Et il ajouta : C'est pourquoi je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, si cela
ne lui a été donné par le Père.
66 Dès ce moment, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus
avec lui.
67 Jésus donc dit aux douze : Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller ?
68 Simon Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de
la vie éternelle.
69 Et nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le Saint de Dieu.
70 Jésus leur répondit : N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous les douze ? Et
l'un de vous est un démon !
71 Il parlait de Judas Iscariot, fils de Simon ; car c'était lui qui devait le livrer,
lui, l'un des douze.
Chapitre 7
1 Après cela, Jésus parcourait la Galilée, car il ne voulait pas séjourner en
Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir.
2 Or, la fête des Juifs, la fête des Tabernacles, était proche.
3 Et ses frères lui dirent : Pars d'ici, et va en Judée, afin que tes disciples voient
aussi les oeuvres que tu fais.
4 Personne n'agit en secret, lorsqu'il désire paraître : si tu fais ces choses,
montre-toi toi-même au monde.
5 Car ses frères non plus ne croyaient pas en lui.
6 Jésus leur dit : Mon temps n'est pas encore venu, mais votre temps est
toujours prêt.
7 Le monde ne peut vous haïr ; moi, il me hait, parce que je rends de lui le
témoignage que ses oeuvres sont mauvaises.
8 Montez, vous, à cette fête ; pour moi, je n'y monte point, parce que mon
temps n'est pas encore accompli.
9 Après leur avoir dit cela, il resta en Galilée.
10 Lorsque ses frères furent montés à la fête, il y monta aussi lui-même, non
publiquement, mais comme en secret.
11 Les Juifs le cherchaient pendant la fête, et disaient : Où est-il ?
12 Il y avait dans la foule grande rumeur à son sujet. Les uns disaient : C'est un
homme de bien. D'autres disaient : Non, il égare la multitude.

13 Personne, toutefois, ne parlait librement de lui, par crainte des Juifs.
14 Vers le milieu de la fête, Jésus monta au temple. Et il enseignait.
15 Les Juifs s'étonnaient, disant : Comment connaît-il les Écritures, lui qui n'a
point étudié ?
16 Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a
envoyé.
17 Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou
si je parle de mon chef.
18 Celui qui parle de son chef cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la
gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en
lui.
19 Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi ? Et nul de vous n'observe la loi.
Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ?
20 La foule répondit : Tu as un démon. Qui est-ce qui cherche à te faire mourir ?
21 Jésus leur répondit : J'ai fait une oeuvre, et vous en êtes tous étonnés.
22 Moïse vous a donné la circoncision, -non qu'elle vienne de Moïse, car elle vient
des patriarches, -et vous circoncisez un homme le jour du sabbat.
23 Si un homme reçoit la circoncision le jour du sabbat, afin que la loi de Moïse
ne soit pas violée, pourquoi vous irritez-vous contre moi de ce que j'ai guéri
un homme tout entier le jour du sabbat ?
24 Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice.
25 Quelques habitants de Jérusalem disaient : N'est-ce pas là celui qu'ils
cherchent à faire mourir ?
26 Et voici, il parle librement, et ils ne lui disent rien ! Est-ce que vraiment les
chefs auraient reconnu qu'il est le Christ ?
27 Cependant celui-ci, nous savons d'où il est ; mais le Christ, quand il viendra,
personne ne saura d'où il est.
28 Et Jésus, enseignant dans le temple, s'écria : Vous me connaissez, et vous
savez d'où je suis ! Je ne suis pas venu de moi-même : mais celui qui m'a
envoyé est vrai, et vous ne le connaissez pas.
29 Moi, je le connais ; car je viens de lui, et c'est lui qui m'a envoyé.
30 Ils cherchaient donc à se saisir de lui, et personne ne mit la main sur lui,
parce que son heure n'était pas encore venue.
31 Plusieurs parmi la foule crurent en lui, et ils disaient : Le Christ, quand il
viendra, fera-t-il plus de miracles que n'en a fait celui-ci ?
32 Les pharisiens entendirent la foule murmurant de lui ces choses. Alors les
principaux sacrificateurs et les pharisiens envoyèrent des huissiers pour le
saisir.
33 Jésus dit : Je suis encore avec vous pour un peu de temps, puis je m'en vais
vers celui qui m'a envoyé.
34 Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir où
je serai.
35 Sur quoi les Juifs dirent entre eux : Où ira-t-il, que nous ne le trouvions pas ?
Ira-t-il parmi ceux qui sont dispersés chez les Grecs, et enseignera-t-il les
Grecs ?
36 Que signifie cette parole qu'il a dite : Vous me chercherez et vous ne me
trouverez pas, et vous ne pouvez venir où je serai ?
37 Le dernier jour, le grand jour de la fête, Jésus, se tenant debout, s'écria : Si
quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive.
38 Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit

l'Écriture.
39 Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car
l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.
40 Des gens de la foule, ayant entendu ces paroles, disaient : Celui-ci est
vraiment le prophète.
41 D'autres disaient : C'est le Christ. Et d'autres disaient : Est-ce bien de la
Galilée que doit venir le Christ ?
42 L'Écriture ne dit-elle pas que c'est de la postérité de David, et du village de
Bethléhem, où était David, que le Christ doit venir ?
43 Il y eut donc, à cause de lui, division parmi la foule.
44 Quelques-uns d'entre eux voulaient le saisir, mais personne ne mit la main sur
lui.
45 Ainsi les huissiers retournèrent vers les principaux sacrificateurs et les
pharisiens. Et ceux-ci leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ?
46 Les huissiers répondirent : Jamais homme n'a parlé comme cet homme.
47 Les pharisiens leur répliquèrent : Est-ce que vous aussi, vous avez été séduits
?
48 Y a-t-il quelqu'un des chefs ou des pharisiens qui ait cru en lui ?
49 Mais cette foule qui ne connaît pas la loi, ce sont des maudits !
50 Nicodème, qui était venu de nuit vers Jésus, et qui était l'un d'entre eux, leur
dit :
51 Notre loi condamne-t-elle un homme avant qu'on l'entende et qu'on sache ce
qu'il a fait ?
52 Ils lui répondirent : Es-tu aussi Galiléen ? Examine, et tu verras que de la
Galilée il ne sort point de prophète.
53 Et chacun s'en retourna dans sa maison.
Chapitre 8
1 Jésus se rendit à la montagne des oliviers.
2 Mais, dès le matin, il alla de nouveau dans le temple, et tout le peuple vint à
lui. S'étant assis, il les enseignait.
3 Alors les scribes et les pharisiens amenèrent une femme surprise en adultère ;
4 et, la plaçant au milieu du peuple, ils dirent à Jésus : Maître, cette femme a
été surprise en flagrant délit d'adultère.
5 Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes : toi donc, que
dis-tu ?
6 Ils disaient cela pour l'éprouver, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus, s'étant
baissé, écrivait avec le doigt sur la terre.
7 Comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit : Que celui de
vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle.
8 Et s'étant de nouveau baissé, il écrivait sur la terre.
9 Quand ils entendirent cela, accusés par leur conscience, ils se retirèrent un à
un, depuis les plus âgés jusqu'aux derniers ; et Jésus resta seul avec la
femme qui était là au milieu.
10 Alors s'étant relevé, et ne voyant plus que la femme, Jésus lui dit : Femme,
où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ?
11 Elle répondit : Non, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamne pas non
plus : va, et ne pèche plus.
12 Jésus leur parla de nouveau, et dit : Je suis la lumière du monde ; celui qui
me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.
13 Là-dessus, les pharisiens lui dirent : Tu rends témoignage de toi-même ; ton

témoignage n'est pas vrai.
14 Jésus leur répondit : Quoique je rende témoignage de moi-même, mon
témoignage est vrai, car je sais d'où je suis venu et où je vais ; mais vous,
vous ne savez d'où je viens ni où je vais.
15 Vous jugez selon la chair ; moi, je ne juge personne.
16 Et si je juge, mon jugement est vrai, car je ne suis pas seul ; mais le Père qui
m'a envoyé est avec moi.
17 Il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux hommes est vrai ;
18 je rends témoignage de moi-même, et le Père qui m'a envoyé rend
témoignage de moi.
19 Ils lui dirent donc : Où est ton Père ? Jésus répondit : Vous ne connaissez ni
moi, ni mon Père. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père.
20 Jésus dit ces paroles, enseignant dans le temple, au lieu où était le trésor ; et
personne ne le saisit, parce que son heure n'était pas encore venue.
21 Jésus leur dit encore : Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez
dans votre péché ; vous ne pouvez venir où je vais.
22 Sur quoi les Juifs dirent : Se tuera-t-il lui-même, puisqu'il dit : Vous ne
pouvez venir où je vais ?
23 Et il leur dit : Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce
monde ; moi, je ne suis pas de ce monde.
24 C'est pourquoi je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous
ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés.
25 Qui es-tu ? lui dirent-ils. Jésus leur répondit : Ce que je vous dis dès le
commencement.
26 J'ai beaucoup de choses à dire de vous et à juger en vous ; mais celui qui m'a
envoyé est vrai, et ce que j'ai entendu de lui, je le dis au monde.
27 Ils ne comprirent point qu'il leur parlait du Père.
28 Jésus donc leur dit : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous
connaîtrez ce que je suis, et que je ne fais rien de moi-même, mais que je
parle selon ce que le Père m'a enseigné.
29 Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais
toujours ce qui lui est agréable.
30 Comme Jésus parlait ainsi, plusieurs crurent en lui.
31 Et il dit aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous demeurez dans ma parole,
vous êtes vraiment mes disciples ;
32 vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira.
33 Ils lui répondirent : Nous sommes la postérité d'Abraham, et nous ne fûmes
jamais esclaves de personne ; comment dis-tu : Vous deviendrez libres ?
34 En vérité, en vérité, je vous le dis, leur répliqua Jésus, quiconque se livre au
péché est esclave du péché.
35 Or, l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison ; le fils y demeure
toujours.
36 Si donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres.
37 Je sais que vous êtes la postérité d'Abraham ; mais vous cherchez à me faire
mourir, parce que ma parole ne pénètre pas en vous.
38 Je dis ce que j'ai vu chez mon Père ; et vous, vous faites ce que vous avez
entendu de la part de votre père.
39 Ils lui répondirent : Notre père, c'est Abraham. Jésus leur dit : Si vous étiez
enfants d'Abraham, vous feriez les oeuvres d'Abraham.
40 Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité

que j'ai entendue de Dieu. Cela, Abraham ne l'a point fait.
41 Vous faites les oeuvres de votre père. Ils lui dirent : Nous ne sommes pas des enfants illégitimes ; nous avons un seul Père, Dieu.
42 Jésus leur dit : Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je viens ; je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé.
43 Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez écouter ma parole.
44 Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il ne se tient pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds ; car il est menteur et le père du mensonge.
45 Et moi, parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas.
46 Qui de vous me convaincra de péché ? Si je dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ?
47 Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu ; vous n'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.
48 Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain, et que tu as un démon ?
49 Jésus répliqua : Je n'ai point de démon ; mais j'honore mon Père, et vous m'outragez.
50 Je ne cherche point ma gloire ; il en est un qui la cherche et qui juge.
51 En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort.
52 Maintenant, lui dirent les Juifs, nous connaissons que tu as un démon. Abraham est mort, les prophètes aussi, et tu dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort.
53 Es-tu plus grand que notre père Abraham, qui est mort ? Les prophètes aussi sont morts. Qui prétends-tu être ?
54 Jésus répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est mon père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu,
55 et que vous ne connaissez pas. Pour moi, je le connais ; et, si je disais que je ne le connais pas, je serais semblable à vous, un menteur. Mais je le connais, et je garde sa parole.
56 Abraham, votre père, a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour : il l'a vu, et il s'est réjoui.
57 Les Juifs lui dirent : Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham !
58 Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, je suis.
59 Là-dessus, ils prirent des pierres pour les jeter contre lui ; mais Jésus se cacha, et il sortit du temple.
Chapitre 9
1 Jésus vit, en passant, un homme aveugle de naissance.
2 Ses disciples lui firent cette question : Rabbi, qui a péché, cet homme ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?
3 Jésus répondit : Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché ; mais c'est afin que les oeuvres de Dieu soient manifestées en lui.
4 Il faut que je fasse, tandis qu'il est jour, les oeuvres de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient, où personne ne peut travailler.
5 Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde.

6 Après avoir dit cela, il cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive. Puis il
appliqua cette boue sur les yeux de l'aveugle,
7 et lui dit : Va, et lave-toi au réservoir de Siloé (nom qui signifie envoyé). Il y
alla, se lava, et s'en retourna voyant clair.
8 Ses voisins et ceux qui auparavant l'avaient connu comme un mendiant
disaient : N'est-ce pas là celui qui se tenait assis et qui mendiait ?
9 Les uns disaient : C'est lui. D'autres disaient : Non, mais il lui ressemble. Et
lui-même disait : C'est moi.
10 Ils lui dirent donc : Comment tes yeux ont-ils été ouverts ?
11 Il répondit : L'Homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, a oint mes yeux,
et m'a dit : Va au réservoir de Siloé, et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé,
et j'ai recouvré la vue.
12 Ils lui dirent : Où est cet homme ? Il répondit : Je ne sais.
13 Ils menèrent vers les pharisiens celui qui avait été aveugle.
14 Or, c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait de la boue, et lui avait ouvert
les yeux.
15 De nouveau, les pharisiens aussi lui demandèrent comment il avait recouvré la
vue. Et il leur dit : Il a appliqué de la boue sur mes yeux, je me suis lavé, et
je vois.
16 Sur quoi quelques-uns des pharisiens dirent : Cet homme ne vient pas de
Dieu, car il n'observe pas le sabbat. D'autres dirent : Comment un homme
pécheur peut-il faire de tels miracles ?
17 Et il y eut division parmi eux. Ils dirent encore à l'aveugle : Toi, que dis-tu de
lui, sur ce qu'il t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète.
18 Les Juifs ne crurent point qu'il eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue
jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir ses parents.
19 Et ils les interrogèrent, disant : Est-ce là votre fils, que vous dites être né
aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ?
20 Ses parents répondirent : Nous savons que c'est notre fils, et qu'il est né
aveugle ;
21 mais comment il voit maintenant, ou qui lui a ouvert les yeux, c'est ce que
nous ne savons. Interrogez-le lui-même, il a de l'âge, il parlera de ce qui le
concerne.
22 Ses parents dirent cela parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les Juifs étaient
déjà convenus que, si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ, il serait
exclu de la synagogue.
23 C'est pourquoi ses parents dirent : Il a de l'âge, interrogez-le lui-même.
24 Les pharisiens appelèrent une seconde fois l'homme qui avait été aveugle, et
ils lui dirent : Donne gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un
pécheur.
25 Il répondit : S'il est un pécheur, je ne sais ; je sais une chose, c'est que j'étais
aveugle et que maintenant je vois.
26 Ils lui dirent : Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ?
27 Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous n'avez pas écouté ; pourquoi
voulez-vous l'entendre encore ? Voulez-vous aussi devenir ses disciples ?
28 Ils l'injurièrent et dirent : C'est toi qui es son disciple ; nous, nous sommes
disciples de Moïse.
29 Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci, nous ne savons d'où il
est.
30 Cet homme leur répondit : Il est étonnant que vous ne sachiez d'où il est ; et

cependant il m'a ouvert les yeux.
31 Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais, si quelqu'un
l'honore et fait sa volonté, c'est celui là qu'il l'exauce.
32 Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né.
33 Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.
34 Ils lui répondirent : Tu es né tout entier dans le péché, et tu nous enseignes !
Et ils le chassèrent.
35 Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé ; et, l'ayant rencontré, il lui dit : Crois-tu
au Fils de Dieu ?
36 Il répondit : Et qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ?
37 Tu l'as vu, lui dit Jésus, et celui qui te parle, c'est lui.
38 Et il dit : Je crois, Seigneur. Et il se prosterna devant lui.
39 Puis Jésus dit : Je suis venu dans ce monde pour un jugement, pour que ceux
qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles.
40 Quelques pharisiens qui étaient avec lui, ayant entendu ces paroles, lui dirent
: Nous aussi, sommes-nous aveugles ?
41 Jésus leur répondit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais
maintenant vous dites : Nous voyons. C'est pour cela que votre péché
subsiste.
Chapitre 10
1 En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans la
bergerie, mais qui y monte par ailleurs, est un voleur et un brigand.
2 Mais celui qui entre par la porte est le berger des brebis.
3 Le portier lui ouvre, et les brebis entendent sa voix ; il appelle par leur nom
les brebis qui lui appartiennent, et il les conduit dehors.
4 Lorsqu'il a fait sortir toutes ses propres brebis, il marche devant elles ; et les
brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix.
5 Elles ne suivront point un étranger ; mais elles fuiront loin de lui, parce
qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers.
6 Jésus leur dit cette parabole, mais ils ne comprirent pas de quoi il leur parlait.
7 Jésus leur dit encore : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis la porte des
brebis.
8 Tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands ; mais
les brebis ne les ont point écoutés.
9 Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et il
sortira, et il trouvera des pâturages.
10 Le voleur ne vient que pour dérober, égorger et détruire ; moi, je suis venu
afin que les brebis aient la vie, et qu'elles soient dans l'abondance.
11 Je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis.
12 Mais le mercenaire, qui n'est pas le berger, et à qui n'appartiennent pas les
brebis, voit venir le loup, abandonne les brebis, et prend la fuite ; et le loup
les ravit et les disperse.
13 Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en
peine des brebis. Je suis le bon berger.
14 Je connais mes brebis, et elles me connaissent,
15 comme le Père me connaît et comme je connais le Père ; et je donne ma vie
pour mes brebis.
16 J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie ; celles-là, il faut
que je les amène ; elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un
seul berger.

17 Le Père m'aime, parce que je donne ma vie, afin de la reprendre.
18 Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la
donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre : tel est l'ordre que j'ai reçu de mon
Père.
19 Il y eut de nouveau, à cause de ces paroles, division parmi les Juifs.
20 Plusieurs d'entre eux disaient : Il a un démon, il est fou ; pourquoi l'écoutezvous
?
21 D'autres disaient : Ce ne sont pas les paroles d'un démoniaque ; un démon
peut-il ouvrir les yeux des aveugles ?
22 On célébrait à Jérusalem la fête de la Dédicace. C'était l'hiver.
23 Et Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon.
24 Les Juifs l'entourèrent, et lui dirent : Jusques à quand tiendras-tu notre esprit
en suspens ? Si tu es le Christ, dis-le nous franchement.
25 Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas. Les oeuvres que
je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi.
26 Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.
27 Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me suivent.
28 Je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront jamais, et personne ne les
ravira de ma main.
29 Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne
peut les ravir de la main de mon Père.
30 Moi et le Père nous sommes un.
31 Alors les Juifs prirent de nouveau des pierres pour le lapider.
32 Jésus leur dit : Je vous ai fait voir plusieurs bonnes oeuvres venant de mon
Père : pour laquelle me lapidez-vous ?
33 Les Juifs lui répondirent : Ce n'est point pour une bonne oeuvre que nous te
lapidons, mais pour un blasphème, et parce que toi, qui es un homme, tu te
fais Dieu.
34 Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des
dieux ?
35 Si elle a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et si
l'Écriture ne peut être anéantie,
36 celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, vous lui dites : Tu
blasphèmes ! Et cela parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu.
37 Si je ne fais pas les oeuvres de mon Père, ne me croyez pas.
38 Mais si je les fais, quand même vous ne me croyez point, croyez à ces
oeuvres, afin que vous sachiez et reconnaissiez que le Père est en moi et que
je suis dans le Père.
39 Là-dessus, ils cherchèrent encore à le saisir, mais il s'échappa de leurs mains.
40 Jésus s'en alla de nouveau au delà du Jourdain, dans le lieu où Jean avait
d'abord baptisé. Et il y demeura.
41 Beaucoup de gens vinrent à lui, et ils disaient : Jean n'a fait aucun miracle ;
mais tout ce que Jean a dit de cet homme était vrai.
42 Et, dans ce lieu-là, plusieurs crurent en lui.
Chapitre 11
1 Il y avait un homme malade, Lazare, de Béthanie, village de Marie et de
Marthe, sa soeur.
2 C'était cette Marie qui oignit de parfum le Seigneur et qui lui essuya les pieds
avec ses cheveux, et c'était son frère Lazare qui était malade.
3 Les soeurs envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, voici, celui que tu aimes est

malade.
4 Après avoir entendu cela, Jésus dit : Cette maladie n'est point à la mort ; mais
elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle.
5 Or, Jésus aimait Marthe, et sa soeur, et Lazare.
6 Lors donc qu'il eut appris que Lazare était malade, il resta deux jours encore
dans le lieu où il était,
7 et il dit ensuite aux disciples : Retournons en Judée.
8 Les disciples lui dirent : Rabbi, les Juifs tout récemment cherchaient à te
lapider, et tu retournes en Judée !
9 Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Si quelqu'un marche
pendant le jour, il ne bronche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde ;
10 mais, si quelqu'un marche pendant la nuit, il bronche, parce que la lumière
n'est pas en lui.
11 Après ces paroles, il leur dit : Lazare, notre ami, dort ; mais je vais le
réveiller.
12 Les disciples lui dirent : Seigneur, s'il dort, il sera guéri.
13 Jésus avait parlé de sa mort, mais ils crurent qu'il parlait de l'assoupissement
du sommeil.
14 Alors Jésus leur dit ouvertement : Lazare est mort.
15 Et, à cause de vous, afin que vous croyiez, je me réjouis de ce que je n'étais
pas là. Mais allons vers lui.
16 Sur quoi Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples : Allons aussi, afin
de mourir avec lui.
17 Jésus, étant arrivé, trouva que Lazare était déjà depuis quatre jours dans le
sépulcre.
18 Et, comme Béthanie était près de Jérusalem, à quinze stades environ,
19 beaucoup de Juifs étaient venus vers Marthe et Marie, pour les consoler de la
mort de leur frère.
20 Lorsque Marthe apprit que Jésus arrivait, elle alla au-devant de lui, tandis que
Marie se tenait assise à la maison.
21 Marthe dit à Jésus : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas
mort.
22 Mais, maintenant même, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu
te l'accordera.
23 Jésus lui dit : Ton frère ressuscitera.
24 Je sais, lui répondit Marthe, qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour.
25 Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra,
quand même il serait mort ;
26 et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ?
27 Elle lui dit : Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui
devait venir dans le monde.
28 Ayant ainsi parlé, elle s'en alla. Puis elle appela secrètement Marie, sa soeur,
et lui dit : Le maître est ici, et il te demande.
29 Dès que Marie eut entendu, elle se leva promptement, et alla vers lui.
30 Car Jésus n'était pas encore entré dans le village, mais il était dans le lieu où
Marthe l'avait rencontré.
31 Les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison et qui la consolaient, l'ayant
vue se lever promptement et sortir, la suivirent, disant : Elle va au sépulcre,
pour y pleurer.
32 Lorsque Marie fut arrivée là où était Jésus, et qu'elle le vit, elle tomba à ses

pieds, et lui dit : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort.
33 Jésus, la voyant pleurer, elle et les Juifs qui étaient venus avec elle, frémit en son esprit, et fut tout ému.
34 Et il dit : Où l'avez-vous mis ? Seigneur, lui répondirent-ils, viens et vois.
35 Jésus pleura.
36 Sur quoi les Juifs dirent : Voyez comme il l'aimait.
37 Et quelques-uns d'entre eux dirent : Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il pas faire aussi que cet homme ne mourût point ?
38 Jésus frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au sépulcre. C'était une grotte, et une pierre était placée devant.
39 Jésus dit : Otez la pierre. Marthe, la soeur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là.
40 Jésus lui dit : Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ?
41 Ils ôtèrent donc la pierre. Et Jésus leva les yeux en haut, et dit : Père, je te rends grâces de ce que tu m'as exaucé.
42 Pour moi, je savais que tu m'exauces toujours ; mais j'ai parlé à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est toi qui m'as envoyé.
43 Ayant dit cela, il cria d'une voix forte : Lazare, sors !
44 Et le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. Jésus leur dit : Déliez-le, et laissez-le aller.
45 Plusieurs des Juifs qui étaient venus vers Marie, et qui virent ce que fit Jésus, crurent en lui.
46 Mais quelques-uns d'entre eux allèrent trouver les pharisiens, et leur dirent ce que Jésus avait fait.
47 Alors les principaux sacrificateurs et les pharisiens assemblèrent le sanhédrin, et dirent : Que ferons-nous ? Car cet homme fait beaucoup de miracles.
48 Si nous le laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront détruire et notre ville et notre nation.
49 L'un d'eux, Caïphe, qui était souverain sacrificateur cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien ;
50 vous ne réfléchissez pas qu'il est dans votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas.
51 Or, il ne dit pas cela de lui-même ; mais étant souverain sacrificateur cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation.
52 Et ce n'était pas pour la nation seulement ; c'était aussi afin de réunir en un seul corps les enfants de Dieu dispersés.
53 Dès ce jour, ils résolurent de le faire mourir.
54 C'est pourquoi Jésus ne se montra plus ouvertement parmi les Juifs ; mais il se retira dans la contrée voisine du désert, dans une ville appelée Éphraïm ; et là il demeurait avec ses disciples.
55 La Pâque des Juifs était proche. Et beaucoup de gens du pays montèrent à Jérusalem avant la Pâque, pour se purifier.
56 Ils cherchaient Jésus, et ils se disaient les uns aux autres dans le temple : Que vous en semble ? Ne viendra-t-il pas à la fête ?
57 Or, les principaux sacrificateurs et les pharisiens avaient donné l'ordre que, si quelqu'un savait où il était, il le déclarât, afin qu'on se saisît de lui.
Chapitre 12
1 Six jours avant la Pâque, Jésus arriva à Béthanie, où était Lazare, qu'il avait ressuscité des morts.
2 Là, on lui fit un souper ; Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui se

trouvaient à table avec lui.
3 Marie, ayant pris une livre d'un parfum de nard pur de grand prix, oignit les
pieds de Jésus, et elle lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et la maison fut
remplie de l'odeur du parfum.
4 Un de ses disciples, Judas Iscariot, fils de Simon, celui qui devait le livrer, dit :
5 Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cent deniers, pour les donner aux
pauvres ?
6 Il disait cela, non qu'il se mît en peine des pauvres, mais parce qu'il était
voleur, et que, tenant la bourse, il prenait ce qu'on y mettait.
7 Mais Jésus dit : Laisse-la garder ce parfum pour le jour de ma sépulture.
8 Vous avez toujours les pauvres avec vous, mais vous ne m'avez pas toujours.
9 Une grande multitude de Juifs apprirent que Jésus était à Béthanie ; et ils y
vinrent, non pas seulement à cause de lui, mais aussi pour voir Lazare, qu'il
avait ressuscité des morts.
10 Les principaux sacrificateurs délibérèrent de faire mourir aussi Lazare,
11 parce que beaucoup de Juifs se retiraient d'eux à cause de lui, et croyaient en
Jésus.
12 Le lendemain, une foule nombreuse de gens venus à la fête ayant entendu dire
que Jésus se rendait à Jérusalem,
13 prirent des branches de palmiers, et allèrent au-devant de lui, en criant :
Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël !
14 Jésus trouva un ânon, et s'assit dessus, selon ce qui est écrit :
15 Ne crains point, fille de Sion ; Voici, ton roi vient, Assis sur le petit d'une
ânesse.
16 Ses disciples ne comprirent pas d'abord ces choses ; mais, lorsque Jésus eut
été glorifié, ils se souvinrent qu'elles étaient écrites de lui, et qu'il les avaient
été accomplies à son égard.
17 Tous ceux qui étaient avec Jésus, quand il appela Lazare du sépulcre et le
ressuscita des morts, lui rendaient témoignage ;
18 et la foule vint au-devant de lui, parce qu'elle avait appris qu'il avait fait ce
miracle.
19 Les pharisiens se dirent donc les uns aux autres : Vous voyez que vous ne
gagnez rien ; voici, le monde est allé après lui.
20 Quelques Grecs, du nombre de ceux qui étaient montés pour adorer pendant
la fête,
21 s'adressèrent à Philippe, de Bethsaïda en Galilée, et lui dirent avec instance :
Seigneur, nous voudrions voir Jésus.
22 Philippe alla le dire à André, puis André et Philippe le dirent à Jésus.
23 Jésus leur répondit : L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié.
24 En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne
meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.
25 Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie dans ce monde la
conservera pour la vie éternelle.
26 Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et là où je suis, là aussi sera mon
serviteur. Si quelqu'un me sert, le Père l'honorera.
27 Maintenant mon âme est troublée. Et que dirais-je ?... Père, délivre-moi de
cette heure ?... Mais c'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure.
28 Père, glorifie ton nom ! Et une voix vint du ciel : Je l'ai glorifié, et je le
glorifierai encore.
29 La foule qui était là, et qui avait entendu, disait que c'était un tonnerre.

D'autres disaient : Un ange lui a parlé.
30 Jésus dit : Ce n'est pas à cause de moi que cette voix s'est fait entendre ;
c'est à cause de vous.
31 Maintenant a lieu le jugement de ce monde ; maintenant le prince de ce
monde sera jeté dehors.
32 Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi.
33 En parlant ainsi, il indiquait de quelle mort il devait mourir. -
34 La foule lui répondit : Nous avons appris par la loi que le Christ demeure
éternellement ; comment donc dis-tu : Il faut que le Fils de l'homme soit
élevé ? Qui est ce Fils de l'homme ?
35 Jésus leur dit : La lumière est encore pour un peu de temps au milieu de
vous. Marchez, pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne
vous surprennent point : celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va.
36 Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez
des enfants de lumière. Jésus dit ces choses, puis il s'en alla, et se cacha loin
d'eux.
37 Malgré tant de miracles qu'il avait faits en leur présence, ils ne croyaient pas
en lui,
38 afin que s'accomplît la parole qu'Ésaïe, le prophète, a prononcée : Seigneur,
Qui a cru à notre prédication ? Et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ?
39 Aussi ne pouvaient-ils croire, parce qu'Ésaïe a dit encore :
40 Il a aveuglé leurs yeux ; et il a endurci leur coeur, De peur qu'ils ne voient des
yeux, Qu'ils ne comprennent du coeur, Qu'ils ne se convertissent, et que je ne
les guérisse.
41 Ésaïe dit ces choses, lorsqu'il vit sa gloire, et qu'il parla de lui.
42 Cependant, même parmi les chefs, plusieurs crurent en lui ; mais, à cause des
pharisiens, ils n'en faisaient pas l'aveu, dans la crainte d'être exclus de la
synagogue.
43 Car ils aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu.
44 Or, Jésus s'était écrié : Celui qui croit en moi croit, non pas en moi, mais en
celui qui m'a envoyé ;
45 et celui qui me voit voit celui qui m'a envoyé.
46 Je suis venu comme une lumière dans le monde, afin que quiconque croit en
moi ne demeure pas dans les ténèbres.
47 Si quelqu'un entend mes paroles et ne les garde point, ce n'est pas moi qui le
juge ; car je suis venu non pour juger le monde, mais pour sauver le monde.
48 Celui qui me rejette et qui ne reçoit pas mes paroles a son juge ; la parole
que j'ai annoncée, c'est elle qui le jugera au dernier jour.
49 Car je n'ai point parlé de moi-même ; mais le Père, qui m'a envoyé, m'a
prescrit lui-même ce que je dois dire et annoncer.
50 Et je sais que son commandement est la vie éternelle. C'est pourquoi les
choses que je dis, je les dis comme le Père me les a dites.
Chapitre 13
1 Avant la fête de Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de
ce monde au Père, et ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, mit le
comble à son amour pour eux.
2 Pendant le souper, lorsque le diable avait déjà inspiré au coeur de Judas
Iscariot, fils de Simon, le dessein de le livrer,
3 Jésus, qui savait que le Père avait remis toutes choses entre ses mains, qu'il
était venu de Dieu, et qu'il s'en allait à Dieu,

4 se leva de table, ôta ses vêtements, et prit un linge, dont il se ceignit.
5 Ensuite il versa de l'eau dans un bassin, et il se mit à laver les pieds des
disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint.
6 Il vint donc à Simon Pierre ; et Pierre lui dit : Toi, Seigneur, tu me laves les
pieds !
7 Jésus lui répondit : Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais
tu le comprendras bientôt.
8 Pierre lui dit : Non, jamais tu ne me laveras les pieds. Jésus lui répondit : Si
je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi.
9 Simon Pierre lui dit : Seigneur, non seulement les pieds, mais encore les
mains et la tête.
10 Jésus lui dit : Celui qui est lavé n'a besoin que de se laver les pieds pour être
entièrement pur ; et vous êtes purs, mais non pas tous.
11 Car il connaissait celui qui le livrait ; c'est pourquoi il dit : Vous n'êtes pas
tous purs.
12 Après qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut pris ses vêtements, il se remit à
table, et leur dit : Comprenez-vous ce que je vous ai fait ?
13 Vous m'appelez Maître et Seigneur ; et vous dites bien, car je le suis.
14 Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez
aussi vous laver les pieds les uns aux autres ;
15 car je vous ai donné un exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait.
16 En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son
seigneur, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé.
17 Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez.
18 Ce n'est pas de vous tous que je parle ; je connais ceux que j'ai choisis. Mais
il faut que l'Écriture s'accomplisse : Celui qui mange avec moi le pain A levé
son talon contre moi.
19 Dès à présent je vous le dis, avant que la chose arrive, afin que, lorsqu'elle
arrivera, vous croyiez à ce que je suis.
20 En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui reçoit celui que j'aurai envoyé me
reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé.
21 Ayant ainsi parlé, Jésus fut troublé en son esprit, et il dit expressément : En
vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me livrera.
22 Les disciples se regardaient les uns les autres, ne sachant de qui il parlait.
23 Un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus.
24 Simon Pierre lui fit signe de demander qui était celui dont parlait Jésus.
25 Et ce disciple, s'étant penché sur la poitrine de Jésus, lui dit : Seigneur, qui
est-ce ?
26 Jésus répondit : C'est celui à qui je donnerai le morceau trempé. Et, ayant
trempé le morceau, il le donna à Judas, fils de Simon, l'Iscariot.
27 Dès que le morceau fut donné, Satan entra dans Judas. Jésus lui dit : Ce que
tu fais, fais-le promptement.
28 Mais aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui disait cela ;
29 car quelques-uns pensaient que, comme Judas avait la bourse, Jésus voulait
lui dire : Achète ce dont nous avons besoin pour la fête, ou qu'il lui
commandait de donner quelque chose aux pauvres.
30 Judas, ayant pris le morceau, se hâta de sortir. Il était nuit.
31 Lorsque Judas fut sorti, Jésus dit : Maintenant, le Fils de l'homme a été
glorifié, et Dieu a été glorifié en lui.
32 Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même, et il le

glorifiera bientôt.
33 Mes petits enfants, je suis pour peu de temps encore avec vous. Vous me
chercherez ; et, comme j'ai dit aux Juifs : Vous ne pouvez venir où je vais, je
vous le dis aussi maintenant.
34 Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres ;
comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres.
35 A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour
les uns pour les autres.
36 Simon Pierre lui dit : Seigneur, où vas-tu ? Jésus répondit : Tu ne peux pas
maintenant me suivre où je vais, mais tu me suivras plus tard.
37 Seigneur, lui dit Pierre, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? Je
donnerai ma vie pour toi.
38 Jésus répondit : Tu donneras ta vie pour moi ! En vérité, en vérité, je te le
dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois.
Chapitre 14
1 Que votre coeur ne se trouble point. Croyez en Dieu, et croyez en moi.
2 Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était pas, je
vous l'aurais dit. Je vais vous préparer une place.
3 Et, lorsque je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je
reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez
aussi.
4 Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin.
5 Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons où tu vas ; comment pouvons-nous
en savoir le chemin ?
6 Jésus lui dit : Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que
par moi.
7 Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Et dès maintenant
vous le connaissez, et vous l'avez vu.
8 Philippe lui dit : Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit.
9 Jésus lui dit : Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas
connu, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père ; comment dis-tu : Montrenous
le Père ?
10 Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les
paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; et le Père qui
demeure en moi, c'est lui qui fait les oeuvres.
11 Croyez-moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi ; croyez du moins à
cause de ces oeuvres.
12 En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les oeuvres
que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père ;
13 et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit
glorifié dans le Fils.
14 Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai.
15 Si vous m'aimez, gardez mes commandements.
16 Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il
demeure éternellement avec vous,
17 l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et
ne le connaît point ; mais vous, vous le connaissez, car il demeure avec vous,
et il sera en vous.
18 Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous.
19 Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me

verrez, car je vis, et vous vivrez aussi.
20 En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi,
et que je suis en vous.
21 Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime ; et
celui qui m'aime sera aimé de mon Père, je l'aimerai, et je me ferai connaître
à lui.
22 Jude, non pas l'Iscariot, lui dit : Seigneur, d'où vient que tu te feras connaître
à nous, et non au monde ?
23 Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père
l'aimera ; nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui.
24 Celui qui ne m'aime pas ne garde point mes paroles. Et la parole que vous
entendez n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé.
25 Je vous ai dit ces choses pendant que je demeure avec vous.
26 Mais le consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, vous
enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit.
27 Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas comme le
monde donne. Que votre coeur ne se trouble point, et ne s'alarme point.
28 Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens vers vous.
Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père ; car le Père
est plus grand que moi.
29 Et maintenant je vous ai dit ces choses avant qu'elles arrivent, afin que,
lorsqu'elles arriveront, vous croyiez.
30 Je ne parlerai plus guère avec vous ; car le prince du monde vient. Il n'a rien
en moi ;
31 mais afin que le monde sache que j'aime le Père, et que j'agis selon l'ordre
que le Père m'a donné, levez-vous, partons d'ici.
Chapitre 15
1 Je suis le vrai cep, et mon Père est le vigneron.
2 Tout sarment qui est en moi et qui ne porte pas de fruit, il le retranche ; et
tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, afin qu'il porte encore plus de
fruit.
3 Déjà vous êtes purs, à cause de la parole que je vous ai annoncée.
4 Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme le sarment ne peut de
lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le
pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi.
5 Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je
demeure porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire.
6 Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et
il sèche ; puis on ramasse les sarments, on les jette au feu, et ils brûlent.
7 Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez
ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé.
8 Si vous portez beaucoup de fruit, c'est ainsi que mon Père sera glorifié, et que
vous serez mes disciples.
9 Comme le Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. Demeurez dans mon amour.
10 Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, de
même que j'ai gardé les commandements de mon Père, et que je demeure
dans son amour.
11 Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit
parfaite.
12 C'est ici mon commandement : Aimez-vous les uns les autres, comme je vous

ai aimés.
13 Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.
14 Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande.
15 Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que
fait son maître ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait
connaître tout ce que j'ai appris de mon Père.
16 Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais moi, je vous ai choisis, et je vous
ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit
demeure, afin que ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le
donne.
17 Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres.
18 Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous.
19 Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que
vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à
cause de cela le monde vous hait.
20 Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus
grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils
ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre.
21 Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne
connaissent pas celui qui m'a envoyé.
22 Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusses point parlé, ils n'auraient pas
de péché ; mais maintenant ils n'ont aucune excuse de leur péché.
23 Celui qui me hait, hait aussi mon Père.
24 Si je n'avais pas fait parmi eux des oeuvres que nul autre n'a faites, ils
n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils les ont vues, et ils ont haï et
moi et mon Père.
25 Mais cela est arrivé afin que s'accomplît la parole qui est écrite dans leur loi :
Ils m'ont haï sans cause.
26 Quand sera venu le consolateur, que je vous enverrai de la part du Père,
l'Esprit de vérité, qui vient du Père, il rendra témoignage de moi ;
27 et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le
commencement.
Chapitre 16
1 Je vous ai dit ces choses, afin qu'elles ne soient pas pour vous une occasion
de chute.
2 Ils vous excluront des synagogues ; et même l'heure vient où quiconque vous
fera mourir croira rendre un culte à Dieu.
3 Et ils agiront ainsi, parce qu'ils n'ont connu ni le Père ni moi.
4 Je vous ai dit ces choses, afin que, lorsque l'heure sera venue, vous vous
souveniez que je vous les ai dites. Je ne vous en ai pas parlé dès le
commencement, parce que j'étais avec vous.
5 Maintenant je m'en vais vers celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me
demande : Où vas-tu ?
6 Mais, parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre coeur.
7 Cependant je vous dis la vérité : il vous est avantageux que je m'en aille, car
si je ne m'en vais pas, le consolateur ne viendra pas vers vous ; mais, si je
m'en vais, je vous l'enverrai.
8 Et quand il sera venu, il convaincra le monde en ce qui concerne le péché, la
justice, et le jugement :
9 en ce qui concerne le péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ;

10 la justice, parce que je vais au Père, et que vous ne me verrez plus ;
11 le jugement, parce que le prince de ce monde est jugé.
12 J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les
porter maintenant.
13 Quand le consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute
la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura
entendu, et il vous annoncera les choses à venir.
14 Il me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera.
15 Tout ce que le Père a est à moi ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prend de ce qui
est à moi, et qu'il vous l'annoncera.
16 Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et puis encore un peu
de temps, et vous me verrez, parce que je vais au Père.
17 Là-dessus, quelques-uns de ses disciples dirent entre eux : Que signifie ce
qu'il nous dit : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et puis
encore un peu de temps, et vous me verrez ? et : Parce que je vais au Père ?
18 Ils disaient donc : Que signifie ce qu'il dit : Encore un peu de temps ? Nous ne
savons de quoi il parle.
19 Jésus, connut qu'ils voulaient l'interroger, leur dit : Vous vous questionnez les
uns les autres sur ce que j'ai dit : Encore un peu de temps, et vous ne me
verrez plus ; et puis encore un peu de temps, et vous me verrez.
20 En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, et
le monde se réjouira : vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se
changera en joie.
21 La femme, lorsqu'elle enfante, éprouve de la tristesse, parce que son heure
est venue ; mais, lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus
de la souffrance, à cause de la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans
le monde.
22 Vous donc aussi, vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais je vous
reverrai, et votre coeur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie.
23 En ce jour-là, vous ne m'interrogerez plus sur rien. En vérité, en vérité, je
vous le dis, ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom.
24 Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous
recevrez, afin que votre joie soit parfaite.
25 Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure vient où je ne vous parlerai
plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement du Père.
26 En ce jour, vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que je prierai
le Père pour vous ;
27 car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous
avez cru que je suis sorti de Dieu.
28 Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; maintenant je quitte le
monde, et je vais au Père.
29 Ses disciples lui dirent : Voici, maintenant tu parles ouvertement, et tu
n'emploies aucune parabole.
30 Maintenant nous savons que tu sais toutes choses, et que tu n'as pas besoin
que personne t'interroge ; c'est pourquoi nous croyons que tu es sorti de Dieu.
31 Jésus leur répondit : Vous croyez maintenant.
32 Voici, l'heure vient, et elle est déjà venue, où vous serez dispersés chacun de
son côté, et où vous me laisserez seul ; mais je ne suis pas seul, car le Père
est avec moi.
33 Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez des

tribulations dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde.
Chapitre 17
1 Après avoir ainsi parlé, Jésus leva les yeux au ciel, et dit : Père, l'heure est venue ! Glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie,
2 selon que tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin qu'il accorde la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés.
3 Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ.
4 Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire.
5 Et maintenant toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût.
6 J'ai fait connaître ton nom aux hommes que tu m'as donnés du milieu du monde. Ils étaient à toi, et tu me les as donnés ; et ils ont gardé ta parole.
7 Maintenant ils ont connu que tout ce que tu m'as donné vient de toi.
8 Car je leur ai donné les paroles que tu m'as données ; et ils les ont reçues, et ils ont vraiment connu que je suis sorti de toi, et ils ont cru que tu m'as envoyé.
9 C'est pour eux que je prie. Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi ; -
10 et tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi ; -et je suis glorifié en eux.
11 Je ne suis plus dans le monde, et ils sont dans le monde, et je vais à toi. Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous.
12 Lorsque j'étais avec eux dans le monde, je les gardais en ton nom. J'ai gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'eux ne s'est perdu, sinon le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie.
13 Et maintenant je vais à toi, et je dis ces choses dans le monde, afin qu'ils aient en eux ma joie parfaite.
14 Je leur ai donné ta parole ; et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde.
15 Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal.
16 Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde.
17 Sanctifie-les par ta vérité : ta parole est la vérité.
18 Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde.
19 Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité.
20 Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole,
21 afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, pour que le monde croie que tu m'as envoyé.
22 Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, -
23 moi en eux, et toi en moi, -afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé.
24 Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde.
25 Père juste, le monde ne t'a point connu ; mais moi je t'ai connu, et ceux-ci

ont connu que tu m'as envoyé.
26 Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que je sois en eux.
Chapitre 18
1 Lorsqu'il eut dit ces choses, Jésus alla avec ses disciples de l'autre côté du torrent du Cédron, où se trouvait un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples.
2 Judas, qui le livrait, connaissait ce lieu, parce que Jésus et ses disciples s'y étaient souvent réunis.
3 Judas donc, ayant pris la cohorte, et des huissiers qu'envoyèrent les principaux sacrificateurs et les pharisiens, vint là avec des lanternes, des flambeaux et des armes.
4 Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver, s'avança, et leur dit : Qui cherchez-vous ?
5 Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Et Judas, qui le livrait, était avec eux.
6 Lorsque Jésus leur eut dit : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre.
7 Il leur demanda de nouveau : Qui cherchez-vous ? Et ils dirent : Jésus de Nazareth.
8 Jésus répondit : Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci.
9 Il dit cela, afin que s'accomplît la parole qu'il avait dite : Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés.
10 Simon Pierre, qui avait une épée, la tira, frappa le serviteur du souverain sacrificateur, et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus.
11 Jésus dit à Pierre : Remets ton épée dans le fourreau. Ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée à boire ?
12 La cohorte, le tribun, et les huissiers des Juifs, se saisirent alors de Jésus, et le lièrent.
13 Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne ; car il était le beau-père de Caïphe, qui était souverain sacrificateur cette année-là.
14 Et Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : Il est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple.
15 Simon Pierre, avec un autre disciple, suivait Jésus. Ce disciple était connu du souverain sacrificateur, et il entra avec Jésus dans la cour du souverain sacrificateur ;
16 mais Pierre resta dehors près de la porte. L'autre disciple, qui était connu du souverain sacrificateur, sortit, parla à la portière, et fit entrer Pierre.
17 Alors la servante, la portière, dit à Pierre : Toi aussi, n'es-tu pas des disciples de cet homme ? Il dit : Je n'en suis point.
18 Les serviteurs et les huissiers, qui étaient là, avaient allumé un brasier, car il faisait froid, et ils se chauffaient. Pierre se tenait avec eux, et se chauffait.
19 Le souverain sacrificateur interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine.
20 Jésus lui répondit : J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret.
21 Pourquoi m'interroges-tu ? Interroge sur ce que je leur ai dit ceux qui m'ont entendu ; voici, ceux-là savent ce que j'ai dit.
22 A ces mots, un des huissiers, qui se trouvait là, donna un soufflet à Jésus, en disant : Est-ce ainsi que tu réponds au souverain sacrificateur ?

23 Jésus lui dit : Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal ; et si j'ai bien
parlé, pourquoi me frappes-tu ?
24 Anne l'envoya lié à Caïphe, le souverain sacrificateur.
25 Simon Pierre était là, et se chauffait. On lui dit : Toi aussi, n'es-tu pas de ses
disciples ? Il le nia, et dit : Je n'en suis point.
26 Un des serviteurs du souverain sacrificateur, parent de celui à qui Pierre avait
coupé l'oreille, dit : Ne t'ai-je pas vu avec lui dans le jardin ?
27 Pierre le nia de nouveau. Et aussitôt le coq chanta.
28 Ils conduisirent Jésus de chez Caïphe au prétoire : c'était le matin. Ils
n'entrèrent point eux-mêmes dans le prétoire, afin de ne pas se souiller, et de
pouvoir manger la Pâque.
29 Pilate sortit donc pour aller à eux, et il dit : Quelle accusation portez-vous
contre cet homme ?
30 Ils lui répondirent : Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas
livré.
31 Sur quoi Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. Les
Juifs lui dirent : Il ne nous est pas permis de mettre personne à mort.
32 C'était afin que s'accomplît la parole que Jésus avait dite, lorsqu'il indiqua de
quelle mort il devait mourir.
33 Pilate rentra dans le prétoire, appela Jésus, et lui dit : Es-tu le roi des Juifs ?
34 Jésus répondit : Est-ce de toi-même que tu dis cela, ou d'autres te l'ont-ils dit
de moi ?
35 Pilate répondit : Moi, suis-je Juif ? Ta nation et les principaux sacrificateurs
t'ont livré à moi : qu'as-tu fait ?
36 Mon royaume n'est pas de ce monde, répondit Jésus. Si mon royaume était de
ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi afin que je ne fusse
pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est point d'ici-bas.
37 Pilate lui dit : Tu es donc roi ? Jésus répondit : Tu le dis, je suis roi. Je suis né
et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque
est de la vérité écoute ma voix.
38 Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? Après avoir dit cela, il sortit de
nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit : Je ne trouve aucun crime en
lui.
39 Mais, comme c'est parmi vous une coutume que je vous relâche quelqu'un à la
fête de Pâque, voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ?
40 Alors de nouveau tous s'écrièrent : Non pas lui, mais Barabbas. Or, Barabbas
était un brigand.
Chapitre 19
1 Alors Pilate prit Jésus, et le fit battre de verges.
2 Les soldats tressèrent une couronne d'épines qu'ils posèrent sur sa tête, et ils
le revêtirent d'un manteau de pourpre ; puis, s'approchant de lui,
3 ils disaient : Salut, roi des Juifs ! Et ils lui donnaient des soufflets.
4 Pilate sortit de nouveau, et dit aux Juifs : Voici, je vous l'amène dehors, afin
que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime.
5 Jésus sortit donc, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et
Pilate leur dit : Voici l'homme.
6 Lorsque les principaux sacrificateurs et les huissiers le virent, ils s'écrièrent :
Crucifie ! crucifie ! Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le ; car
moi, je ne trouve point de crime en lui.
7 Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi ; et, selon notre loi, il doit

mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.
8 Quand Pilate entendit cette parole, sa frayeur augmenta.
9 Il rentra dans le prétoire, et il dit à Jésus : D'où es-tu ? Mais Jésus ne lui
donna point de réponse.
10 Pilate lui dit : Est-ce à moi que tu ne parles pas ? Ne sais-tu pas que j'ai le
pouvoir de te crucifier, et que j'ai le pouvoir de te relâcher ?
11 Jésus répondit : Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné
d'en haut. C'est pourquoi celui qui me livre à toi commet un plus grand péché.
12 Dès ce moment, Pilate cherchait à le relâcher. Mais les Juifs criaient : Si tu le
relâches, tu n'es pas ami de César. Quiconque se fait roi se déclare contre
César.
13 Pilate, ayant entendu ces paroles, amena Jésus dehors ; et il s'assit sur le
tribunal, au lieu appelé le Pavé, et en hébreu Gabbatha.
14 C'était la préparation de la Pâque, et environ la sixième heure. Pilate dit aux
Juifs : Voici votre roi.
15 Mais ils s'écrièrent : Ote, ôte, crucifie-le ! Pilate leur dit : Crucifierai-je votre
roi ? Les principaux sacrificateurs répondirent : Nous n'avons de roi que César.
16 Alors il le leur livra pour être crucifié. Ils prirent donc Jésus, et l'emmenèrent.
17 Jésus, portant sa croix, arriva au lieu du crâne, qui se nomme en hébreu
Golgotha.
18 C'est là qu'il fut crucifié, et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus
au milieu.
19 Pilate fit une inscription, qu'il plaça sur la croix, et qui était ainsi conçue :
Jésus de Nazareth, roi des Juifs.
20 Beaucoup de Juifs lurent cette inscription, parce que le lieu où Jésus fut
crucifié était près de la ville : elle était en hébreu, en grec et en latin.
21 Les principaux sacrificateurs des Juifs dirent à Pilate : N'écris pas : Roi des
Juifs. Mais écris qu'il a dit : Je suis roi des Juifs.
22 Pilate répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.
23 Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements, et ils en firent
quatre parts, une part pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique, qui
était sans couture, d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. Et ils dirent
entre eux :
24 Ne la déchirons pas, mais tirons au sort à qui elle sera. Cela arriva afin que
s'accomplît cette parole de l'Écriture : Ils se sont partagé mes vêtements, Et
ils ont tiré au sort ma tunique. Voilà ce que firent les soldats.
25 Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la soeur de sa mère, Marie,
femme de Clopas, et Marie de Magdala.
26 Jésus, voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère :
Femme, voilà ton fils.
27 Puis il dit au disciple : Voilà ta mère. Et, dès ce moment, le disciple la prit
chez lui.
28 Après cela, Jésus, qui savait que tout était déjà consommé, dit, afin que
l'Écriture fût accomplie : J'ai soif.
29 Il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats en remplirent une éponge,
et, l'ayant fixée à une branche d'hysope, ils l'approchèrent de sa bouche.
30 Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : Tout est accompli. Et, baissant la tête,
il rendit l'esprit.
31 Dans la crainte que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat, -car
c'était la préparation, et ce jour de sabbat était un grand jour, -les Juifs

demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes aux crucifiés, et qu'on les
enlevât.
32 Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes au premier, puis à l'autre
qui avait été crucifié avec lui.
33 S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les
jambes ;
34 mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du
sang et de l'eau.
35 Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai ; et il sait
qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi.
36 Ces choses sont arrivées, afin que l'Écriture fût accomplie : Aucun de ses os
ne sera brisé.
37 Et ailleurs l'Écriture dit encore : Ils verront celui qu'ils ont percé.
38 Après cela, Joseph d'Arimathée, qui était disciple de Jésus, mais en secret par
crainte des Juifs, demanda à Pilate la permission de prendre le corps de Jésus.
Et Pilate le permit. Il vint donc, et prit le corps de Jésus.
39 Nicodème, qui auparavant était allé de nuit vers Jésus, vint aussi, apportant
un mélange d'environ cent livres de myrrhe et d'aloès.
40 Ils prirent donc le corps de Jésus, et l'enveloppèrent de bandes, avec les
aromates, comme c'est la coutume d'ensevelir chez les Juifs.
41 Or, il y avait un jardin dans le lieu où Jésus avait été crucifié, et dans le jardin
un sépulcre neuf, où personne encore n'avait été mis.
42 Ce fut là qu'ils déposèrent Jésus, à cause de la préparation des Juifs, parce
que le sépulcre était proche.
Chapitre 20
1 Le premier jour de la semaine, Marie de Magdala se rendit au sépulcre dès le
matin, comme il faisait encore obscur ; et elle vit que la pierre était ôtée du
sépulcre.
2 Elle courut vers Simon Pierre et vers l'autre disciple que Jésus aimait, et leur
dit : Ils ont enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont mis.
3 Pierre et l'autre disciple sortirent, et allèrent au sépulcre.
4 Ils couraient tous deux ensemble. Mais l'autre disciple courut plus vite que
Pierre, et arriva le premier au sépulcre ;
5 s'étant baissé, il vit les bandes qui étaient à terre, cependant il n'entra pas.
6 Simon Pierre, qui le suivait, arriva et entra dans le sépulcre ; il vit les bandes
qui étaient à terre,
7 et le linge qu'on avait mis sur la tête de Jésus, non pas avec les bandes, mais
plié dans un lieu à part.
8 Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra aussi ; et il
vit, et il crut.
9 Car ils ne comprenaient pas encore que, selon l'Écriture, Jésus devait
ressusciter des morts.
10 Et les disciples s'en retournèrent chez eux.
11 Cependant Marie se tenait dehors près du sépulcre, et pleurait. Comme elle
pleurait, elle se baissa pour regarder dans le sépulcre ;
12 et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été couché le
corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds.
13 Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle leur répondit : Parce qu'ils
ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis.
14 En disant cela, elle se retourna, et elle vit Jésus debout ; mais elle ne savait

pas que c'était Jésus.
15 Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Elle, pensant
que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi
où tu l'as mis, et je le prendrai.
16 Jésus lui dit : Marie ! Elle se retourna, et lui dit en hébreu : Rabbouni ! c'estàdire, Maître !
17 Jésus lui dit : Ne me touche pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon
Père. Mais va trouver mes frères, et dis-leur que je monte vers mon Père et
votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.
18 Marie de Magdala alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et
qu'il lui avait dit ces choses.
19 Le soir de ce jour, qui était le premier de la semaine, les portes du lieu où se
trouvaient les disciples étant fermées, à cause de la crainte qu'ils avaient des
Juifs, Jésus vint, se présenta au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec
vous !
20 Et quand il eut dit cela, il leur montra ses mains et son côté. Les disciples
furent dans la joie en voyant le Seigneur.
21 Jésus leur dit de nouveau : La paix soit avec vous ! Comme le Père m'a
envoyé, moi aussi je vous envoie.
22 Après ces paroles, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint Esprit.
23 Ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; et ceux à
qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.
24 Thomas, appelé Didyme, l'un des douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus
vint.
25 Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur dit
: Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt
dans la marque des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne
croirai point.
26 Huit jours après, les disciples de Jésus étaient de nouveau dans la maison, et
Thomas se trouvait avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées, se présenta
au milieu d'eux, et dit : La paix soit avec vous !
27 Puis il dit à Thomas : Avance ici ton doigt, et regarde mes mains ; avance
aussi ta main, et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais crois.
28 Thomas lui répondit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit :
29 Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru
!
30 Jésus a fait encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles,
qui ne sont pas écrits dans ce livre.
31 Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ,
le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.
Chapitre 21
1 Après cela, Jésus se montra encore aux disciples, sur les bords de la mer de
Tibériade. Et voici de quelle manière il se montra.
2 Simon Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, de Cana en Galilée, les fils
de Zébédée, et deux autres disciples de Jésus, étaient ensemble.
3 Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec
toi. Ils sortirent et montèrent dans une barque, et cette nuit-là ils ne prirent
rien.
4 Le matin étant venu, Jésus se trouva sur le rivage ; mais les disciples ne
savaient pas que c'était Jésus.

5 Jésus leur dit : Enfants, n'avez-vous rien à manger ? Ils lui répondirent : Non.
6 Il leur dit : Jetez le filet du côté droit de la barque, et vous trouverez. Ils le
jetèrent donc, et ils ne pouvaient plus le retirer, à cause de la grande quantité
de poissons.
7 Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur ! Et Simon
Pierre, dès qu'il eut entendu que c'était le Seigneur, mit son vêtement et sa
ceinture, car il était nu, et se jeta dans la mer.
8 Les autres disciples vinrent avec la barque, tirant le filet plein de poissons, car
ils n'étaient éloignés de terre que d'environ deux cents coudées.
9 Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent là des charbons allumés, du
poisson dessus, et du pain.
10 Jésus leur dit : Apportez des poissons que vous venez de prendre.
11 Simon Pierre monta dans la barque, et tira à terre le filet plein de cent
cinquante-trois grands poissons ; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se
rompit point.
12 Jésus leur dit : Venez, mangez. Et aucun des disciples n'osait lui demander :
Qui es-tu ? sachant que c'était le Seigneur.
13 Jésus s'approcha, prit le pain, et leur en donna ; il fit de même du poisson.
14 C'était déjà la troisième fois que Jésus se montrait à ses disciples depuis qu'il
était ressuscité des morts.
15 Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jonas,
m'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, tu
sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux.
16 Il lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Pierre lui
répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis.
17 Il lui dit pour la troisième fois : Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Pierre fut
attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois : M'aimes-tu ? Et il lui
répondit : Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit :
Pais mes brebis.
18 En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toimême,
et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras vieux, tu étendras tes
mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas.
19 Il dit cela pour indiquer par quelle mort Pierre glorifierait Dieu. Et ayant ainsi
parlé, il lui dit : Suis-moi.
20 Pierre, s'étant retourné, vit venir après eux le disciple que Jésus aimait, celui
qui, pendant le souper, s'était penché sur la poitrine de Jésus, et avait dit :
Seigneur, qui est celui qui te livre ?
21 En le voyant, Pierre dit à Jésus : Et celui-ci, Seigneur, que lui arrivera-t-il ?
22 Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe
? Toi, suis-moi.
23 Là-dessus, le bruit courut parmi les frères que ce disciple ne mourrait point.
Cependant Jésus n'avait pas dit à Pierre qu'il ne mourrait point ; mais : Si je
veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?
24 C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui les a écrites. Et
nous savons que son témoignage est vrai.
25 Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses ; si on les écrivait en détail, je
ne pense pas que le monde même pût contenir les livres qu'on écrirait.